T. XXXV. N° 18. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 Déc. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Voyages d'Arthur Rimbaud

Arthur Rimbaud fut poète pendant quatre ans, mais il fut voyageur toute sa vie.

Né en octobre 1854 à Charleville, il tenait de son père, Bourguignon, officier de l'armée d'Afrique, l'amour des lieux nouveaux et le goût d'écrire. De sa mère, paysanne ardennaise, il eut le sens pratique et le mauvais caractère.

Bien à lui, une intelligence quasi universelle, une puissance surnaturelle de vision mentale et la faculté de transposer en images toutes les sensations.

Tout enfant, il écrivait de longs et vifs récits de voyage dont il amusait ses frère et sœurs des soirées entières. Collégien, il prenait plaisir à demeurer dans une barque sur la Meuse, se figurant en croisière lointaine.

Mais voici que vers ses quinze ans s'éveilla en lui le don poétique et bientôt quelque chose de plus lourd, de plus rare. Il sent lui-même qu'il peut trouver dans son âme une force inconnue au commun des mortels, il veut devenir « voyant ». Il arrive à l'inspiration : « Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir. »

Le poids, chez un adolescent, de cette possession étrange et magnifique désaxe sa vie.

Il a écrit *le Bateau ivre*, il se sent dans la plénitude de ses dons. Desservi par les circonstances, luttant pour créer l'œuvre dont il est obsédé, il cherche avec angoisse de l'aide, un peu de compréhension. Ici intervient son instinct voyageur qui répète : « Pas ici... mais autre part. » La fugue vers Paris, la fugue vers Bruxelles, et encore Paris et re-Paris. La rencontre avec Verlaine, célèbre déjà. Joli gouvernail. Boussole folle, oui.

La bohème sordide et crapuleuse. Le scandale des cercles littéraires et pontifiants où l'on ne saurait comprendre qu'à dix-sept ans, même habité par un génie viril, on est parfois un méchant gamin. Mais le gamin écrit entre autres *les Chercheuses de poux*, écrit le sonnet des *Voyelles* et la *Chasse spirituelle*, confiée par Verlaine à sa femme et perdue.

Si le printemps rappelle Rimbaud dans les Ardennes, Verlaine le rappelle à Paris. De Bruxelles, Verlaine l'emmène à Londres — et sans doute aussi aux villes maudites. Durant ce compagnonnage anglais, on cherche l'inspiration par ce « long, immense et *raisonné dérèglement de tous les sens*... toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie... » Rimbaud compose les *Illuminations*. Mais quand, lassé de ses excursions aux pays de l'ivrognerie et de la débauche, il veut reprendre son indépendance, Verlaine à Bruxelles le blesse d'un coup de revolver. Revenu à la campagne ardennaise, Rimbaud, dans un paroxysme pénible d'inspiration, écrit *Une saison en enfer*.

Après quoi, plus rien en lui que le vide. L'esprit l'a quitté, « mon devoir m'est remis ». Mais il ne sait plus maintenant que faire de sa vie dont le fil a été interrompu. Ses pensées même, son intelligence semblent alourdies, effarées. Le voyageur en lui est toujours debout, auquel il ne sait pas résister. Un élan brusque, il est parti. Paris, Londres, l'Écosse où il est professeur, puis Stuttgart. Il retourne à sa personnalité profonde, il redevient sobre, il redeviendra laborieux, il apprend toutes les langues. Mais le désir de lieux nouveaux le tourmente, encore que toujours une force obscure le ramène au foyer de sa mère, généralement pour hiverner.

C'est l'Italie qu'il visite, c'est à Marseille qu'il travaille comme débardeur, c'est pour Java qu'il s'embarque, soldat

dans l'armée hollandaise et déserteur revenant par le cap de Bonne-Espérance. C'est par Vienne qu'il veut encore gagner la mer Noire et la Méditerranée, c'est en Suède qu'il va comme bonisseur de cirque, c'est à Marseille de nouveau qu'il se rend à pied, c'est de Civita-Vecchia, parti pour Alexandrie, qu'il revient chez sa mère, malade de fatigue et dégoûté, mais ne pensant qu'à repartir pour définivement quitter « l'Europe aux anciens parapets ».

*
* *

Évidemment, après chacune de ses fugues, Rimbaud se sent un élan moins irrésistible, portant moins loin. Le spectateur est moins avide, une fatigue ralentit le voyageur. Pourquoi toujours partir? Curiosité? Non, la curiosité est une force qui se trouve au-devant de nous, et c'est par derrière que le révolté est poussé aux épaules. Il éprouve moins l'envie d'aller à des choses neuves que celle de ne plus voir les choses connues. Et voici que peu à peu cette impulsion est moins forte. Les soubresauts de l'âme amputée de son génie deviennent moins violents. L'inquiétude s'accompagne de lassitude, de meurtrissure aussi ; les ressorts se détendent sous les mécomptes perpétuels.

Rimbaud a ving-trois ans, et la barbe lui pousse au menton. L'homme pratique se dresse et lui parle à l'oreille.

Impossible de continuer cette vie de vagabond miséreux, parfois hors la loi, et qui ne peut même pas jouir des voyages pour quoi il sacrifie tout. Te l'a-t-on assez dit qu'il fallait se faire une situation régulière, qu'il fallait gagner de l'argent afin de vivre ensuite à ta guise? Oui, oui, Rimbaud est étonné même d'avoir tant tardé. Dans les périodes — de plus en plus longues — où il se sent tranquille et se juge de sens rassis, il ne se comprend pas rétrospectivement. Il ne sait pas qu'il a eu des ailes et que les élans qui troublent sa vie sont à leur poursuite. Que disait-il jadis :

« La vie fleurit par le travail, vieille vérité ; moi, ma vie n'est pas assez pesante, elle s'envole et flotte au-dessus de l'action, ce cher point du monde. »

Il est redescendu, oui, comme un ballon crevé. Le voici prêt à vivre une vie « raisonnable », presque pareille à celle rêvée pour lui par sa mère. Voyages encore. Le voyageur ne peut être abattu, qui l'entraîne toujours, qui lui vient

de son père, peut-être, ou de pères plus lointains : « J'aurais fait, manant, le voyage de Terre-Sainte ; reître, j'aurais bivouaqué sous les nuits d'Allemagne. »

Mais les cuifs maternels vont employer à leur profit cet errant. Voyons, il est bien possible pourtant d'aller voir de beaux pays et de gagner de l'argent en même temps ! Il n'est que de se soumettre et de persévérer. En effet : que s'il faut se livrer à un travail régulier, ce soit sous un ciel bleu, dans une contrée de soleil. Méditerranée... ah ! Méditerranée... Que faire en France, du reste? Une situation lucrative s'offrira-t-elle à qui n'a pas même de baccalauréat? Et puis, il y a des souvenirs qu'il faut fuir.

L'Orient donc. Mais d'abord apprendre l'arabe. Rimbaud se jette avec passion dans cette étude. C'est déjà une entrée en pays d'Islam que la pénétration dans une langue nouvelle, sans points d'attache avec celles qu'il connaît, issue d'une psychologie autre, parmi une race et sous un ciel différents.

Le jeune homme, en s'enfonçant dans la connaissance de l'âme et de la pensée d'un peuple nouveau, se sent parfois transporté hors de lui-même. Rien de ce qu'il a entrepris depuis cinq ans ne l'a rapproché autant de ses anciennes visions. Cette étude, c'est vie et c'est voyage. Aussi, pour être plus seul avec le mouvement de sa pensée, Arthur déclare impérieusement qu'il ne veut pas être dérangé, et il s'enferme dans une vieille armoire, énorme et sans plafond. Il y reste parfois vingt-quatre heures sans manger ni boire, toutes autres fonctions que celles de son cerveau arrêtées comme chez un fakir. Il est d'abord plongé dans ses livres, puis, sa lampe épuisée, les yeux ouverts dans l'obscurité, par un puissant travail d'intelligence il s'assimile tout ce qu'il vient d'absorber.

C'est un effort parallèle à celui qu'il exigea de son corps durant les marches forcenées de l'autre saison.

Auprès de sa mère et de sa sœur, Arthur se montre aimable, prêt à rendre service. Amusant souvent, il parvient à dérider Mme Rimbaud elle-même. Du reste, tous deux commencent à s'entendre parfaitement sur le fond des choses. Le pauvre poète en est arrivé à comprendre la réalité du « il faut » de la vie humaine, et à la comprendre comme sa mère le fait. L'importance souveraine du veau d'or s'impose enfin à son esprit. Depuis quelques années il

s'est rapproché du chemin commun et malaisé où peinent la plupart des humains ; il y a parfois fait quelques pas. Mais maintenant il y entre définitivement et jamais plus le vent de la fantaisie ne sera assez fort pour l'en arracher et le pousser vers les sentiers sauvages où les vagabonds se nourrissent du navrement des aubes et de la douceur fleurie des crépuscules.

L'entente existe, serrée, profonde, entre sa mère et lui. Pourtant, Mme Rimbaud ne peut pas y croire encore. Trop souvent déçue, bafouée même, elle reste méfiante.

— J'ai dit « pas d'argent ». Arrange-toi.

Mais Arthur s'arrange toujours. Il a bien conservé à Hambourg quelque cômpère qui lui écrira tout ce qu'on voudra. C'est le coup des lettres qui réussit le mieux auprès de la mère sceptique.

Voici donc une lettre qui offre à Hambourg une situation avantageuse, et voici que la bourse maternelle s'entr'ouvre.

A Hambourg, cette fois, il accepte une situation d'employé. Oh ! un très modeste travail, dans les entrepôts d'une maison d'alimentation. Mais c'est ici qu'il prend contact avec le commerce d'importation et d'exportation, il s'y intéresse jusqu'au moment où il en a compris à fond le mouvement. Ça pourra servir ! Puis, dûment documenté sur ce qu'un garçon de bonne volonté — oui, Rimbaud est maintenant un garçon de bonne volonté — peut espérer dans les ports orientaux de la Méditerranée, l'aventureux regagne Roche à pied, son très peu d'argent serré dans sa ceinture, avec une recommandation pour un ingénieur d'Alexandrie.

Pour affronter le climat égyptien, le moment de la canicule est mal choisi. Et puis à Roche, si je peux donner un coup de main pendant la moisson, ça tombera bien. Les travaux d'automne ensuite. Bref, il est la première semaine de novembre quand Rimbaud reprend sa route vers le sud. Pour gagner Gênes, il connaît le plus court chemin et le moins coûteux : à travers l'Alsace et la Suisse.

Allons, l'élan est retrouvé. La saison est tardive. Ah ! zut, et les vieux prédisent la neige, « embêtement blanc » ! Vite qu'on franchisse les monts de glace avant que l'hiver ne ferme cette route. Le chemin de fer, Nancy, Remiremont. La diligence pour Bussang. Automne alsacien. Le ciel gris, sans heure et sans orientation. Le vert éteint des prés, parmi

quoi un champ labouré éclate soudain comme un trait de carmin, entoure les rousseurs brunissantes des bois de hêtres. Le bleu-noir des sapins s'effrange au profil des coteaux, le bleu doux des lointains va pâlissant et se perd dans la brume. Le ballon d'Alsace avait ce matin son bonnet blanc. Jusqu'au mois de mai, maintenant, allez ! Les nuages le cachent à présent. Sur les zigzags de la route grise la diligence jaune se dandine au trot de ses chevaux, parmi la danse des grelots. Rimbaud, grognon, s'est calé dans un coin et somnole.

La voiture monte, le ciel descend, d'un gris noir chargé d'ocre rouge, comme une fonte qui chauffe.

Bussang, la nuit à l'auberge rustique. Au matin, la neige tombe drue, la tempête va s'affirmer, la diligence ne passera le col ni ce jour ni de longtemps. A pied, les voyageurs. Ils sont cinq ou six hommes que le mauvais temps n'arrête pas. Aujourd'hui, Rimbaud est plein d'entrain, fouetté par la difficulté. Il ne se laisse pas dépasser par les montagnards, il va dans la neige déjà haute, son pantalon serré aux chevilles, son col relevé, un cache-nez attachant sur sa tête son chapeau de feutre, des moufles aux mains, un sac de cuir souple en bandoulière. La route monte et s'escarpe ; les sapins noirs ouatés de blanc montent la garde, puis ils s'égrènent et laissent le col tout nu parmi des rocs. La neige tombe, lente, d'abord, puis pressée et tourbillonnante, les voyageurs peinent, les yeux à leurs pieds, ils sacrent tout haut quand ils trébuchent et puis plaisantent de s'être irrités. Quand viennent quatre heures d'après-midi ; la neige a cessé, la vallée du Rhin se devine dans la brume par delà les terrasses qui descendent. Le grand silence blanc est posé sur toute la montagne. Une bande seulement, d'oiseaux noirs, croasse en volant bas. Sur les coteaux, ils vont

...s'abattre des grands cieux,
Les chers corbeaux délicieux.

Mais Rimbaud ne voit, n'entend rien, il est déjà autre part. L'obstacle vaincu, il est pressé de gagner l'autre montagne. Mulhouse a des toits pointus? Bâle est riche et belle sur le Rhin? Qu'importe. Lucerne et ses ponts pittoresques? Vite le bateau, vite ce lac que la saison fait sauvage et lugubre, vite, enfin, le Gothard, cette neige de nouveau, et le difficile passage avant que de tomber dans la plaine du

Pô ; de courir à Gênes sans débotter, de retenir un passage pour Alexandrie. Ouf. Respirons.

Dans l'attente satisfaite du départ proche, Rimbaud écrit à sa famille, à sa mère. On s'est quitté en pleine compréhension. La lettre est une longue causerie ; le récit à la table de famille du compagnon qui fait son tour d'Europe, terre à terre, observateur, un peu gouailleur, qui tout le long du chemin n'a vu que le côté matériel et pratique des choses, qui n'oublie même pas la taquinerie à l'adresse de la cléricale renforcée de mère. Monument sur le tombeau du poète mort. Dressé par la seule « main à charrue », par la main du tâcheron qu'est devenu Rimbaud. L'âme n'y a nulle part. La Saison en Enfer avait bien prévu ce moment :

« Je me suis enfui. O sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié !

« Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie, pour l'étrangler, j'ai fait le bond sourd de la bête féroce...

« Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot. »

Gênes, le 17 novembre 1878.

Chers amis, j'arrive ce matin à Gênes et reçois vos lettres. Un passage pour l'Égypte se paie en or, de sorte qu'il n'y a aucun bénéfice. Je pars lundi 19 à 9 heures du soir. On arrive à la fin du mois.

Quant à la façon dont je suis arrivé ici, elle a été accidentée et rafraîchie par la saison.

Mais l'exploit prévu était le passage du Gothard, qu'on n'accomplit plus en cette saison et que je ne pouvais par conséquent faire en voiture...

La route, qui n'a guère que six mètres de largeur, est comblée tout le long, à droite, par une chute de neige de près de deux mètres de hauteur qui, à chaque instant, allonge sur la route une barre d'un mètre de haut, qu'il faut fendre sous une atroce tourmente de grésil. Voici : plus une ombre dessus, dessous ni autour, quoique nous soyons entourés d'objets énormes ; plus de route, de précipice, de gorge ni de ciel ; rien que du blanc à songer, à toucher, à voir ou ne pas voir, car impossible de lever les yeux de l'embêtement blanc qu'on croit être le milieu du sentier, impossible de lever le nez à une bise aussi carabinante, les cils et la moustache en stalactites, l'oreille déchirée, le cou gonflé ! Sans l'ombre qu'on est soi-même et sans les poteaux

du télégraphe, qui suivent la route supposée, on serait aussi embarrassé qu'un pierrot dans un four...

Une ombre pâle derrière une tranchée : c'est l'hospice du Gothard, établissement civil et hospitalier, vilaine bâtisse de sapin et de pierres ; un clocheton. A la sonnette, un jeune homme louche vous reçoit ; on monte dans une salle basse et malpropre où l'on vous régale de droit de pain et fromage, soupe et goutte. On voit les beaux gros chiens jaunes à l'histoire connue. Bientôt arrivent à moitié morts les retardataires de la montagne. Le soir, on est une trentaine qu'on distribue, après la soupe, sur des paillasses dures et sous des couvertures insuffisantes. La nuit, on entend les hôtes exhaler, en cantiques sacrés, leur plaisir de voler un jour de plus les gouvernements qui subventionnent leur cahute...

La route est en neige jusqu'à plus de trente kilomètres du Gothard. A trente kilomètres seulement, à Giornico, la vallée s'élargit un peu. Quelques berceaux de vigne et quelques bouts de prés qu'on fume soigneusement avec des feuilles et autres détritus de sapin qui ont dû servir de litière. Sur la route défilent chèvres, bœufs et vaches gris, cochons noirs. A Bellinzona, il y a un fort marché de ces bestiaux. A Lugano, à vingt lieues du Gothard, on prend le train et on va de l'agréable lac de Lugano à l'agréable lac de Como. Ensuite, trajet connu.

Ce n'est pas maintenant que Rimbaud va « rechercher la clef du festin ancien ».

Que ne peut-il rester en cet état d'esprit qui est pour lui « l'affreux rire de l'idiot » car s'il ne songe plus au « festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient », il ne sent plus non plus les effets de la « fameuse gorgée de poison ».

« ...Les entrailles me brûlent. La violence du venin tord mes membres, me rend difforme, me terrasse ». Plus de joie, mais plus de torturants désirs.

Alexandrie en décembre. Du soleil, du bleu, des palmes. Oui, mais pas de situation ; une maigre besogne au jour le jour. Entrer dans les douanes égyptiennes? Travailler dans une exploitation agricole à l'intérieur des terres? Diriger des ouvriers à Chypre? Oui, mais pour tout cela on demande d'abord : « D'où venez-vous, beau sire? Et qu'avez-vous fait jusqu'ici? »

C'est vrai ! Ai-je été sot de m'embarquer sans la moindre attestation.

Donne-t-on du travail à qui n'est point relié par quelque fil à un travail préalable?

Vivement, écrivons une lettre, et que Mme Rimbaud se hâte d'envoyer un certificat — dont son fils lui fait tenir le modèle — déclarant que Rimbaud Arthur est de parfaite honorabilité, qu'il n'est point sous le coup de la loi militaire, qu' « il sort de travailler » dans l'exploitation agricole de sa mère à Roche. Qu'on n'oublie pas, surtout, l'important cachet de la mairie.

Rimbaud, ainsi présenté, obtint à Chypre la situation qu'il désirait.

A Chypre. A vingt-cinq kilomètres au sud-ouest de Larnaca. Cette côte longue qui fait face au levant. Le bleu de saphir de la mer, le bleu violet du ciel et sur terre rien qu'un jaune bouleversement de rocs ; le dur coteau qui descend jusqu'à l'eau par de lents gradins que les hommes éventrent, taillent, exploitent. Partout les hémicycles des carrières à ciel ouvert, partout le hérissement des blocs arrachés, la révolte des arêtes aiguës. La poussière de calcaire a saupoudré tout le paysage ; les quelques buissons de rudes et besogneux figuiers de Barbarie ou de caroubiers dépenaillés. Là-bas le four à chaux, plus loin la briqueterie, et la maison laide et basse au toit rouge qui n'a pas de vitres à ses fenêtres, mais des verrous à sa porte et des barres à ses volets. Car le comptoir y renferme l'argent de la paye et les placards les provisions d'explosifs.

Rimbaud s'éveille dans la fluidité laiteuse de l'heure qui précède le lever du soleil. Il s'étire, il se dresse, il roule sa couverture. Il a couché en plein air, entre deux blocs de pierre, sur le sable toujours chaud par ce mai brûlant. Là-haut, dans la maison, le sommeil est impossible, car les puces y sont innombrables, les moustiques en essaim tour à tour vous dévorent ou vous exaspèrent par leurs chansons aiguës. Ici, moins d'ennemis, et pour berceuse le bruit mou des vagues plates qui meurent sur le sable.

Quatre heures presque...

A quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore.

. . . . . .

Mais là-bas dans l'immense chantier
Vers le soleil des Hespérides,
En bras de chemise les charpentiers
Déjà s'agitent.

Le jeune contremaître entre dans la maison. Pas une pensée qui monte plus haut que ces pierres. Il faut préparer la tâche du jour. Voilà les outils et voici la poudre. Debout au seuil, Rimbaud se redresse en aspirant l'air doux. Rien sur lui qu'une chemise et un pantalon de toile, à ses reins s'enroule une ceinture écarlate dans quoi il a ostensiblement passé un pistolet.

Il dirige une soixantaine d'ouvriers, Grecs, Turcs, Chypriotes surtout. Il s'est querellé avec une certaine équipe, les hommes ont parlé de tirer leurs couteaux, il a demandé des armes.

C'est que le jeune homme ne plaisante pas avec le travail ; ce qu'on lui confie sera fait promptement et parfaitement, il en a juré. Il consacre bien, lui, son énergie à casser de la pierre ; pourquoi les autres paresseraient-ils? Et il a l'œil prompt, on ne chapardera pas quelque cartouche pour aller faire dans la petite crique, où l'eau est si profonde, une fructueuse pêche à la dynamite.

Mais quelle affaire la semaine dernière, quand avait été un soir dérobé dans un tiroir tout l'argent de la paye! Rimbaud en avait reçu un coup au cœur, lui, le responsable, et qui commençait à éprouver pour l'argent une vénération inquiète. Un instant de réflexion l'avait éclairé : « C'est le grand Grec qui a fait le coup, le vieux malin, avec ses camarades. Ils étaient bien pressés de partir hier au soir. Mais ils rendront gorge ! » L'un après l'autre, il était allé trouver ces hommes à la fois simples et rusés, durs, mais sensibles à l'harmonie verbale, hardis, mais méfiants des gendarmes. Il avait su persuader et l'argent s'était retrouvé. Sauf quelques francs avec quoi l'on s'était saoulé la veille.

Quatre heures. Dans la clarté croissante, les hommes arrivent par petits groupes des villages voisins.

Ici, là, et là, les équipes !

Quand le soleil se lève, ses rayons qui creusent une traînée de gloire sur le bleu turquin de la mer polissent parmi la pierre jaune les torses bruns des hommes à l'ouvrage comme de luisants et laborieux insectes.

O Reine des bergers!
Porte aux travailleurs l'eau-de-vie
Pour que leurs forces soient en paix
En attendant le bain dans la mer, à midi!

C'est à neuf heures, « le bain dans la mer, » car la besogne est suspendue pendant les heures les plus chaudes, qui sont de huit heures à midi. Le soleil brûle à blanc toute la côte. Rimbaud se laisse flotter parmi l'eau tiède, dans l'ombre d'une anse. Les ouvriers assis au côté sombre des carrières, mangent avec lenteur le pain noir, le fromage de chèvre, le concombre ou l'oignon frotté de sel sur quoi un « kuja » de vin noir se partage à grandes lampées. Le contremaître fait honneur au menu frugal, puis le sommeil jette bas tous ces corps demi-nus, dans l'abri violet des rochers, pour la mort béate de la sieste.

Vers onze heures et demie, un susurrement passe dans l'air, la surface polie de l'eau se frisotte, la brûlure de l'atmosphère s'allège. La brise est levée. A une heure, le travail reprendra jusqu'au soir.

Rimbaud, réveillé, soulevé sur un coude, regarde sans la voir la surface brillante dont le reflet lui fatigue les paupières.

Vu, ce jaune et ce bleu.

Eu, le paysage qui est à l'autre versant du coteau, les blés maintenant fauchés, les caroubiers partout disséminés, la rivière dont les bords verdoyants se plombent. Eu, toutes les heures de ce désert, depuis celles, fébriles, du travail intense, jusqu'à celles, à peine moins tendues, des longs affûts près des marais, en mars, quand passaient les canards et les autres oiseaux migrateurs. Migrateurs. Gagner ici cent cinquante francs par mois, aucun avenir. Avoir plus de cinq cents francs d'économie. Et sentir, sans le reconnaître, ce menu fil, cette amarre, qui vous tire le cœur vers les Ardennes. Le mois dernier déjà, Rimbaud n'a-t-il pas demandé à sa famille : « Que faites-vous? Préféreriez-vous que je rentre? Écrivez-moi au plus tôt. »

On se passe fort bien de lui. Alors, hier, de Larnaca où il a retiré, visée, sa procuration pour les affaires de succession, — son père vient de mourir, — il a dit dans sa lettre : « Je vais sans doute revenir. »

Oui, décidément, il ne passera pas l'été ici. Tous les Européens qu'il connaît ont été malades. Lui-même, depuis hier,

sent une lassitude. Pourtant, la brise est douce sur sa poitrine humide. Mais ces moustiques... pan, celui-ci, celui-là et encore celui-là... ces moustiques l'empoisonnent.

Si bien que voici un violent accès de malaria et en juin Rimbaud arrive à Roche, maigre, pâle et flageolant. Sa mère se trouble peu, sa sœur le soigne avec tendresse. Il est sur pied pour les travaux d'automne. Pourtant, devenu extraordinairement frileux, il ne trouve qu'à la bergerie la chaleur qui lui suffit. Il s'installe dans la paille fraîche avec une couverture, il monte la mèche de la lampe dans sa niche au mur, et sous la jaune clarté, parmi les haleines tièdes et le bruit des mâchoires qui ruminent, il étudie, car il s'est replongé dans l'arabe et le grec. Mais, « O cent agneaux, de l'idylle soldats blonds, » vous n'êtes plus que des chaufferettes.

Encore un hiver à Charleville, le plus froid, le dernier. Petites besognes, lecture des dictionnaires, maigres leçons données. Parmi la montagne de paperasses apportée de Dijon où le capitaine Rimbaud termine sa vie, Arthur, étonné, découvre son père. Dans le désaccord du ménage, et même lors des pires mésententes avec sa mère, il avait tenu rigoureusement le parti de cette dernière. Quand il en fuyait la tyrannie et que deux ou trois cents kilomètres n'étonnaient point ses jambes vigoureuses, jamais il n'avait eu même l'idée d'aller chercher un appui chez l'officier en retraite dont il se souvenait à peine.

Maintenant il passe des jours et même des nuits sur les manuscrits tracés par ce père de goûts si pareils aux siens, amoureux de cieux étrangers et divers, linguiste intelligent qui laissait une grammaire arabe entièrement revue et corrigée, qui avait réuni et traduit des quantités de contes et d'anecdotes arabes. Et ces grands travaux préparés : cette *Correspondance militaire* avec analyse et commentaires, comptant plus de sept cents pages très grand format entièrement couvertes de la fine écriture du capitaine ; cette *Éloquence militaire*, qui compare les orateurs modernes à ceux de l'antiquité dont une société d'officiers avait édité les harangues sous le même titre vers 1828 ; cet *Art de la guerre* bourré de plans, citant les épisodes des guerres d'Algérie, de Crimée, d'Italie. Malgré tout, longues et grises journées passées contre la chaleur satinée du poêle de faïence blanche.

La santé rétablie, mars de retour, Rimbaud est à Alexandrie. Rimbaud est à Chypre. Non plus sur une plage, mais sur l'échine même de l'île, sur le mont Trodoos où l'on construit un palais d'été pour le gouverneur. Plus de deux mille mètres d'altitude. En avril, en mai, pluie, grêle et vent. C'était bien la peine de fuir la brume des Ardennes. Avoir dû s'acheter matelas, couvertures, vêtements de laine. Qu'il faille, ici encore, se promener pour se réchauffer! S'apaiser au mouvement de la marche. Ou monter à cheval et goûter le rythme du trot. Du sommet de la montagne, apercevoir vers le nord ou vers le sud le miroitement de la mer et par les jours très clairs, les lointaines côtes de l'Asie Mineure. Rapprocher son regard et s'étonner de voir partout sur les chaînons abrupts la coloration rousse du sol — épais tapis des aiguilles mortes — sous les branchages hirsutes et sombres des éternelles pinèdes. Au retour, secouer le voyageur curieux et rappeler le contremaître ; constater l'installation médiocre ; là-bas le camp où la garnison anglaise viendra passer les semaines brûlantes de l'été ; ici les lignes déjà nobles du palais qui sort de terre, à côté la baraque de planches où Rimbaud habite avec l'ingénieur. Et le campement des ouvriers, troupe rétive, qu'il faut surveiller et presser.

Dur climat, piètre gain, moroses compagnons.

Je ne resterai pas ici.

Pourtant voici le brusque printemps, les cascades qui s'élancent et brillent, les crocus en une nuit éclos, les champs d'anémones et de cyclamens, les franges de fougères autour de chaque ruisseau et sur les farouches pins eux-mêmes une façon de sourire que met la verdure des pousses fraîches.

Dans ce bouillonnement de toute sève, le monotone travail des hommes qui construisent, comme de patientes fourmis, avec des gestes toujours pareils.

Rimbaud n'a pas actuellement la morne et pratique tranquillité connue au novembre du Gothard. Comme toujours, ce printemps même l'agite, ouvre cette vieille blessure qui par un changement de lieu se croira un moment guérie. Sa raison le presse, sa raison qui tour à tour dort et s'affole depuis qu'elle a perdu la vision du surnaturel.

« *Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.*

« *Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche.*

« *Ta tête se détourne : le nouvel amour.*

« *Ta tête se retourne : le nouvel amour!*

« *Change nos lots, crible les fléaux, à commencer par le temps,* » te chantent ces enfants. « *Elève n'importe où la substance de nos fortunes et de nos vœux,* » on t'en prie.

« *Arrivée de toujours, tu t'en iras partout.* »

Le doigt a frappé le tambour, il faut que Rimbaud parte à la recherche de l'accord qui résoudra l'obsédante harmonie.

L'inquiétude se traduit chez lui par une humeur exécrable. Il bouscule les ouvriers. Il cherche querelle à l'ingénieur, son compagnon, il se dispute âprement avec le trésorier-payeur. C'est insensé ! pas moyen d'y tenir. Qui donc travaillerait dans des conditions pareilles ! Et encore je me laisserais voler ! On me prend pour un crétin.

Tout heureux, il se juge forcé de partir et riche de quatre cents et quelques francs, — touché son arriéré, vendues ses hardes chaudes, — sombre et léger il redescend vers la chaleur des rochers et de la mer.

Un petit vapeur fait le trajet de Limassol aux ports de Palestine. Rimbaud veut voir les lieux saints. A pied, en deux étapes, interrogeant les âniers ou les chameliers qui passent, il se rend de Jaffa à Jérusalem. Mais les souvenirs en lui demeurent inertes, des scènes de l'Évangile et des émotions vives de son enfance. Les récits de la Bible à tranche vert-chou sont dans sa tête comme dans un herbier des fleurs desséchées, sans relief, sans couleur, sans vie.

Revenu à la côte, ménager de son pécule, il s'embarque sur de petits caboteurs. Damné à la recherche de son enfer, il va de port en port aux rives brûlées de la mer Rouge, parmi la canicule du tropique, pour demander un emploi. Djeddah, Souakim, Massouah : 60° de chaleur.

Au commencement du mois d'août il arrive à Aden, où l'attendait son destin.

•

— Dieu est le souverain des cieux et de la terre. Il fait grâce ou justice à son gré, mais il est indulgent et miséricordieux.

— Si l'on t'interroge, Achmed, sur le bien qu'il faut faire, que diras-tu?

— Je dirai : Secourez vos enfants, vos proches, les orphelins, les pauvres et les voyageurs, le bien que vous ferez sera connu du Tout-Puissant.

— Si l'on t'interroge sur le vin et les jeux de hasard, que répondras-tu, Chadli?

— Je dirai qu'ils sont criminels, et plus funestes qu'utiles...

« Sagesse bâtarde du Coran ».

Peut-on retirer son bâton à l'aveugle qui va tâtonnant son chemin?

Arthur Rimbaud enseigne à quelques petits Arabes les préceptes de Mahomet. Ils sont quatre, cinq, parfois six. Quatre, ce soir, couleur de bronze, assis jambes croisées sur le banc qui court le long du mur. Crânes tondus sous la chéchia, mauvais gilets, culottes bouffantes, pieds nus et poudreux.

Le fils du chamelier, du débardeur, du porteur d'eau, du batelier fixent leurs yeux noirs et vifs sur le « sidi » que l'on respecte comme l'iman.

Maison arabe. La pièce est haute et longue. La porte et la fenêtre donnent sur la cour intérieure. La mosaïque du dallage monte jusqu'à mi-hauteur des murs blancs vers le plafond de petites poutres brunes. La grande table se carre devant la fenêtre, les chaises sont de pacotille, l'inévitable banc a des coussins de cuir. Point d'autres meubles. Au fond de la pièce une façon de niche se creuse au mur et quelques livres s'y bousculent sur des rayons.

Le maître bénévole est assis près de la fenêtre. Il porte un vêtement de toile blanche, ses jambes sont croisées, son pied nu, aux doigts longs et adroits, quitte et reprend la babouche de cuir jaune. Les cheveux sont coupés court, les joues sont rasées, mais la moustache brune cache à demi les lèvres qu'il mord. Le bleu du regard éclaire son visage bistré, dont un amaigrissement fait saillir les pommettes.

Sa main droite tient le livre du Prophète. Il se redresse :

— Écoutez, dit-il.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous?

« Nous avons déployé la terre sous leurs pas ; nous y avons élevé des montagnes, nous avons mis dans son sein les germes précieux de toutes les plantes.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous?

« Nous versons des nuages la pluie bienfaisante, elle fait

éclore toutes les plantes qui ornent vos jardins, et les moissons qui enrichissent vos plaines.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous?

« Elle fait croître les palmiers élevés dont les dattes retombent en grappes suspendues...

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous? »

— Répète, Masrour...

L'enfant redit, ânonnant un peu, les paroles cadencées.

Un demi-sourire amusé relève la joue gauche de Rimbaud. Qu'est-ce que ces enfants élevés à rôtir dans le cratère d'Aden, peuvent savoir de la pluie bienfaisante, des jardins fleuris et des dattiers aux belles grappes?

— Répète, Sliman...

— Et puis, dites-moi, avez-vous vu des palmiers?

— Oui, sidi...

— Oui, sidi...

Ils parlent tous à la fois : Moi ici... moi là... Le fils du chamelier et celui du porteur d'eau ont accompagné des caravanes, une fois, deux fois, partie en courant sur leurs durs petits pieds, partie à califourchon sur un âne chargé ; ils ont vu l'Arabie heureuse, les palmiers... Miracle ! ils ont vu la pluie tomber ! Le fils du batelier, le rejeton du débardeur ont voyagé, eux, sur les samboucks lourds et lents qui traversent la mer Rouge, ou le golfe d'Aden. Ils connaissent des côtes fertiles Dans leur joie d'avoir vu du pays, les uns et les autres oublient les coups de corde dont les muletiers ou les matelots assaisonnèrent pour eux ces expéditions

— Des dattiers !

— Et vous aurez des dattes, fait Rimbaud

Il prend un couffin suspendu, et les mains avides reçoivent les fruits transparents et poisseux

Le plus grand des garçons porte une datte à sa bouche, puis vivement la retire.

— Tu peux manger, dit Rimbaud, montrant la fenêtre qui s'obscurcit.

On est au mois du Ramadan, mais dans la cour on ne distinguerait plus, certes, un fil blanc d'un fil noir, et sur la place la rumeur augmentée annonce le retour des heures de lippée.

— Et maintenant, ouste, les gosses !

Une main à leur front, puis à leur cœur en s'inclinant, et les gamins disparaissent.

Le maître du logis allume une lampe posée sur la fenêtre sans rideaux et se met à étudier des papiers gris dans son portefeuille.

— Demain... départ des messageries. Il faudra aller au port de grand matin pour voir si l'embarquement des marchandises a été fait congrûment. La montagne de ballots expédiés par la maison Bardey était prête ce soir. Des châles de Térim, des cafés de Sanaa. Rien de Harrar, naturellement. Qu'ont-ils encore fichu, ces crétins. Il faudra s'informer des derniers samboucks arrivés de la côte des Somalis. Au retour, passer au marché aux chameaux, savoir quand la caravane d'Ibrahim va partir, s'il a toutes ses marchandises et quand il pense revenir. Ensuite le bureau, zut. Combien d'heures pour ces écritures en retard? Cet idiot de Pierre aurait bien pu y voir, ça m'aurait avancé pour l'affaire de Massaouah.

Le bureau dallé de gris. Dans le clair-obscur qu'admettent les volets demi-clos, les casiers, les rayons, les papiers. L'odeur amère des cafés verts entassés dans l'entrepôt contigu, et qui sature l'atmosphère. L'invariable chaleur qui ronronne sous le fouet des ventilateurs. Dans un angle, la gargoulette en sueur où Rimbaud tient l'eau qu'il boit à grands verres.

Octobre 1884. Plus de quatre ans, soit à Harrar, soit ici, que sa vie tourne autour de ce bureau. Quatre mois, d'abord, arrivé en plein été flamboyant, il y avait travaillé.

Quelques difficultés d'acclimatation, d'abord. S'accorder avec plusieurs employés européens, donner des ordres aux travailleurs arabes. Le nouveau venu s'entendait bien avec ceux-ci, d'habitude ; pourquoi un jour s'était-il laissé aller à une stupide colère? Cet Ali Shamock... — le sournois, le brutal, m'en a-t-il joué des tours, en dessous. — Mais c'était un homme réputé honnête, le plus ancien magasinier de la maison...

Pourtant, il fallait que cela arrivât. La vive dispute dégénérant en rixe, Rimbaud secouant comme prunier l'Arabe et l'envoyant rouler à terre d'un coup de poing. — Tel jadis Verlaine dans la Forêt-Noire.

Scandale général. On donne au magasinier son congé. Mais la cour d'Aden est saisie de l'affaire. Le patron de

Rimbaud doit aller se porter garant des faits et gestes à venir de son trop irascible employé.

La dernière fois, du reste, où le voyageur se laisse emporter à des voies de fait. Il ne connaîtra plus désormais que des violences verbales ou écrites.

Installé, étonné, un peu flatté de se trouver apprécié, il s'était initié au trafic des cafés, il avait appris le mouvement des caravanes et des bateaux, fait passer des livres aux lèvres l'arabe si ardemment étudié. Quelle recrue pour la Société Mazeran, Vianney, Bardey et C^ie^, qui fait négoce avec des pays presque inconnus ! On va l'envoyer au Choa, au Harrar. Fièvreuse attente. Enfin, ce Choa, et toute une année — enchanté d'abord, puis déchantant — parmi ces montagnes africaines vertes et mouillées. Pour retomber au brasier d'Aden, y rester douze mois, douze mois dans ce même bureau, ne songeant qu'à repartir, comme si quelque instinct l'eût averti qu'approchait le meilleur moment de sa vie. Cette année 1883, où parmi les pentes fertiles de Harrar et parmi ses maisons arabes il avait pensé retrouver l'élan et la joie de vivre. Mais la société qui l'employait faisait de mauvaises affaires, on liquidait, on le rappelait. Depuis avril, il était de retour, depuis juin il s'était réengagé avec Bardey qui reprenait à son nom le commerce. Tout l'été ici, alors qu'on lui avait promis de le renvoyer au Choa. Combien déjà de saisons en cet enfer d'Aden? Et sans doute comptent-elles double, puisque Rimbaud se sent vieillir de mois en mois, — à trente ans. Mais « puisque chaque homme est esclave de cette fatalité misérable, autant à Aden qu'ailleurs, mieux vaut même à Aden qu'ailleurs où je suis inconnu, où l'on m'a oublié complètement et où j'aurais à recommencer. »

C'est ce qu'il vient d'écrire à sa famille.

Il connaît une période de tranquillité, comme un animal fatigué qui s'est couché en rond pour un moment et ne veut pas se déranger...

Un pas net dans la cour. Une femme paraît au seuil, portant sur un plateau des figues et des bananes. Elle jette un regard furtif sur l'homme absorbé, puis, silencieuse, dresse le couvert, allant et venant dans la pièce. Silhouette noire et blanche, haute et fragile, elle découpe dans la pénombre, sur le mur de mosaïque multicolore, l'harmonie de ses gestes. La masse drue des cheveux est serrée derrière la tête

petite et sombre. La robe claire est à la façon d'Europe : corsage étroit, manches collantes, jupe large qui se drape. Un tuyauté encadre l'encolure en pointe où l'or d'un médaillon joue sur la peau mate et parfois, d'un éclat brusque sous le rayon de la lampe, répond à l'éclat triple, dans le visage bistré, des yeux larges et des dents humides que découvre un peu la lèvre.

Rimbaud a levé les yeux. Combien? Seize mois? Dix-sept mois? que cette jeune femme lui fait un intérieur, le décharge des ennuis domestiques, l'entoure d'une présence timide et caressante. Qu'il est fort, en lui, ce besoin d'un point d'attache où après ses fantastiques expéditions une chaîne ramènera toujours le bateau ivre. Ivre, désemparé, ou seulement dépité et lassé. Longtemps, il avait eu Charleville, et après bien des mois d'Aden, l'inconscient désir d'un foyer le tourmentait. En mars 1883, il écrivait : « Je voudrais faire rapporter en quatre ou cinq ans une cinquantaine de mille francs et je me marierai ensuite. » Voici Harrar, son malaise augmente ; le 6 mai, il se lamente : « La solitude est une mauvaise chose ici-bas, et je regrette de ne pas être marié et de ne pas avoir une famille à moi. Mais à présent, je suis condamné à errer, attaché à une entreprise lointaine, et tous les jours je perds le goût pour le climat et les manières de vivre et même la langue de l'Europe.

« Hélas ! à quoi servent ces allées et venues, et ces fatigues et ces aventures chez des races étrangères, et ces langues dont on se remplit la mémoire, et ces peines sans nom, si je ne dois pas un jour, après quelques années, pouvoir me reposer dans un endroit qui me plaise à peu près, et trouver une famille, et avoir au moins un fils que je passe le reste de ma vie à élever à mon idée... Mais qui sait combien peuvent durer mes jours dans ces montagnes-ci. Et je puis disparaître au milieu de ces peuplades sans que la nouvelle en ressorte jamais. »

Puis au 20 mai, soudain, le ton change. Les longues lettres deviennent billets, Rimbaud, miracle, ne se plaint plus. Mai, août, octobre, décembre : « Je vais bien, mes affaires vont bien... » « Je suis en très bonne santé et tout à mon travail, je vous souhaite même santé et prospérité... » « Je vais toujours bien et j'espère que vous allez de même. »

La bonne année que cette année 1883. La seule, de toute

sa vie où il se montre content et tranquille. Le voyageur est satisfait, l'explorateur explore, le négociant gagne de l'argent, le sédentaire s'est installé un foyer dans la longue maison blanche longeant une rue de Harrar.

Cette jeune Abyssine, mariée sans doute, comme toutes les filles de sa race, à douze ou treize ans, femme de quelque soldat dont elle suit les étapes en portant les bagages, sous les coups, parfois, — ainsi qu'avant sa réussite il advint à l'impératrice Taïtou dans quelqu'un de ses avatars, — veuve ou abandonnée à dix-huit ans, il l'avait rencontrée un jour de mai où il pleuvait. Il pleut beaucoup à Harrar, au mois de mai. Et sous la pluie, les senteurs des arbres et des arbustes dans les jardins et les plantations se décuplant, viennent flotter au-dessus des rues transformées en puants ruisseaux de boue. Le parfum de fleurs et l'odeur d'égout entraient au comptoir de Rimbaud avec chaque visiteur qui ouvrait la porte. Étaient-ils entrés, enivrants, écœurants, avec la jeune femme effarouchée venant demander l'aide du sidi français, comme elle chrétien dans cette ville arabe, parlant l'amhara et toujours prêt, disait-on, à servir les déshérités? Ne préparait-il pas une expédition vers les collines où se trouvait le village de l'abandonnée? Ne pourrait-elle par cette caravane retourner auprès des siens? En attendant, demeurer dans la maison où elle se rendrait utile? Et pour que Rimbaud comprît qu'elle le trouvait puissant, et fort, et beau, aurait-il été besoin qu'elle allât se coucher, la nuit, sur ses pieds comme Ruth sur ceux de Booz? Ou bien l'avait-il trouvée un soir dans une ruelle, effrayée des soldats égyptiens? Un matin, dans un chemin pierreux, arrêtée près d'une haie de cactus, n'osant se hasarder seule jusqu'au prochain village? Elle était jolie, douce et craintive, elle portait une robe droite de cotonnade et sur sa tête une écharpe à raies de couleur dont elle voilait à demi son visage.

Elle était venue, elle était restée. Elle avait donné à Rimbaud, calmé, rasséréné, l'illusion d'un foyer.

Rimbaud n'avait jamais eu pour les femmes l'habituel dédain du mâle. Il les jugeait intéressantes et infiniment pitoyables ; il en aimait la présence et l'énigme quand elles étaient intelligentes et bonnes. N'avait-il pas écrit, lors de ses seize ans illuminés : « Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme

— jusqu'ici abominable — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres? Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses, nous les prendrons, nous les comprendrons. »

L'atmosphère que donne une présence féminine lui était indispensable durant ses périodes de repos. La possession physique beaucoup moins. Rimbaud se fût passé d'amour comme il se passait de tabac, de vin et de friandises.

Non point qu'il n'eût rendu visite aux bouges du port, à Londres, à Marseille, ou à cette rue de Hambourg où les filles de joie sont exposées dans des stalles comme des bêtes à la foire ; non point qu'il n'eût troussé, ici ou là, quelques ribaudes ou servantes d'auberge ; non point qu'il eût repoussé la maigre Chypriote, qui rôdait le soir autour des carrières et venait sur le sable chaud, parmi la nuit étoilée, glisser contre le sien son corps brûlant.

Mais ces choses se passèrent sur un plan qu'il juge sans intérêt, presque sans nécessité. Toute la passion de Rimbaud va toujours aux choses qu'il voit. Ses sens sont du reste très inégalement développés ; il existe surtout par la vue de sa chair ou de son esprit. L'ouïe sait aussi lui procurer des sensations, mais souvent ce sont des sensations visuelles, le son se transposant en images. L'odorat est peu actif ; il faut, pour qu'il les perçoive et les enregistre, des odeurs fortes, ammoniacales, par exemple. C'est pourquoi, enfant, il « livre ses narines à la fraîcheur des latrines ». Et à ce relent que laisse le rouissage à la toile encore neuve. Mais rarement il songe à l'existence du toucher et moins encore à celle du goût. Il ne fut point gourmand, ni sensuel. Il fut pervers, délibérément, autrefois, mais jamais vicieux. Ses courtes débauches avaient été voulues et calculées, ses excès dans ce domaine allaient si bien à l'encontre de sa nature qu'il n'en put soutenir l'effort. Plus tard, il en exécra tellement le souvenir qu'il engloba dans la même horreur les contemporaines productions de son esprit, ne séparant plus ses débauches physiques de son effervescence mentale.

Et maintenant qu'après avoir perdu la vue de l'invisible il a acquis — ce lui semble — une vue cruelle, pratique, mais exacte de la destinée humaine, il ne se détourne ni à droite ni à gauche du chemin qu'il s'est tracé : gagner de l'argent par son travail pour arriver à une existence errante

sans obligations ni soucis. Il mène, en attendant, la vie la plus dure et la plus austère : « Je suis occupé tous les jours de cinq heures à sept heures, jamais un jour de repos... Je ne dépense rien pour moi... Je ne fume pas, je ne bois que de l'eau — il m'en faut pour quinze francs par mois — je m'habille de toile de coton... »

O sort brûlant ! dures années ! Seule douceur parmi l'aridité ; cette jeune femme qui s'assied en face de lui, le regarde lire et ne parlera que s'il lève les yeux et lui sourit :

— Est-ce que nous allons sortir?

— Pas ce soir, petite, j'ai à travailler.

Les paupières palpitent un peu sur les grands yeux et les coins de bouche se serrent dans le désappointement, mais elle n'insiste pas. Le maître est le maître et le travail est le travail. Pourtant, elle aimerait bien sortir, comme hier encore, parmi la foule bruyante du Ramadan. Elle percherait sur sa tête son petit chapeau de paille blanche, elle jetterait sur ses épaules une écharpe de gaze verte, tout comme les dames européennes, puis on s'en irait par les rues, elle fière d'être au bras de ce Frenchi que tout le monde connaît. On verrait le charmeur de serpents adjurant à la lueur des torches le sac d'où le serpent ne sort jamais, et le vieux joueur de rebab qui accompagne sa musique de cris et de trépignements féroces. On entendrait les éclats de rire qui retentissent derrière le rideau où s'agite l'obscène Karaguz, on s'arrêterait pour acheter des beignets au miel ou du rahat-loucoum. Rimbaud dédaignait le grand café où les employés de commerce européens jouent au billard toute la nuit ; mais on irait s'asseoir chez un caouadji arabe, qui servirait dans la cour mi-obscure le thé vert à la menthe ou l'épais café turc.

Pas ce soir. Après le dîner l'homme écrit, l'air absorbé. Elle se retire dans la chambre aux murs garnis de nattes où, par la porte toujours ouverte sur la cour, arrivent en bouffées les bruits monotones du dehors. Elle a — ravissement de chaque jour — elle a un miroir, un grand miroir. Pour se consoler, longuement elle se regarde, la lampe faisant luire sa peau bronzée. Elle noue l'écharpe verte sur sa tête, elle essaie l'effet du médaillon sur son front, de la chaîne d'or à son bras. Puis elle bâille, elle s'étire, elle dévêt son corps brun soigneusement épilé et se couche dans le lit bas et très blanc. Elle n'entend même pas, une heure, deux

heures plus tard, Rimbaud monter par l'étroit escalier de la cour sur le toit plat où il passe généralement la nuit.

Il est monté. Forme blanche dressée sur la terrasse, il jette autour de lui un regard indifférent. Tout ceci, trop connu... Le cirque de rochers noirs et déchiquetés dans quoi s'enferme la foule des cubes gris. Une seule brèche, du côté du port, il y traîne une clarté venue on ne sait d'où. La nuit paraît verdâtre, à cause, dans les rues, du reflet rouge des lampes éclairant la veillée du Ramadan. Que n'eût-il pas vu, jadis, derrière les murs et les siècles de cette cité ! Maintenant, ténèbres. Il ne songe même pas à cette inoubliable ville d'airain des *Mille et une Nuits*, immobile et géométrique comme celle-ci sous le palpitement du ciel nocturne. Le poète est mort aussi bien que le voyant.

Rimbaud déroule son petit matelas et s'étend pour dormir. Les sept étoiles, qui guident les nomades au désert, frémissent au-dessus de sa tête, et l'Orion avec son baudrier et sa courte épée comme disent les bonnes gens des Ardennes. La lune finissante va bientôt ouvrir à l'est, dans l'échancrure des rochers, le mystère d'une parenthèse. Peu lui importe. Les ciels n'existent plus, qui « affineraient son optique... » Il n'est plus ce vase élu pour contenir une liqueur suave et brûlante à la fois et pour la verser aux hommes.

Qu'est-il, maintenant? Il n'est pas un homme comme un autre — quel homme, d'abord, est comme un autre? Il est un homme d'une activité fiévreuse, en réalité pénétré de l'idée d'un devoir envers le travail et envers le prochain, mais qui n'aperçoit pas la dirigeante de sa vie.

Il ne s'approfondit pas. Il n'a pas conservé cette indifférence lourde, abattue sur lui lorsqu'il accepta une existence de travail, mais il est tout entier dans son désir ou dans son regret — ce désir plus poignant parce qu'il s'adresse à des choses qui ont dès longtemps perdu la possibilité d'avoir été. Il a brûlé ce qu'il adorait, mais il n'adore pas ce qu'il brûla, il le sert seulement. Et il ne sait ni ce qu'il regrette ni ce qu'il désire. Il n'a même plus la mémoire de ce qui — des années durant — lui fit voir la vie dans son éclat et dans sa monstruosité. Il ignore que cette amertume dont il est imprégné est celle du regret, car il croit n'avoir jamais rien eu à regretter. Quant à son désir, il n'arrive ni à le connaître, ni, par conséquent, à le fixer. Sur combien de choses ne l'a-t-il pas posé, durant ces dernières années ! Il s'est

jeté sur les langues, il se les est appropriées, puis il les a rangées sur un rayon afin de s'en servir à l'occasion. Il a jonglé durant quelques mois avec les mathématiques, avec des sciences comme la chimie ou la géologie, puis il a soufflé ensuite, pour les écarter, comme sur des bulles de savon. A combien de fantaisies n'a-t-il pas demandé de le distraire ! Dès son arrivée au Harrar, il rêva d'une collection d'histoire naturelle. Il réunit des coléoptères froids et pesants comme des morceaux de métal précieux, de curieux hyménoptères légers comme des pensées joyeuses, des marabouts dépenaillés, des flamants roses, de petits singes aux longs poils noirs et blancs. Il préparerait des peaux de zèbres et de lions ; du golfe d'Aden il aurait d'étranges infusoires, des coraux teintés d'aurore, et la nacre élégante des esquifs d'argonautes. Peuh ! trois mois, et le règne animal ne l'intéressait plus.

Mais la photographie. De ces paysages d'Orient, aux lignes simples, aux blancs étincelants, aux ombres nettes, il tirera des images d'une vigueur inédite. Que de soins, que de frais pour arriver à posséder ce bel appareil — coût 1 850 francs — que sa famille, malgré les haussements d'épaules de Mme Rimbaud, s'occupe, sur sa prière, à lui procurer. On attend à Roche des paysages exotiques et violents parmi lesquels Arthur se dressera souverain. Quelques épreuves arrivèrent, pâles et sans relief. Les eaux du Harrar étaient mauvaises pour les travaux chimiques, et trompeuses les lumières exotiques. Un an après, à une question de sa sœur, Rimbaud répond :

— L'appareil photographique? Je l'ai revendu, mais sans perte.

Et cette belle rage qu'il prit, d'être renseigné sur les métiers manuels, afin de pouvoir en toute occasion diriger les ouvriers indigènes et mettre même la main à la pâte.

Quels livres tehcniques n'a-t-il pas demandés à sa famille? Le manuel du Charron, celui du Tanneur, du Verrier, du Briquetier, du Potier, du Faïencier, du Fondeur en tous métaux, du Fabricant de bougies. Et le Parfait Serrurier, et le Guide de l'Armurier, et le Livre de poche du Charpentier. Qu'on n'oublie pas l'Exploitation des Mines, le Traité de Métallurgie ; l'Hydraulique urbaine et agricole, le Commandant de Navires à Vapeur, l'Architecture navale ; Poudres et Salpêtres. Et Minéralogie, et Maçonnerie, et le

Traité des Puits Artésiens, et encore l'Instruction sur l'Établissement des Scieries ; enfin un ouvrage sur les matières textiles et peut-être un autre sur les Constructions Métalliques. Après tout:... qu'on ajoute encore au paquet le Manuel de Télégraphie, le Petit Menuisier et le Peintre en bâtiments. Tous, il les voulait tous à la fois. Il partait pour le Harrar, il emporterait — la charge d'un mulet à bât, ou peu s'en faut — tout ce qu'on doit savoir pour installer une moderne civilisation matérielle.

Les livres étaient arrivés, il en avait parcouru deux ou trois, il avait parfois trouvé dans d'autres d'utiles indications, mais, en somme, il les avait bien vite abandonnés à leur poussière. D'autant plus que si les plus beaux livres n'ont jamais été écrits, les plus utiles non plus, qui eussent été, en l'occurrence, le Guide du Parfait Drogman, le Manuel du Chef de caravane, l'Art d'installer un campement dans le désert, celui de Ne Pas se Laisser Rouler par les Trafiquants arabes et la Manière Certaine de Reconnaître si des Guerriers Sauvages sont Amis ou Ennemis.

Et ce jour où il avait rêvé d'établir des cartes géographiques et pour cela de posséder divers instruments de précision : « un théodolite de voyage (ou un bon sextant et une boussole de reconnaissance Bravet) un baromètre anéroïde de poche, un étui de mathématiques » et surtout une collection d'ouvrages traitant de diverses sciences : Trigonométrie, Topographie, Géodésie, Minéralogie, Hydrographie, Météorologie, Chimie, Astronomie...

Comme, l'année précédente, il avait envoyé à sa famille 2 500 francs : « Que cela soit bien placé, en sûreté, et à mon nom... que cela rapporte régulièrement... » Il pense que cela paiera ceci.

Mais il avait compté sans sa mère qui ne connaissait point d'autre façon de placer de l'argent que d'acheter des terres. Et comme il avait gentiment ajouté : « Si vous avez besoin de cet argent, prenez, c'est à vous, » Mme Rimbaud avait passé outre à l'exclamation : « Que diable voulez-vous que je fasse de propriétés foncières ! » Elle avait agi comme pour elle et Arthur possédait à Roche du bien au soleil.

Voici qu'il eût préféré maintenant de petits objets de métal et de verre ! Il les demandait dans une lettre à son ami Delahaye, auquel sa famille ferait parvenir la missive.

La mère-banquier, effrayée des dépenses projetées, ne se pressait pas de trouver l'adresse ignorée d'Ernest Delahaye. Et comme Arthur, quatre jours plus tard, écrivant encore au sujet de sa commission, déclare : « Tous ces instruments ne peuvent être achetés que par une personne compétente. Sinon, gardez l'argent, qu'il est trop pénible d'amasser pour l'employer à l'acquisition de camelote... »

« Gardez l'argent »?... Point besoin de répéter ces mots. La lettre à Delahaye ne fut jamais envoyée et Arthur ne reçut jamais les appareils. Du reste, il avait cessé d'en avoir envie.

Un goût, un seul, reste en lui toujours vivant, toujours frémissant : le besoin du voyage, l'amour des lieux inconnus. Même sans le décor tout aussi changeant que lui donne la vue intérieure, même sans cette création instantanée qu'il suscite et à quoi il se superpose pour le délice haletant de l'âme, quel spectacle toujours varié que celui de la terre et de ses mouvants paysages ! Encore qu'il paraisse n'être qu'un reflet et que sans cesse on cherche la réalité qu'il représente. La réalité autrefois vue, saisie, fixée. Ah ! « Villes »... « Villes »... « Paysages »... « Métropolitain »...

La clef est perdue. « Je l'avais seul. » Peut-être tout n'est qu'un de ces dessins grotesques pour amuser les enfants et les nigauds. Un paysage dessiné au trait : cherchez la fermière, cherchez le bûcheron.

Peu importe. L'idée plaît à Rimbaud de tous les endroits de la terre, de tous les endroits qu'il n'a pas rencontrés, dont il n'a pas encore vu se ternir l'éclat.

« Si j'avais le moyen de voyager sans être forcé de séjourner pour travailler et gagner l'existence, on ne me verrait pas deux mois à la même place. Le monde est plein de contrées magnifiques que les existences réunies de mille hommes ne suffiraient pas à visiter. »

« Deux mois. » Il se connaît bien, c'est le maximum de temps durant lequel un pays peut lui plaire. Lorsqu'il s'y trouve ; car l'absence lui rend parfois une image flatteuse des lieux déjà vus.

S'il a parlé d'Aden « roc affreux », « cratère au fond duquel nous rôtissons comme dans un four à chaux », « taudis de la mer Rouge » et déclaré qu' « il faut bien être victime de la fatalité pour s'employer dans des enfers pareils », il a dit aussi : « Le climat est très sain, mais la chaleur excessive.

Personnellement, j'aime beaucoup ce climat, car j'ai toujours eu horreur de la pluie, boue et froid. »

Au Harrar, il fut enchanté durant quelques semaines de ce pays « élevé », mais non infertile, frais, mais non malsain, dans lequel il espère rendre son travail « intéressant et lucratif ». Hélas, voici qu'après peu il parle du « climat traître pour toute maladie, humide, malsain, beaucoup trop froid pour moi »... et de son « travail abrutissant ».

Le Harrar, du reste, en appela, et Rimbaud finit par s'attacher à cette contrée d'où il pouvait s'élancer avec ses caravanes vers les régions les plus mystérieuses de l'Afrique. Il devait surtout le regretter passionnément dans la suite. Mais d'abord, à Harrar, il rêve de s'en aller plus loin, plus loin. Avec ces missionnaires, qui viennent d'arriver et vont repartir vers la région mal connue des grands lacs. Ou avec des traitants, peut-être, par une route nouvelle, vers Zanzibar. Zanzibar le hante, comme à Aden Bombay, encore que sa pensée parfois pousse jusqu'au Tonkin et jusqu'à Panama. Mais le besoin du départ ne triomphe plus en lui, comme autrefois, de toute pensée. Il doit gagner de l'argent. L'argent qui est le gibier poursuivi par l'homme civilisé, sa proie fuyante et dangereuse.

Il en gagne. Le Harrar, en 1883, lui a rapporté quarante mille francs. Et l'estime de sa mère. Car enfin, on peut ne pas désespérer d'un homme qui fait en un an quarante mille francs — quarante mille francs-or — de bénéfice net... S'il s'en souciait, le Harrar lui vaudrait même un commencement de notoriété. La Société de géographie de France, à qui il a envoyé un rapport sur son voyage dans l'Ogadine, ce pays voisin du Choa et qu'il a visité l'un des premiers, lui demanda, avec sa photographie, des détails sur sa vie. Il n'a pas répondu. Comment? Son portrait? sa biographie? Pourquoi donc? Il ne tient pas du tout, d'abord, à ce qu'on s'occupe de lui. Peut-être même le redoute-t-il, poursuivi qu'il est par son horreur pour certaines années de sa vie. Son patron Bardey a l'impression qu'il ne lit pas les journaux d'Europe par crainte de s'y trouver un jour maltraité. En compagnie de Verlaine, évidemment. Ensuite, à quoi cela servirait-il? Il ne comprend plus que ce qui est pratique, utile. Son rapport sur l'Ogadine? Un modèle de précision, de sécheresse aussi, mais qui renseigne parfaitement les explorateurs futurs et les trafiquants :

...« L'aspect général de l'Ogadine est donc la steppe d'herbes hautes, avec des lacunes pierreuses ; ses arbres, du moins, dans la partie explorée par nos voyageurs, sont tous ceux des déserts somalis : mimosas, gommiers, etc. ».

...« Les Ogadines, du moins ceux que nous avons vus, sont de haute taille, plus généralement rouges que noirs ; ils gardent la tête nue et les cheveux courts, se drapent de robes assez propres, portent à l'épaule la *sigada*, à la hanche le sabre et la gourde des ablutions, à la main la canne, la grande et la petite lance, et marchent en sandales...

...« Leurs troupeaux consistent en bœufs à bosse, moutons à poil ras, chèvres, chevaux de race inférieure, chamelles laitières, et enfin en autruches dont l'élevage est une coutume de tous les Ogadines...

...« Les éléphants ne sont ni très nombreux, ni de forte taille dans le centre de l'Ogadine. On les chasse cependant sur le Fanfan, et leur vrai rendez-vous, l'endroit où ils vont mourir, est toute la rive du Wabi »...

Point de ces raccourcis puissants par lesquels il avait su fixer inoubliablement la physionomie de certains lieux et de certains moments d'Europe, point non plus de ces tendresses brusques dans lesquelles il offrait, palpitante, l'âme même et l'atmosphère d'une ville ou d'une foule.

Pourtant il aime les pays et tous leurs aspects, qui sont la nourriture de sa sensibilité. Les pays jouent un grand rôle dans son histoire, et non point les personnes. Toujours seul, il mène son chemin à travers les paysages. Depuis Izambard et depuis Verlaine, nul ne l'a touché en bien ni en mal. Il a passé parmi les êtres comme on passe parmi une forêt d'arbres, les uns épineux et vénéneux, les autres bénéfiques et généreux, mais tous impersonnels.

Sa jeunesse précoce ayant été déçue dans l'amitié, dans les velléités amoureuses, dans l'amour filial même, il s'était replié sur lui-même. Faute de la déverser tout doucement autour de lui, il avait amassé une sensibilité exaspérée, puis desséchée, théorique. C'est à peine du sentiment que la solidarité qui l'attache à sa famille — à laquelle il ne demande que de faire ses commissions ou de garder parfois son argent — « puis-je vous envoyer quatre tranches de 10 000 francs? » — qu'il se passe fort bien de revoir, mais à laquelle il veut, certes, beaucoup de bien. « Chers amis », tel est le début habituel de ses lettres, et pour finir il souhaite aux siens :

« mille chances, et un été de cinquante années sans cesser »... « Bonne récolte et que le choléra se tienne loin de vous ». A peine si, parfois, un léger attendrissement passe sous sa plume, au temps de ses repas et de ses soirées solitaires de Harrar : « C'est mon plaisir premier d'avoir de vos nouvelles »... « Je suis toujours heureux à me reposer sur le tableau de votre travail pastoral. »

Et lui qui avait si bien senti autrefois l'émotion humaine lui tordre les entrailles :

« Les nuées s'amassaient sur la haute mer faite d'une éternité de chaudes larmes », il ne connaît plus que la bonté sans joie, l'indulgence sans tendresse. Mû par l'instinct de l'aide que se doivent les hommes, il porte secours à son prochain, mais avec un immense haussement d'épaules. A-t-il glissé à des camarades la somme dont ces malchanceux ont besoin pour regagner la France : « Ces idiots, qui mangent leurs appointements au billard et quittent ensuite l'endroit en le maudissant. » S'est-il dépouillé d'une pièce de son vêtement en faveur de quelque noir tout nu sous la pluie du Harrar qu'il grommelle : « Incorrigibles, ces stupides nègres ! »

Le seul luxe qu'il s'accorde, il le place dans ses rapports avec ses semblables. C'est celui, exécrant comme autrefois la sottise et la suffisance, de ne jamais cacher aux gens ce qu'il pense d'eux, leur donnant son opinion sur le ton qu'il lui plaît, cynique, sardonique ou pince sans rire ; celui de ne jamais ménager les forts et de toujours respecter les faibles.

Ce que les forts n'aiment jamais et les faibles pas souvent. Aussi nombre de gens en veulent à Rimbaud, certains envient son énergie, son activité, sa persévérance, tout en disant qu'il doit à la chance la réussite de ses expéditions et ses succès en affaires. Tels n'oublient point un trait juste et moqueur dont ils furent piqués comme d'une banderille, tels s'irritent de songer qu'ils doivent de la reconnaissance à cet homme si distant, si peu humain.

Les sentiments de son prochain inquiètent fort peu Rimbaud. Ses voyages, son travail, son argent, voilà les seules choses qui l'intéressent, le devoir qu'il a accepté, en somme, y compris le secours au prochain, cette obligation qui lui est restée de sa vie première ; toujours le « il faut que j'en aide d'autres, chère âme ». Évidemment « je n'étais pas né pour

devenir squelette ». Pourtant il est squelette. Squelette de ses anciennes ardeurs, de ses espoirs, de ses ambitions. Il n'est plus que désenchantement, écœurement. Il est lassé, dégoûté de tout ce qu'il a vu et pourtant il espère encore en ce qu'il n'a pas vu.

Durant ces chaudes nuits d'Aden, il dort peu. Voici qu'il ouvre les yeux, bien avant même que, sur le minaret voisin, le muezzin ait appelé les fidèles à la prière. Les étoiles pâlissent, la chaleur d'un nouveau jour s'annonce à l'orient par un ruban de soufre. L'homme qui s'éveille jouit d'un instant de bien-être. Étendu tout de son long, il sent ramassée en lui la force de ses membres dans un chaud repos, la paix du sommeil baigne encore son cerveau. Mais le premier mouvement ramène la courbature aux muscles et la première pensée l'inquiétude à l'esprit. Où suis-je? Ah ! oui. Encore ceci. Le four, quoi. Et ce travail assommant. Je n'aurai pas une minute à moi, aujourd'hui. Je vais parler à Bardey, et carrément. Il se fout de moi. Plus de quatre mois déjà que je me suis réengagé avec lui, mais pour retourner au Choa, pas pour rester ici à griller comme une andouille. Je sais bien que les choses ne vont pas à son gré, qu'il aurait pu difficilement se passer de moi pour mettre sur pied la dernière caravane. Mais enfin, j'en ai assez, j'en ai assez, je veux m'en aller. Et je gagne ridiculement peu. J'en aurai fait une année. Et ce que j'ai reste là sans rien rapporter, avec le peu de solidité des maisons de commerce, l'intérêt grotesque offert par les banques. Ah ! zut et zut... je casse tout, je pars.

Les mois pourtant succèdent aux mois, 1885 à 1884 et Rimbaud, toujours à Aden, « trime comme un âne dans un pays pour lequel il se sent une horreur invincible ».

L'inquiétude monte en lui. Du changement, d'autres lieux, un air différent. Il ne sait pas au juste ce qu'il désire. Parfois il se voit dans une vie patriarcale qui le ferait vomir s'il y goûtait. Puis il songe à l'Europe, dans le lointain pourtant : « Si les affaires reprennent, je serai réengagé pour deux ou trois ans, jusqu'en 86 ou 87, j'aurai trente-deux ou trente-trois ans à ces dates, je commencerai à vieillir. Ce sera peut-être le moment de ramasser les quelques milliers de francs que j'aurai pu épargner par ici et d'aller épouser au pays, où l'on me regardera seulement comme un vieux, et où il n'y aura plus que des veuves pour m'accepter ! »

Lignes écrites peut-être avant que l'Abyssine vînt de Harrar le rejoindre à Aden? Car quand on le prend au mot, il est de nouveau dans une période de satisfaction relative : « Je vous suis reconnaissant de vos offres. Mais tant que je puis supporter à peu près la vie ici, il vaut mieux que je reste en m'ennuyant beaucoup, beaucoup, et que je ramasse encore quelques sous. »

Ce mariage... On lui en reparle, il s'irrite : « J'ai à présent en main 43 000 francs. Que voulez-vous que je fasse de cela en France? Quel mariage voulez-vous que cela me procure? Pour des femmes pauvres et honnêtes, on en trouve par tout le monde. »

Par moments, il se demande s'il n'épousera pas sa petite compagne. Le plus heureux caractère, le dévouement le plus certain. Il la ferait instruire chez les sœurs de Beyrouth, peut-être. Ou bien à Aden, par le père François, tout simplement. Elle n'est pas sotte, elle en saurait vite aussi long qu'une jeune oie d'Europe. Déjà il a demandé à une Française, brave femme, servante de Bardey, de venir enseigner à l'Abyssine un peu de couture. Il se plaît à voir — traditionnel tableau de France — près de la fenêtre, la taille mince et la jolie tête brune ployées sur un travail à l'aiguille. Mais ce même inconscient traditionnel demeuré en lui résiste à l'idée d'épouser celle que son esprit nomme « une petite sauvage ». Pourtant cette chaîne serait légère à ses perpétuels mouvements. Car s'il se mariait : « N'espérez pas, écrit-il, que mon humeur deviendrait moins vagabonde. » Indécision. Irritation. Et ces pieds qui foulent toujours ces mêmes laves d'Aden : « Nous sommes dans nos étuves printanières. Les peaux ruissellent, les estomacs s'aigrissent, les cervelles se troublent, les affaires sont infectes, les nouvelles sont mauvaises. »

En effet, quelles nouvelles de Harrar, pour quoi son désir s'exaspère?

Les Égyptiens ont évacué la ville, les Anglais y ont juste un consul et une poignée de soldats ; les tribus voisines entourent la cité et volontiers l'assiégeraient, le nouvel émir a peu d'autorité. Les négociants européens en alarme demandent quelque sécurité pour leurs vies et leurs biens. Ce n'est pas le moment, juge Bardey, d'aller rouvrir un comptoir. Mais Rimbaud s'en moque ; pas plus de danger qu'il y a deux ans ; il faudrait être idiot pour ne pas s'en tirer, au

contraire, c'est le moment des bonnes affaires, puisque personne n'y va. On craint au Harrar une invasion abyssine. Eh bien ! les Abyssins ne feront pas de mal aux Européens, et nous avons nos amis là-bas. Après l'inquiétude, l'impatience, la tension nerveuse aiguë. Que disent à ce tourmenté quelques courtes expéditions dans l'Yémen ou l'Hadramaout? Il veut un autre ciel, il veut une entreprise audacieuse qui lui donne la fortune. Exaspération. Durant plusieurs mois, toute autre préoccupation que celle d'un changement est rejetée à l'arrière-plan. Il néglige même d'écrire à sa famille, si bien que sa mère, tragique, prend la plume d'ordinaire abandonnée à Isabelle et envoie au fils prodigue une caractéristique épître :

« Arthur, mon fils, lui dit-elle entre autres.

« ... Voici bien huit longs mois que nous n'avons eu de tes nouvelles... que t'est-il arrivé? N'as-tu plus ta liberté d'action ou bien es-tu malade au point de ne pouvoir tenir la plume, ou bien n'es-tu plus à Aden, serais-tu passé dans l'Empire chinois? En vérité, nous perdons la raison à force de te chercher.. »

Non, il n'est point passé dans l'Empire chinois. Mais par la lettre qui se croise avec cette dernière, tout bouillant encore de colère, il annonce à sa famille qu'il a rompu son contrat avec Bardey.

« J'ai quitté ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité... »

Il se veut de nouveau sans lien. La jeune Abyssine est toujours demeurée en rapport avec sa famille, là-bas, au Choa, puisque l'an dernier même sa sœur est venue passer auprès d'elle plusieurs mois. Maintenant, l'ayant munie de quelque argent, Rimbaud la fait reconduire à son village. Sait-elle s'il ne viendra pas bientôt la retrouver.

Et toute l'Afrique s'ouvre aux chevauchées du voyageur, à ses études... et à ses entreprises commerciales.

MARGUERITE-YERTA MÉLÉRA.

Entre la Plaine et la Montagne

Où entendre le mieux ton plus secret conseil, vieille Auvergne, pays contradictoire de la nature? N'est-ce pas là, à ton nœud vital, devant ce Clermont où depuis le plus longtemps les hommes ont tenté leur plus gros effort? Il s'agissait de surmonter la nature, de l'humaniser, de faire entre plaine et montagne quelque chose qui tînt tout d'elle, mais qui d'eux eût tout reçu. Ici où l'on voit le mieux et ce qu'elle pouvait fournir et ce qu'ils pouvaient entreprendre.

Montferrand est double, comme l'Auvergne, comme le monde. Vers l'an mil, prévoyant sièges et surprises, il s'est formé en carré, sur un plan régulier, autour du château des comtes.

L'église à grands pans de lave fine, d'un gothique méridional somme toute réussi, est assise où s'asseyait le premier château. Des cuisses de pierres la calent, tout enlevée par son portail flamboyant et ses gargouilles extravagantes. Une admirable rose et des sculptures sur bois la rendent suffisamment littéraire.

Elle portait pour ses foires achalandées une aune-étalon dans sa façade. La table des valeurs marchandes a changé ; mais les foires se tiennent encore à la Roddade, la place en terrasse devant Clermont et la montagne. En ce lieu aéré, bordé de hautes auberges désuètes d'image populaire, on

se sent plein d'espoir, comme sur un balcon où s'aboucher et avec son pays et avec le matin.

Montferrand a donc gardé ce que les guides nomment sans hésiter un cachet moyenâgeux. Une douzaine de maisons le lui donnent : la maison de l'Éléphant, celle d'Adam et d'Ève, celle de l'Annonciation, sanctifiée par sa jolie Vierge, celle de Lucrèce, celle de l'Apothicaire, celle des Capucins et celle des Échevins ; celle du notaire et celle du bailli... L'histoire sainte et l'histoire profane, la légende et la chanson se promènent comme chez elles dans les rues de la localité.

Annexé à Clermont par le roi notre sire, Montferrand aurait pu se dessécher dans ce pittoresque d'une gaieté un peu archaïque. Mais il s'était placé sous le patronage de Notre-Dame de Prospérité. Une ville toute neuve, toute crue, drue et vivante, pousse à côté de l'antique bourgade. Montferrand avait l'arsenal des Gravanches : il devient capitale du caoutchouc. Ses toits d'habitations ouvrières, en rouge neuf, s'échelonnent rang sur rang, derrière les fils de fer et leurs petits arbres à raies vermillon. Pointant au-dessus d'un mamelonnage de collines, le volcan chauve prête à la cité naissante quelque touche sud-américaine.

O ville idyllique ! Les cottages nus formaient la rue de la Bonté, la rue de l'Amitié, la rue de la Bienfaisance... N'insistons pas. Puis, derrière de très longs murs, s'élevaient des docks, des installations, des tours, des constructions cubiques, percées d'ouvertures nues et donnant sur d'immenses cours. Une gigantesque chenille gris-perle, tubulaire comme Bibendum, pareille à un tronçon de métro relevé des deux bouts, enfermait des échantillons de routes, destinés aux essais de pneus. Des réseaux de fils aériens tendaient d'un pylône à l'autre leur filet au-dessus des ateliers en dents de scie. Vaste comme un monde, un sympathique organisme couleur de mastic, mis au point selon les dernières techniques industrielles.

Le manoir de Bien-Assis, où Pascal écrivit une partie des *Pensées*, a dû disparaître. Bibendum a bu l'obstacle. Après tout, nous avons les *Pensées ;* de Bien-Assis, qu'espérerions-nous encore? On en a conservé la porte dans le parc de Clermont. Une porte toute seule, — porte d'entrée, porte de sortie? — cela devient un arc de triomphe...

Sur les côtes de Chanturgues, les vignobles de si grand

renom cèdent la place aux maisons-guérites qui font l'école de compagnie en treillis, alignées quatre par quatre. Ce n'est pas joli-joli. Enfin, nous aimerons la ville-Michelin dans un monde meilleur.

Il y a trois sortes de terrains en Auvergne : les montagnes cristallines et pauvres des forestiers-pasteurs ; les montagnes volcaniques et riches des éleveurs, les plaines faites de dépôts des cultivateurs-vignerons. Maintenant il existe en quatrième lieu les terrains à caoutchouc. Et dix hectares de ceux-ci dans la ville dépeuplent des milliers d'hectares dans les campagnes.

Le pasteur peut devenir selon sa ligne un homme pur ; l'éleveur un homme habile, le cultivateur un homme vaillant. Que deviendra le caoutchoutier? De grands patrons tâchent de faire beaucoup. On lui apprend la lutte contre la tuberculose et la pêche à la ligne. Ses huit heures finies, dans son loisir apprendra-t-il la noblesse?

*
* *

Les chansons nous ont fait aimer tant de villes françaises. Clermont... Pourquoi ces deux syllabes n'ont-elles jamais chanté sur les lèvres des petites filles danseuses de rondes? O Clermont, vous voilà pourtant, bien étagée sur l'avancée de votre volcan, dans l'arrondi de la banquette montueuse que les puys, là-haut, couronnent de leurs mottes. Regardant par delà la copieuse Limagne la nuée bleue des monts, au levant, et son pur, son sauvage conseil, vous pouviez prendre sur les imaginations le même empire qu'une Tolède, une Venise, une Stamboul. Faute de quelque lyrique, vous n'êtes pas devenue un mirage. « L'Auvergne est le plus beau pays du monde. » Mais Chateaubriand l'a dit et a passé.

Si l'inspiration voulait faire son devoir?... Il y a une mythologie de la vieille Auvergne. Les boutiques à estampes, les musées, la maison des Architectes, avec ses bibelots, ses mannequins, aident pour nos péchés à la formation de cet attrayant romantisme. Sous un pic violet, dans quelque ravin de branchages et de lianes, une fileuse à cabriolet garde ses trois biques devant la cascade qui fume. Ou bien ce sont les bergers en rouillère rayée de vert et de brun, parmi les gentianes des pâturages ; les mendiants accroupis devant les chapelles romanes ; les buveurs des basses auberges

de granit près des cols, les voyageurs dans la tourmente de neige, les oratoires, les ruines, les précipices, les grands sites...

Malgré tout, cher Clermont, vous restez la métropole de cette vieille Auvergne. On la sent toute, autour de votre butte, de ce lacis noirâtre de ruelles où des parfums de cave et de futaille se marient aux suintements froids des encoignures. Un goût traîne, apprécié par les amateurs, un charme fait de vétusté et de vigueur taciturne. Les rues grimpent entre des façades soucieuses où les portails cintrés bâillent sur l'humidité des cours. Au fond de l'ombre couleur de fer se marquent la tourelle d'un escalier à vis, une galerie décorée, une porte au linteau en pointe de blason. Ici habitèrent les austères et obstinés gens de robe ou de finances, les Domat, les Savaron, les Pascal, les Périer, des hommes qui goûtaient surtout la solidité mise en œuvre avec une élégance raisonnable.

Ici s'est formé Robert Greslou, le *Disciple*. Ici ont été conçues et menées à terme les idées de Pascal sur le *Vide*, celles de Rameau sur l'*Harmonie*, celles de Bergson sur les *Données immédiates*. Avec un Clermontois essayiste de qualité, Joseph Desaymard, faut-il croire à quelque correspondance entre le chiffre de la rue des Chaussetiers, par exemple, et la genèse de ces efforts spéculatifs? Tout se passe comme si, dit-il, entre ces murs de lave couleur de nuée plombée, la méditation se concentrait et s'imprégnait de gravité pour mieux s'évader vers l'horizon illimité de la plaine ou la ligne rythmique des puys.

Un moraliste comme Chamfort, si âpre et dont les traits vont si loin, ne tient-il pas de ces lieux? Rappelez-vous ce quartier resserré d'où l'on débouche sur quelque terre-plein qui domine les vieilles toitures, les ternes collines piquetées de ceps et les ravins boisés pour regarder face à face les Dômes.

Mais on n'est jamais sûr qu'il n'y ait pas trop d'ingéniosité dans ces vues...

Reste que Clermont n'est pas seulement une ville de plat pays. En automne, quand la bise roule au ciel pesant les feuilles craquantes, c'est d'ici, des degrés noirs de la cathédrale, qu'il faut voir par delà le dévalement heurté des maisons, le Puy de Dôme pousser à mi-ciel sa tête bleuâtre. Le vent bouscule deux femmes aux jupes lourdes, coiffées

de la capote paysanne et tourne partout par là à gros coups sombres. Oui, malgré les accessoires de notre époque, les magasins de confection, les agents, les conduites intérieures, cela sent la puissante Auvergne. Ce mail sans importance, à main gauche, où des arbres provinciaux entourent révérencieusement la statue d'Urbain II, eh bien, c'est simplement le point d'où partirent les Croisades.

*
* *

Aux âges préhistoriques il y eut déjà des Clermontois dont on ne sait pas grand'chose. Des Clermontois gaulois, on sait qu'ils exploitaient un sanctuaire, dernière étape des pèlerins avant le sanctuaire du Dôme. Contre Gergovie les Romains firent de l'endroit Augustonemetum, la cité des Arvernes.

Toute histoire de loin ne paraît qu'une suite d'horreurs et de calamités. Mais la cité, qui devint Clermont du temps de Pépin le Bref, a eu son compte de pillages, de massacres, d'incendies. Un jour, les Goths fuyaient devant le beau-frère de Sidoine Apollinaire et dix-huit cavaliers. Un autre jour, les Normands brûlaient tout et faisaient si grandement les choses que s'en tiraient tout au plus ceux qui avaient trouvé refuge dans les caves d'une colline.

Les évêques étant les chefs élus du peuple, la cité des Arvernes était devenue, malgré les querelles des comtes, la cité de l'évêque. Elle semble avoir été faite de la butte centrale, — cathédrale, château et bâtiments capitulaires, dans une enceinte, — de la ville, longtemps fermée de remparts, et des faubourgs à abbayes : Saint-Alyre, où Charles IX alla voir le pont naturel jeté par la fontaine pétrifiante, Saint-André, le couvent des Jacobins... Ni routiers, ni religionnaires, ni ligueurs n'y purent mordre.

Elle devait à saint Gal, son évêque, de n'avoir jamais plus d'une maison brûlée et de voir ses églises respectées par les hirondelles. Malgré ces privilèges, elle se développait mal. Legrand d'Aussy assurait que, quoi qu'on fît, sa population resterait médiocre, — vingt-quatre mille âmes, à la Révolution, — parce que le territoire manquant de rivière et les habitants d'industrie, elle n'aurait jamais de commerce. Elle ne produisait que des pâtes de pommes et d'abricots. Cette industrie s'est annexé le chocolat. Legrand

d'Aussy ne pouvait prévoir le caoutchouc, installé là par pur hasard, si le hasard a quelque chose de pur en l'occurrence.

Les voyageurs n'ont pas parlé obligeamment de Clermont. Pour en dire quelque chose, déclare Fléchier, il n'y a guère de ville en France plus désagréable. Et ce dicton courait d'un vilain tableau dans un joli cadre.

Mauvaise humeur de civilisés qui trouvaient le climat trop rude, les rues trop boueuses, et qu'impatientaient une touche trop saine, d'un rien trop lourde et rudânière ; celle, si l'on est mal disposé, du vin rouge de Chanturgues.

Ils écrivaient que le dieu du goût n'avait pas encore voyagé en Auvergne et qu'on n'y trouvait pas un seul monument. N'auraient-ils pu s'arrêter devant Notre-Dame du Port? Enfoncé parmi les maisons comme en une citerne, le Port montre une vigueur pleine et tassée sous ses mosaïques grises, noires, pourpres. Mais, aux hommes de goût, ces chapiteaux si parlants devaient paraître sauvages, et l'édifice même enfantin, compliqué, bizarre.

La cathédrale? Ce gothique pouvait-il leur plaire? Et puis elle est si noire ! Une vraie cathédrale de charbonniers. Le Port, comme les plus vieilles églises, est construit en arkose, de tons clairs. On ne parvint qu'assez tard à utiliser les laves sombres, plus dures. L'auraient-ils mieux aimée après que Viollet le Duc y eut fait faire les deux dernières travées, la façade, ses tours, ses flèches? Nous, nous aimons le Port et nous lui préférons peut-être ce grand vaisseau élégant, éclairé d'admirables verrières aux feux de pierres naturelles.

Des richesses d'art de Clermont, faut-il faire registre? Ses églises, Sainte-Marie de la Visitation, Saint-Genès, Saint-Joseph, les Carmes, Saint-Eutrope, Saint-Pierre-les-Minimes, — sans parler de Sainte-Jeanne d'Arc et de Jésus-Ouvrier, peut-être non terminées encore, — ont ce qu'il leur faut de retables, de boiseries, de vitraux, de tableaux, de châsses, de sarcophages... Est-il besoin de parler de l'hôtel de l'Intendance, d'un dix-huitième siècle choisi, affecté aujourd'hui à la Faculté des lettres? Du sombre hôtel de ville-tribunal-prison, qui abrite dans sa cour une statue de Domat?

*
* *

Les caves ici sont à trois et quatre étages. Les voyageurs s'étonnaient même de voir ces maisons aux lourds escaliers de pierre tenir ainsi presque sans fondations. Clermont, pareillement, est une ville à plusieurs couches.

Tout par-dessous il y a la vieille ville de vignerons, avec ses celliers, ses échoppes agencées suivant les habitudes du pays. Et des gens d'âge moyen se rappellent avoir vu presser le marc dans les rues au temps des vendanges... Là-dessus un centre militaire, universitaire, ecclésiastique, avec sa vieille société un peu janséniste. Comme on se sentait honoré de saluer les professeurs en les croisant dans la rue Neuve ! Comme les entrées étaient imposantes : celle du général commandant le XIII[e] corps, à cheval et suivi de son état-major devant les cinq régiments alignés sur les cours ; celle de Monseigneur, arrivant du grand séminaire de Montferrand et passant sous les arcs de triomphe à inscriptions latines !

Un centre, avec son lycée chagrin, son Hôtel-Dieu massif et jaunâtre sur des terrasses à pompeux panorama, sa place de Jaude, où Desaix regarde Vercingétorix galoper juché sur six colonnes, la grand'place, qui est à Clermont ce que son foirail est à un bourg. De là, rejoints entre eux par des rues encombrées et commerçantes comme la rue des Gras, la rue du Port, partent les boulevards. Il y a, en balcon devant les côtes de Chanturgues, celui qui va à la place Delille où le grenadier de Vaury figure grandement la résolution et la solidité paysannes. Il y a, entre ses marges de bruissant feuillage, cet autre parti vers l'architecture de lave ciselée qu'est la fontaine d'Amboise, et par delà le vide de l'air, vers la montagne couleur du temps. Il y a ceux qui montent vers la pyramide, — c'est un obélisque, — vers le musée et le muséum, vers la bibliothèque — naguère riche, mais non plus très à la page aujourd'hui, — vers les palais des Facultés au haut du jardin Lecoq. On travaille, ici, et certains de ceux qui y professent font si grand honneur à Clermont que leurs noms pourraient un jour relever le sien même. Il y a, partant du théâtre, le boulevard à arcades de boutiques qui tourne devant la préfecture. Toute neuve, en pierre de Volvic, naturellement, cette préfecture

s'orne de diverses statues : la Justice, pour qu'elle trouve sa place en ce monde, les Eaux Thermales, fort ressemblantes, l'Industrie Caoutchoutière, appuyée sur un pneu, quelques autres entités de renom. Les Lettres, les Arts, point. On n'a pas pensé que ces personnes eussent quelque chose à voir avec l'Auvergne.

C'est une opinion courante. Laissons-la courir. L'homme qui a le plus fait pour les lettres et les arts, ici, l'ancien doyen de l'Université, M. Desdevises du Dézert, historien, n'a-t-il pas trouvé le moyen de devenir à Clermont et romancier et critique et poète? N'y travaille-t-il pas toujours avec une souriante jeunesse de cœur? Au bout du compte, il y a quelque chose à attendre d'une ville qui possède trois gros quotidiens, une vénérable Académie, des revues vivantes, et surtout la vue des montagnes, ces présences d'azur au bout de chaque rue.

Clermont-le-riche. Par-dessus la ville des vignerons, par-dessus la ville ecclésiastique, universitaire et militaire, s'est développée une ville industrielle qui les recouvre bien. Aucune en France n'a su croître d'un tel mouvement, passant depuis la guerre de 70 000 habitants à 112 000. Autour d'elle la XVII^e^ région a été la première des régions économiques à se constituer.

Peut-être l'Auvergne est-elle condamnée à vivre sous le caducée de Mercure. Lorsqu'on construisit l'Observatoire, on trouva sur le Puy de Dôme une statuette du dieu, figuré comme un gaillard râblé, alerte, aux énormes poignes. Le bronze a été mis au musée, en lieu d'honneur, pour animer de plus près la cité industrielle et marchande.

Rouge et blanc, à présent, dans sa banlieue de guinguettes, Clermont s'est énormément prolongé par ses quartiers d'infanterie et d'artillerie, devenus des écoles, ses usines, ses docks, ses maisons neuves, — pour parer à la crise, pas d'employé, de boutiquier, de contremaître qui n'ait fait bâtir, — ses cités ouvrières, sa gare, son arsenal, son centre d'aviation. Il ne faudrait faire l'éloge de cette transformation qu'avec assez de tact. Disons simplement que l'Auvergne est une terre vivante.

*
* *

L'Auvergne a eu trois capitales : Clermont à l'évêque, Riom au roi, Montferrand au comte. Pourquoi Clermont est-il devenu capitale régionale?

Entre plaine et montagne, aux lisières de cantons divers, et d'autre part sur des routes d'importance, Clermont est assis dans une région favorisée, toute de contact et de passage.

Le temple de Mercure venait bien ici. Les personnes compétentes savent que Mercure ou Hermès, où Terme en somme, patronne ces zones frontières où se mènent négociations et négoces, où ont lieu les assemblées, les fêtes, les joutes sportives. Aussi préside-t-il en somme à tout effort industrieux de civilisation.

Clermont se trouve au point juste entre la plate Limagne du nord et la montueuse Limagne du sud, contrées jumelles, se complétant l'une l'autre pour faire de leurs produits, — grains, vin, fruits, chanvre, jadis, aujourd'hui pommes de terre, betteraves, primeurs, — une masse plus égale. L'argile, la chaux, la pierre à bâtir se trouvaient dans ces parages. Les montagnes de l'Ouest, proches, fournissaient des matériaux encore. Surtout, leurs hautes terres volcaniques, d'herbe grasse, étaient pays de laine, de viande, de beurre et de fromage. Les montagnes de l'Est, d'herbe plus maigre, étaient pays de fourrage et de bois. Ainsi entre des districts qui s'opposent et se compètent, Clermont se trouvait doté de larges ressources. Et sa richesse devait venir de ses terres les plus pauvres, qui lui envoyaient ce qui seul compte, au bout de tout, des hommes.

De plus, entre ces cantons divers et solidaires, Clermont tient la croisée des deux plus grandes routes traversant le Massif Central : d'une part celle qui, du nord, s'enfonce dans la Limagne, et de Brioude, par le Velay, gagne le Languedoc, et d'autre part la meilleure de celles qui aillent de Lyon à Bordeaux sans trop grandes montées et sans trop grands détours. Même Clermont est juste entre les deux points de passage les plus favorables de l'Allier et de la Sioule, entre Pont-du-Château et Pontgibaud.

Mais ces conditions, les meilleures de la contrée, n'étaient pas tellement bonnes. Le pays restait trop méditerrané,

comme parlait M. de Montyon. Puis des rampes malaisées, des cols parfois bouchés par les neiges, des rivières sans pont et souvent débordées. L'Allier, ce chemin qui marche, marchait fort mal, plus de la moitié du temps trop à sec ou trop en crue. Sur huit bateaux chargés, il en arrivait deux à Paris.

Il y avait donc bien là des grandes routes naturelles, mais ces routes existaient peu. Quand les trains ont traversé les rivières et franchi les cols, Clermont a grandi, grandi, grandi... L'impasse s'est changée en un carrefour. Le développement des transports automobiles, d'où s'ensuivait celui de l'industrie du pneu, l'a beaucoup servi encore. Enfin, de 1914 à 1918, Clermont-Ferrand a dû devenir arsenal, usine, entrepôt, chambre du trésor. Les forces hydro-électriques et peut-être le volcanisme, l'huile de naphte, les terres à radium lui promettent un assez ample avenir.

Le danger serait précisément que Clermont ne dépeuplât sa région. La ville n'est pas la mère, mais la mangeuse des hommes. Si la montagne meurt, tuée par la ville, qui gardera la ville de périr à la suite?

Clermont devient une importante agglomération urbaine, pour employer les beaux mots en clef avec ces métamorphoses. De Montferrand à Royat elle s'étend sur des kilomètres. Rien, si ce n'est un douanier, ne marque, en suivant l'avenue Blatin, qu'on passe de Clermont à Chamalières. Dans Chamalières, mêmes immeubles, et des villas, des cliniques, et les immenses imprimeries de style britannique élevées par la Banque de France. Un fumiste italien alla par la cheminée s'y fournir de billets un beau dimanche ; puis, dégoûté d'en avoir tant vu, il jeta les liasses qu'il avait emportées dans les caves du voisinage.

Dans le narthex de l'église on a trouvé des deniers d'argent du roi Lothaire, comme si quelque voleur s'était comporté jadis à la façon de l'Italien. C'est une église intéressante pour ceux qui sont curieux d'archéologie, avec des colonnes romaines, des chapiteaux carolingiens, un chevet roman, un chœur gothique. Aurait-on voulu fondre en une les cinq églises dont s'enorgueillissait Chamalières autrefois?

Mais ici l'on n'a guère qu'une envie, être à Clermont ou à Royat. Et plutôt à Royat, cette clef brillamment ouvragée de la montagne.

*
* *

Le piton et la ruine de Montrognon se dressaient comme un appel romantique tout au bout de la route. Romagnat survint dans ses verdures d'églogues. Par des vallons de fraîcheur nous arrivions près de la tour crénelée d'Opms. Des sonnailles de moutons semaient grain à grain une mélancolie aux tendances rustiques. Le chemin filait à flanc de pente, sous des arbres penchés, de vie sauvage.

A main gauche nous avions Clermont dans le fer à cheval qui va de ces côtes de Gergovie aux côtes de Chanturgues : l'amas de la vieille butte d'où s'effilent les flèches de la cathédrale, les cheires de maisons s'étalant au fil des routes, le peuple plâtreux des cités Michelin, — décidément il faut quelque bonne volonté pour l'aimer, — les toits en champ rose des Gravanches, et jusqu'aux cheminées d'Aulnat, jusqu'au centre d'aviation... Vers le nord, le plateau de Mirabel s'avance en long écueil devant la plaine. Et finement, lointainement rayée, cette plaine se perd sous un mince suspens de brume pareil à celui qui s'étire sur la ville par le milieu de l'air.

A demi-piste, la route court par le plateau, côtoyant un bois de pins, coupant un talus jonché de dalles rompues. Puis elle trouve le bord abrupt, au-dessus d'une dévalée en conques, en bosses, au-dessus de villages à clocher, de buttes à grande Vierge blanche. Voici la montagne de Vic-le-Comte, voici le grand couloir à replis de l'Allier.

C'est toi, je te retrouve, ma campagne d'Auvergne, et je ne pensais pas te retrouver si grande. Plus d'une fois je suis monté là-haut sur le Dôme : je ne sais pourquoi, la vue nous en disait moins long. Le pâle plateau s'étend devant nous, couleur de chaume, ne portant que quelques monceaux de pierres noires et quelques arbres légers. A l'extrême corniche, vers le sud, un pauvre banc de planches. Près de là est le monument, haut et mince : trois colonnes sombres élevant une coupole que somme le casque aux ailes d'alouette. Pas une âme. Pas un oiseau. Les sonnailles mêmes des moutons ne s'entendaient plus. Vous vous souviendrez de cette soirée de septembre, chers compagnons d'alors, garçons aux yeux solennels.

C'était haut de plafond. Je crois que nous étions tous un

peu saisis. Nous ne voulions pas savoir Clermont condamné à rester sur notre gauche, dans sa cuve fumante. Nous regardions droit devant nous vers le levant, vers le nord où se perd le monde. Nous regardions... Quelle après-dînée tiède et sèche ! Voilà le temps au beau pour la semaine au moins. Les fumées des trains qui glissent là-bas, sous nos souliers, se défont aussitôt dans l'air. Le champ qu'ils coupent est tout gris, tout uni, tout vide. Il doit y avoir de ce côté de Sarlièvе une sablière nécropole, où l'on trouve des squelettes de guerriers munis de leurs armes et de tous les accessoires réglementaires.

Et cette triple montagne aux formes si nettes qu'elle semble neuve est la montagne de Cournon. Cournon, au pied de Gergovie, serait le lieu d'origine des Pascal. Cournon ou Ambert? Un pont suspendu, balancé comme une hypothèse, se mire dans l'Allier. C'est là que passa César. L'étymologie le prouve, avancent, quand ils sont dans leurs bonnes, les professeurs qui désirent donner une récréation aux élèves de troisième. Arrivé devant ce Rubicon auvergnat, César dit : *Cur non?* et franchit le fleuve. Avec une jovialité de bon aloi, ils expliquent aussi Romagnat et Aubière, par : *Romani hac obiere.* Passons. Les aventures de César sous Gergovie restent une belle matière à controverses. Le sujet dut même être interdit à l'Académie. Quand on cherchait à expliquer les textes sur la carte, la feinte de César, l'attaque par surprise, le ralliement de la garnison et de l'armée gauloises et la difficile retraite des Romains, on avait l'impression que l'entretien cessait très vite d'être de bonne compagnie. Aujourd'hui il y a Glozel. L'Auvergne a le monopole de ces lacs ténébreux d'où se lève une tempête si l'on y jette seulement une pierre.

*
* *

Nous allions au hasard des pas par la haute terrasse, ramassant ici un morceau de brique, là un éclat de poterie grise encrassé de terre noire. Des éclats venus de si loin dans les siècles qu'ils ne sont guère plus gros que l'ongle.

En retournant un quartier de roche, nous avions mis à jour une colonie de bêtes à bon Dieu. Leur grouillement noir et rouge se pressait comme une cohorte faisant la tortue

à l'assaut d'un rempart. C'était tout ce qu'il y avait de vivant sur le plateau.

Le lieu est si désert et si solitaire que l'ortie même, amie des ruines, mais qui suit l'homme, n'y pousse plus. Le temps, ce feu larvé, a tout purifié. Les bergers disent que Gergovie n'a jamais été grêlé, de mémoire d'homme. La grêle, la foudre qu'auraient-elles à faire ici?

On est bien sur cette terrasse où errer, regardant et songeant. Le silence, la sauvagerie, la solitude ont, pour eux, ce plateau. Entre les petits chardons, des bandes de graminées courbent leurs tiges, un court instant luisantes, quand revient en remous le souffle de l'après-midi. Une bourrache bleue fleurit la noire pierraille. Des cordons de cailloux émoussés par les âges mènent entre eux des voies toutes droites, toutes vertes. La ronce a pris racine dans les tas les plus gros et nous mangeons ses mûrons pour avoir un sentiment plus vif de l'Auvergne.

Souvenez-vous de cette lande à l'abandon, de l'esplanade en or tremblant et maigre, souvenez-vous des avenues inexplicables, dont les traînées de pierres sont à peine des ruines... En ligne, quatre grands cerisiers de montagne orientent au vent toutes ensemble leurs feuilles déchirées comme des bandelettes. Ici l'on respire une largeur qu'on pourrait appeler vaillance. Et je ne sais, peut-être tristesse encore. Mais qu'est-ce que cette tristesse qui s'entend ainsi à aérer le sang?...

Pourquoi ne pouvons-nous partir bien que le soleil baisse? Dans sa fraîcheur battue des vents, qu'a-t-elle à nous dire, cette hauteur si pauvre, si grande? Et si mystérieuse, avec ses églantiers en boule, comme des rosiers redevenus sauvages, ses carrés d'herbe sèche faiblement argentés, et ses rues de gazon suivant les alignements de laves en débris.

Des nappes de vent passent sur la Limagne, traînant de vastes ombres de nuages parmi les pâles lieues d'alentour.

Quels beaux espaces de silence jusqu'à ces barres de montagnes ! Ce flot de cultures, de côtes ; les bourgs, les châteaux, les points fameux des ponts et des hauteurs retrouvés chacun par son nom, sur cette grande apparence d'un fauve presque rose, tourné à je ne sais quel azur fumeux dans le lointain... Vois-tu Thiers là-bas, vaguement rouge encore, dans l'échancrure des monts du Forez? A cet aspect aussi une membrane ténue de brume se tend devant la chaîne

dont la ligne de crêtes reste tracée nettement le long de l'air.

Ce pays a sa figure, et sans doute, ainsi qu'un visage, son secret. Cette plaine et ces ondes de tertres jusqu'à ces assises bleuâtres de la falaise en allée vers le grand découvert de la France, que veut nous dire tout cela?

*
* *

Ainsi qu'une nuée se forme au contact de deux zones, l'une lourde et tiède, l'autre froide et pure, ainsi se forme une songerie sans pensers, au bord de cette solitude, devant la grande ville fumante. Quelle chose singulière, ce lieu écarté, si mort, dont nous ne saurions pas imaginer l'antique vie, et là même, ce Clermont populeux, grondant et chaud sous le déroulement des fumées lourdes.

Ce Clermont qui s'active, tassé sur sa tâche, rattaché par ses trains, ses autos à queue de poussière, aux campagnes de bourgs et de meules, de travail et de vie, ne semble-t-il pas qu'il soit toujours allé s'accroissant et qu'il doive s'accroître toujours, l'homme prenant sans cesse plus d'importance sur la face de la planète? Avant 1914 nous n'envisagions guère qu'une civilisation pût périr...

Gergovie et son peuple se sont engloutis dans une nuit où nous ne pouvons plus les voir. Que savons-nous même de Lezoux et de ses ateliers, de Billom et de ses écoles, de tout le passé de la munificente Limagne? Gergovie sur sa presqu'île qu'une chaussée relie seule aux montagnes, d'excellente défense et bien pourvue de sources, mais d'accès malaisé, souvent sous la neige et balayée par les vents, fut une citadelle. On devait lui préférer Clermont, d'abord bien moins ardu sous un ciel bien moins rude, au milieu des jardins légumiers, des vergers et des vignes.

On meurt de ce qu'on est, quand on tient trop à l'être. Gergovie, ville de défense, est morte d'être surtout un lieu fort. Clermont, ville de conditions plus faciles, peut mourir de cela même. La facilité est une belle chose, a dit le plus délié des Auvergnats, Chamfort, à condition qu'on n'en use jamais. Oui, les difficultés seules forcent l'homme d'inventer le courage et l'intelligence. Faut-il espérer qu'il saura toujours en imaginer de plus hautes?

Mercure avait ici trop à faire pour être le dieu des arts

et des lettres en même temps que des industries, des trafics et des pâturages. Qu'il devienne dans l'ordre même de l'esprit le génie avisé : le génie de la civilisation, celui qui tire en somme le plus grand parti de ce que fournit la nature pour humaniser la vie, pour éveiller et rapprocher les mortels. Mais qu'il n'ait plus pour rien, ce Mercure râblé, des ailes aux talons, des ailes au pétase !

Ces blocs d'immeubles, ces rayons de maisons, devant nous, tourneront-ils un jour en friches de pierraille, alors qu'un peuple nouveau recommencera son destin dans Gergovie? Les civilisations passeront-elles toujours, tandis que demeurent les conditions naturelles? Une tribu retrouvera-t-elle la citadelle taillée à sa mesure, devant ces monts volcaniques plus riches que ceux qui leur font face, à l'est, commandant aussi une route meilleure que celle de la rive droite à travers le Marais et la Comté, et ayant ainsi de tout temps davantage attiré les hommes?

Le soleil, la bosse du sol, les sources, ces monts de bois et de troupeaux, cette plaine du pain et du vin, imposeront toujours leurs directives. Mais leur leçon est trop courte et la vie de bien-aise se défait trop vite dans la mort. N'est-il pas fatal que la montagne se vide, épuisée par la ville, et que la vie baisse, alors, dans ce pays?

Fatal? L'Auvergnat ne reconnaît guère de fatalité. Il a trop le goût du « quand même » et le sens des possibilités infinies de la nature. La nature est ronde comme l'univers. Qui la suit assez loin apprend à revenir contre elle. La nature est une chose qui doit être surmontée. La surmonter, voilà la carrière de l'homme. L'homme est libre, l'Auvergnat est libre. Rien n'appelait le caoutchouc à Clermont, et le caoutchouc a fait de Clermont une grande ville.

L'horizon au bout des espaces, dans ce léger lait de vapeurs, d'ici tu ne saurais dire s'il est gris, s'il est bleu. Ainsi de la destinée. Il faut aller la voir, il faut aller la faire. Le temps et le sort sont en marche.

Retourne-toi maintenant, regarde la montagne. Les puys sont là. La nuit monte en marée de la plaine, les envahit jusqu'à n'en plus faire que ces soulèvements bleuâtres, de bosse plus noyée sous la brume et plus marquée sous les grandes touches d'ombre tournante : ces espèces de témoins qui sont presque des dieux. Le Dôme est là. Les monts, ce soir, ont pleins pouvoirs en face de la ville.

O force nue, placidité puissante, antique Auvergne, cœur musculeux et plein de sang du grand pays entre les quatre mers ! Autant que fonds et lourdeur, autant que nature et sagesse, tu es sursaut, hardiesse, folie de la sainteté. Des buttes ont surgi jusqu'au milieu de la plaine et des volcans ont jailli crevant les terres hautes.

Le soleil se couche et nous allons à lui, contre son or éblouissant dont les rames balaient la route. Lourdement une compagnie de perdreaux s'envole. La voiture roule à faible vitesse, sur le plateau, dans le faisceau aveuglant qui nous arrive droit à la face. Ce n'est plus de la lumière seulement, mais entre l'air et le feu, un élément de quelques minutes, une immense rayée d'or pulvérulent, d'un insoutenable éclat.

Qu'elle s'éteigne, s'il le faut, cette vaste gloire. Il en restera toujours assez par le milieu de l'air pour qu'il y ait encore de l'aurore demain.

Comme le champ est grand et comme l'homme peut s'y sentir au large, libre, avec tant d'espace devant soi, et tant de monts, tant de ressources ! La terre est là, la grande nature sur quoi l'on peut toujours s'appuyer. Et avec elle, même après les désastres, on peut toujours tout reprendre, tout recommencer pour vaincre le mal universel humain.

Sa sagesse profonde, au bout de tout, parle-t-elle autrement que le conseil de Dieu? La nuit va tomber maintenant. L'ombre s'étend avec l'odeur des champs de trèfle. Le Dôme au fond du ciel lève sa grande main pour faire le signe du souvenir. Il y aura toujours des hauteurs pour les hommes. Il y aura toujours cette chose qu'on appelle l'âme, la noblesse, l'esprit. L'esprit par lequel en tout combat l'homme est vainqueur.

HENRI POURRAT.

L'élan de la Production en France

Au seuil de la stabilisation, mesurons les force économiques de la France et passons un examen de santé. Il est temps, en effet, d'étudier la philosophie des problèmes industriels. Notre curiosité ne se satisfait plus de l'abondance des enquêtes. Il faut démolir ces écrans trop opaques et descendre au fond des phénomènes. Ici nos ancêtres sont muets. Barrès, avant que de forger une doctrine à une génération, fustigeait quelque peu un « Monsieur Renan », un « Monsieur Taine ». Nos contemporains n'ont pas à leur disposition des « morts qui parlent » économiques. Les événements que nous étudions sont trop récents.

Aussi méprisable que Chirau, le professeur d'Anatole France, qui profanait les vers de Racine en les prononçant, les théoriciens soi-disant purs, à nos yeux impurs, doivent être bannis du monde de l'économie qui a ses beautés et donc ses enchantements.

Nous sommes aujourd'hui sensibles à l'élégance d'un transatlantique. *L'Ile-de-France* glisse sur les lames de l'Océan, majestueuse comme un château franc de Syrie. Ses cheminées ont la superbe d'un brelan de tours de guet. Ses superstructures s'étagent comme les enceintes des karaks de chevaliers en avant-garde devant la plaine qui s'évase vers Tripoli.

Nous aimons aussi admirer, à la nuit tombante, les feux des aciéries, les coulées qui serpentent dans la campagne, les fusions qui s'élèvent ou se renversent, se tordent et se cabrent, et cela parmi la sonnerie gutturale des treuils, des trolleys, des rangards. Épris de logique, nous aimons à contempler le long des « chaînes » les étapes de la matière. Les « postes » additionnent successivement leur œuvre créatrice et nous livrent un moteur, puis un châssis, puis une torpédo, leçon de variété ou de grâce, d'énergie et de force.

Par toute la France, c'est aujourd'hui une véritable ruée vers la création, une production continue.

Un circuit de beautés industrielles.

Nous sommes conviés à ce prodigieux spectacle par delà des décors fameux. Ce visage de la France commerçante se reflète sur nos fleuves où les hanses prospéraient aux confins de l'histoire et de la légende. Des armoiries conservent précieusement ce legs de siècles sans route. Ainsi sur la voie du Rhône les produits de la Grande-Bretagne descendent déjà, avant que ne la montent les armées de César. Au seuil des voies d'eau, voici les foires de Champagne et de Lyon où s'affirme notre rôle de transit entre la Méditerranée et la Manche, l'Afrique et l'Islam, d'une part, le Nord et la Moscovie de l'autre, avant que d'être joué par de grands coureurs d'aventures, les Béthencourt, les Jacques Cœur, les Champlain.

Quel est le souffle qui anime ces industries de France? Avant que de répondre, réservons-nous le plaisir de donner à la production la définition que Saint-Réal donne du roman : « un miroir promené sur une grande route ».

Voici d'abord le Nord, pays noir sur le quai de la Manche : charbonnages, métallurgie, textiles, dont les centres de Roubaix, Tourcoing, Lille et Armentières, quatre rameaux jaloux d'une même famille, sont soulevés d'un même esprit d'émulation. La région lorraine, et son industrie métallurgique née entre les deux guerres, le long d'une frontière, sera attirée demain vers la Manche et vers Rouen grâce à la Moselle canalisée, et au futur grand canal du Nord-Est. L'Alsace regarde vers l'extérieur, dans la recherche des débouchés nécessaires à la métallurgie et à ses textiles ; ses atouts sont

le port autonome de Strasbourg et la Compagnie de navigation du Rhin, sur ce fleuve qui lui apporte le charbon nécessaire à son industrie et lui enlève ses potasses. Vive de cœur et d'esprit, l'Alsace l'est aussi dans ses échanges. Mulhouse s'oriente vers tous les marchés et vers les colonies. Isolée, certes non, puisque la voie d'eau qui relie l'Alsace à Marseille est plus courte que celle de Rotterdam.

A mi-chemin, voici Lyon. Lyon sur le Rhône qui est, comme port fluvial, la réplique de Strasbourg et de Paris. Au seuil de l'Italie et de la Suisse, il est, depuis les deux Foires franches du dauphin Charles, la grande Foire de France ; ses soieries, représentant le dixième de nos exportations, vont vers l'Angleterre, les États-Unis, l'Union belge-luxembourgeoise, l'Argentine, la Suisse. Autour, c'est le cortège des tissus de Thyzy, des rubans de Saint-Étienne, des tissus de Vienne, des peignes d'Oyonnax. Les industries lyonnaises reçoivent maintenant les forces du Sud-Est et bientôt celles du Rhône aménagé.

Quelques centaines de kilomètres plus loin, voici Marseille. Hier encore, la barrière des monts de Provence la séparait de la France. Ses industries — huileries, tuileries, savonneries — n'étaient que des transformations sur place pour l'exportation. Mais sa Chambre de commerce a compris qu'il fallait créer la voie d'eau qui la met à 1 260 kilomètres de Dunkerque, aux portes de l'Angleterre, tandis qu'elle est, par mer, à 4 000 kilomètres de Londres ; qu'il fallait percer le tunnel de Rove pour le canal de Marseille à Arles, le plus grand canal du monde ; qu'il fallait rejoindre l'étang de Berre, qui deviendra avec ses 15 000 hectares, dont 6 000 par des fonds de huit mètres, un grand port industriel et le premier port de transit de la Méditerranée.

Par Mazamet et ses laines, voici Bordeaux, au troisième rang après Marseille et le Havre, en liaison avec Lyon et la Suisse, grand port colonial, port des vins et des huiles, qui reçoit du charbon et renvoie des poteaux de mines, qui accueille sur la Gironde, avant que ne soient lancées deux unités monstres, le *Lutetia* et le *Massilia*. Son port autonome comprendra un grand avant-port de vitesse sur l'Atlantique.

Dans le Massif central les aménagements hydro-électriques de la Haute Dordogne sont pour la région parisienne d'indispensables sources d'énergie, l'Auvergne et Clermont-Fer-

rand un grand centre d'expansion, avec les produits Michelin, les caoutchoucs Bergougnan, la coutellerie de Thiers.

Nantes et Saint-Nazaire étudient leurs rapports de transit avec Lyon et le Rhône et exporteront surtout les produits métallurgiques et les minerais de l'Anjou et de la région de Châteaubriant.

La Bretagne s'est organisée pour développer son commerce de primeurs et de pommes vers l'Angleterre.

Après la Normandie, Caen et ses métaux, c'est le Havre, devenu autonome aussi, notre grand marché exotique pour les produits de l'Amérique, et de nos colonies : coton, café, bois, cuirs.

Rouen expédie engrais, cotonnades, etc..., et deviendra peut-être un jour, via Paris, l'exportateur des potasses d'Alsace et du minerai lorrain.

Quant à Paris, c'est notre premier port fluvial et aussi un grand centre d'industries de luxe : le meuble parisien du faubourg Saint-Antoine va dans tous les pays du monde, ainsi que la céramique, la maroquinerie, les articles de cuir, les bronzes et meubles d'art, les antiquités, la fourrure, la bijouterie, l'orfèvrerie, la couture, ensemble d'efforts coordonnés et agencés par les Chambres syndicales et la Chambre de commerce de Paris.

A grands traits, voici l'armature. Elle sourit à l'esprit comme la prospérité du second Empire consacrée par l'exposition de 1867, comme le grand œuvre d'un Colbert, donnant naissance d'une baguette magique laborieuse à nos meilleures manufactures.

On lirait avec fruit l'*Histoire du commerce* de Pigeonneau. De siècle en siècle, la France industrielle s'élabore à travers tant de transformations, parmi tant d'émeutes, de révolutions et de décadences, que notre économie apparaît comme une des révélations de notre passé.

Un examen de conscience nécessaire.

Est-ce là un usage utile de nos facultés nationales? Notre sens critique nous appelle à un examen de conscience. De même, à la fin du siècle dernier, des Français avisés se sont demandé si notre épopée coloniale n'était pas vaine, si nous

n'abusions pas ainsi de forces qui se dispersaient et eussent été utiles sur le Rhin. Les membres de l'opposition se plaisent chaque année, lors de la discussion du budget du commerce, à demander au Gouvernement de nous donner son plan. Ce n'est pas, certes, que nous ayons le goût des desseins et des programmes. Ces superbes constructions ont rarement la chance d'être appliquées. Ce sont œuvres d'imagination à l'égal des successives constitutions politiques du dix-neuvième siècle. Ces travaux de cabinet résistent rarement à l'épreuve de la génération qui vient. Laissons aux doctrinaires le soin de distribuer des permis ou des saufconduits aux industries reconnues indispensables.

Notre préoccupation est tout autre. Nos efforts sont-ils ou non anarchiques? S'ils le sont, ne faut-il pas prévoir l'échec d'un système? Devons-nous alors les canaliser?

C'est se poser le problème d'un Directoire économique, Sénat romain expérimenté capable de procéder aux élagages. Le récent Comité consultatif des accords est l'expression de cette idée. Des élagages sont-ils nécessaires et même possibles?

La réponse des chiffres.

Interrogeons d'abord les chiffres. En 1913, la balance commerciale française est déficitaire de 1 500 millions de francs. En 1927, année de stabilisation de fait, les excédents des exportations sur les importations se sont élevés d'un demi-milliard de francs-or. Mathématiquement, voici un renversement. Analysons davantage le phénomène.

Certes, nos importations ont augmenté, entre 1913 et 1927, de 23 pour 100, soit d'une valeur qui correspond à peu près à celle de la diminution de la puissance d'achat de l'or, mais nos exportations se sont accrues de plus de 60 pour 100. La France est donc bel et bien devenue une puissance exportatrice, privilège jadis réservé aux grandes nations industrielles, l'Angleterre, l'Allemagne. Le phénomène s'accentue davantage si nous étudions les poids. Les tonnages exportés ont augmenté en ce qui concerne les objets manufacturés. Ainsi, si l'on compare les quatre premiers mois de 1928 par rapport à ceux de 1913, les tonnages exportés sont en augmentation de près de 100 pour 100 et

de 127 pour 100 (1) pour les exportations d'objets fabriqués. Nos industries ont gagné en puissance et en potentiel. Redressement sage et lent qui rappelle le grand œuvre des hommes de la Restauration.

Le résultat en est que si nous examinons d'année en année les premiers grands chiffres en valeurs de nos importations et de nos exportations, nous remarquerons que les arrivages de grandes matières premières représensent un tiers de nos importations, et que ce même tiers, après avoir été transformé en France, représente en exportations des produits de qualité. Elle est devenue le pays des grandes transformations et est donc entrée dans le grand commerce international.

Quelles sont les raisons de ce phénomène?

La réponse de la politique, de l'économie, de la morale.

Premier facteur. Nos moyens de production ont considérablement augmenté. La guerre grande destructrice fut aussi une grande créatrice : des industries ont d'abord été créées de toutes pièces pour la défense nationale. Humainement, elles n'ont pu être fermées au lendemain de l'armistice. Il a fallu les transformer, les adapter pour ne pas laisser chômer les ouvriers et leur assurer leur gagne-pain. Considérations qui priment tout dès que nous raisonnons sur l'industrie. Un gouvernement, quelque mépris qu'il porte aux problèmes économiques, ne sacrifie pas de gaieté de cœur des milliers d'électeurs. Citons deux exemples de compartiments nouveaux ou agrandis : les industries chimiques et mécaniques.

Deuxième facteur. Le Nord et l'Est avaient été systématiquement ravagés, détruits. Il a fallu reconstituer. Comme il est assez malaisé de construire de vieux bâtiments ou des machines usagées, la reconstitution s'est faite avec

(1) Les compartiments qui ont contribué le plus sont :

Les produits chimiques.....	12 744 000	qx. en 1913	30 646 000	qx. en 1927.
Les industries mécaniques..	9 135 000	—	14 694 000	—
Les métaux.....	114 129 000	—	202 774 000	—
Les fils et tissus.....	1 593 000	—	2 376 000	—

des moyens de production moderne. L'équipement est ainsi renouvelé, au point. Le machinisme porte la marque des plus récents progrès. La production s'est accrue d'autant.

Troisième facteur. La France a recouvré les territoires qui avaient été arrachés de son domaine national. L'Alsace-Lorraine lui est revenue avec son cortège d'ateliers et de richesses naturelles. Le territoire douanier s'est aussi agrandi de la Sarre, de ses mines, de sa métallurgie.

Quatrième facteur. Enfin, le sens de l'action a été galvanisé. Des hommes d'initiative ont créé et développé des entreprises. Nous retrouvons là l'une des conséquences de ce vent nouveau qui soufflait sur la France au seuil du siècle.

L'industrialisme, le colonialisme, les expériences anglo-saxonnes, autant d'écoles d'énergie qui ont fortement marqué de leur empreinte une génération.

Les trois premiers facteurs politiques et économiques ont à nos yeux moins de force que le quatrième, qui est moral. Sans la guerre, la France évoluait déjà vers l'industrialisation et l'activité économique. La guerre a retardé dans un sens, précipité dans l'autre, une évolution. Une guerre comme une révolution ne peuvent arrêter ces grands courants auxquels obéissent les peuples et les idées. Voici l'heure de l'industrie. C'est l'un de ces réveils français si chers à M. Madelin, « une Marne industrielle. »

Ces quatre raisons de développement de l'industrie sont tout à fait indépendantes de notre situation financière. La révolution monétaire en déferlant sur la France a peut-être exalté quelques industries, mais nous n'avons pas connu de lendemains difficiles, parce que notre industrie a des racines profondes. Elle sera l'un de nos atouts permanents.

Au reste, elle a triomphé des crises monétaires et économiques.

La preuve par neuf de la solidité de nos assises économiques.

Comment la France a-t-elle évité ces grands soubresauts qui suivent les réformes monétaires? Il n'est pas indifférent de noter que les prophéties n'ont pas manqué à M. Poincaré. D'habitude les grandes crises se gardent de frapper trois coups avant d'entrer. Comme nous avions été

prévenus par des expériences antérieures, nous en avons bénéficié. En France, le premier coup a été frappé par le rapport des experts. Dans sa huitième partie, celle qui a le moins plu à l'opinion, ce document déclare : Si l'équilibre financier est rendu indispensable, on ne saurait nier qu'il provoquera une grave crise économique, crise d'ailleurs momentanée qu'ont connue les nations qui ont effectué leur redressement monétaire.

Le deuxième coup a été frappé par la revalorisation du franc, qui a suivi, ô surprise ! le retour à Paris des parlementaires. Il a même frappé un peu fort, à leur gré, les porteurs de titres étrangers, mais il n'y a pas eu de troisième coup. Les chiffres que tout le monde escomptait ne sont pas venus sur l'écran. La balance de novembre 1926, le rendement des impôts de novembre 1926, avaient sensiblement la splendeur des statistiques d'octobre qui avaient enlevé la confiance de l'étranger, et sa spéculation. La crise française de 1926 n'a été qu'une crise d'incertitude. Le consommateur a fait une grève perlée. Adieu la surconsommation d'antan. Le consommateur, à qui les orateurs officiels prêchaient jadis en vain la vertu de pénitence, ose prendre l'initiative de l'abstention.

Le 23 décembre 1926, la Banque de France intervenant sur le marché des changes pour maintenir le cours à 122 francs pour une livre environ, le gouvernement donne à la production une semi-certitude. Élevés depuis quelques mois à l'école de la faillite nécessaire, nos compatriotes sont prêts à tous les extrêmes. Ils iraient jusqu'à s'inscrire à l'école du retour au pair.

Parallèlement, nous avons assisté à la bataille pour la baisse des prix. Les salaires ont diminué. Les industriels ont bénéficié de la sagesse traditionnelle de leur gestion. Dans la période d'inflation, on s'était beaucoup ému de la situation des stocks et des avoirs. Que dire de cette conspiration du silence? En raison de la grande activité de l'été et de l'automne 1926, les stocks ont été en grande partie liquidés. Quant aux avoirs, il est permis, d'après certaines informations, de supposer que dans beaucoup de cas les positions dangereuses ont été renversées à temps. Que penser alors des industries artificielles? Nous croyons que cette sélection ne pouvait s'opérer comme en Europe centrale. Les parasites français, la plupart du temps, à la barbe des

vieux organes industriels, sont arrivés les premiers dans la grande finale d'aujourd'hui : la rationalisation.

D'aucuns avaient pensé que la déflation, puis la stabilisation de fait supprimeraient les créations inutiles, qualifiées en un langage assez barbare « champignons d'inflation ». On a indiqué des exemples fameux en Allemagne, en Autriche, en Pologne : l'effondrement des konzerns, les ruines stupéfiantes rappelées par Levinson, dans son livre sur l'inflation, les drames de Stinnes. Ces disparus étaient gigantesques comme le duché de Bourgogne ou un quelconque empire d'Orient. Nos « champignons d'inflation » ont eu la vie plus dure. Ils ont volontiers employé le système D. La stabilisation de fait n'a pas entraîné de krach sensationnel, de ruines retentissantes. Après le 26 décembre 1927, plus d'oscillations nouvelles. Le taux d'équilibre serait donc atteint?

La résistance que nous avons opposée à la crise nous prouve la solidité de nos assises économiques.

*
* *

A toute autre époque, on aurait disserté sur les valeurs, discuté des arguments de Marx, controversé sur les avantages du laisser faire ou du laisser passer, discuté sur les bienfaits de la terre. Aujourd'hui, depuis que notre commerce est dominé par les échanges internationaux, la production est un problème d'équilibre. Chacun raisonne comme Charlie Chaplin au Cirque : ce n'est pas tout d'être enfin sur la corde raide et d'y être admiré, il faut y rester.

On imagine toutes les raisons de rupture. Il faut les avoir prévues toutes. Quels sont nos principaux soucis?

D'abord *l'indépendance nationale.* S'affranchir du servage de l'étranger, tel est le thème des manuels et des prospectus, des discours officiels et de la publicité. C'est le nationalisme sous la forme qu'il a revêtue, celle du nationalisme économique.

Le nationalisme économique agite les peuples qui ont, en la matière, de sérieuses exigences. L'industriel a ainsi constamment une équation *d'opinion* à résoudre. L'opinion, c'est l'acheteur. L'acheteur c'est un prix de vente dont les variations et leur amplitude dépendront à leur tour de la qualité et de la quantité des consommateurs.

L'industrie obéit à un rythme. Elle se développe au gré des marchés intérieurs et extérieurs. Ascension lente, au mouvement de pendule. Le cycle est à déterminer. Ce point *d'équilibre* ne peut se trouver que si une industrie maintient à la fois ses positions nationales et internationales. Il faut savoir vivre dans l'un et l'autre milieux qui ont chacun leur atmosphère, leurs lois, leur sensibilité.

Une industrie est une résultante. Une addition de forces agit sur son prix de revient. Appelons-la les « majorités » de l'industriel. Quoi qu'il puisse en paraître, l'industriel agit un peu en président du Conseil. Celui-ci joue entre les groupes et partis jusqu'au compromis. De même l'industriel se doit de composer avec les forces hostiles, d'amenuiser les oppositions, d'éviter la bataille, mais de l'engager s'il a suffisamment d'atouts en main. Sera-t-il ou ne sera-t-il pas vainqueur de cette *coalition?*

Puis les chaînes de *l'interdépendance* des phénomènes. Un rouage est encrassé, une pièce est enlevée, le mécanisme ne joue plus et s'arrête.

Arrivons-en à *l'organisation intérieure :* la méthode, ce qu'on appelle la rationalisation et la normalisation, le moteur qui anime le mécanisme.

Ces problèmes d'indépendance nationale, d'opinion, d'équilibre national et international, de coalitions, de chaînes d'interdépendances, d'organisation intérieure vont avoir à s'accorder si nous voulons assurer à notre production un développement harmonieux.

PIERRE LYAUTEY.

A travers le Répertoire lyrique

(DEUXIÈME SÉRIE)

Pénélope

« *Words, words, words...* » Vous êtes trop sévère, aimable prince. Il y a des mots, et des noms, qui même seuls ont déjà leur beauté, mais que des notes font plus beaux encore et consacrent à jamais : celui de don Giovanni, dans la bouche du convive de marbre, celui d'Iphigénie se pleurant elle-même, ceux d'Eurydice et d'Isolde sur les lèvres tremblantes d'Orphée et de Tristan. Pénélope à son tour a trouvé son musicien et désormais nous ne saurions entendre le nom de l'épouse d'Ulysse qu'avec l'accent de noblesse, de mélancolie et d'amour que lui donna Fauré.

« *Pénélope* », répond la reine au mendiant qui l'interroge et la remercie. Quatre syllabes et quatre notes, lentes, la troisième descendant d'une quinte sur la dernière ; posées d'abord, puis tombantes, elles suffisent à dessiner tout entière la figure antique, féminine et royale, son attitude, l'expression de ses traits et jusqu'aux plis de ses voiles.

Prononcé par l'épouse, le nom de l'époux tantôt résonne doucement, tantôt retentit avec force. Sourde aux prières des prétendants comme à leurs outrages, insensible au concert de musique et de danse ordonné par eux pour charmer son ennui, Pénélope y mêle pourtant sa voix. Mais perdue en ses souvenirs, en ses regrets, en sa longue et fidèle attente,

c'est Ulysse qu'elle invoque sans cesse, et sous des vocables incessamment aussi renouvelés. « *Ulysse, guerrier doux! Ulysse, cher absent! Ulysse, roi puissant! Ulysse* » enfin, « *Ulysse mon époux!* » Le thème de la cantilène dansée enlace la tendre litanie, mais ne l'étouffe pas. Au contraire et de plus en plus elle s'en dégage et le domine. Par degrés elle monte, se fortifie et sur l'appel suprême elle jette un héroïque, un victorieux éclat. Plus loin, quand Pénélope de ses regards jamais lassés cherchera « *la nef d'Ulysse sur la mer,* » à la cime de la strophe lyrique c'est encore le nom chéri que frappera la note la plus haute d'un grand coup de lumière. « *Verba et voces.* » Gardons-nous d'ajouter « *præterea que nihil.* « Il y a dans la musique autre chose. Mais la parole et la voix c'est beaucoup. Peu de musiciens modernes ont réalisé mieux que le maître de *Pénélope* l'union, l'unité même entre l'une et l'autre. Notre musique aujourd'hui ne chante guère et ne parle pas davantage. L'intelligibilité du discours lyrique est une des qualités qui nous charmèrent le plus quand nous entendîmes pour la première fois le *Marouf* de M. Henri Rabaud. Ici pareillement, dans le style ou le plus noble ou le plus familier, ce principe essentiel ne souffre aucune atteinte. Fauré, grand musicien français, rend au parler de notre pays les honneurs qui lui sont dus. Il le traite avec simplicité, mais avec respect, avec amour. Il ne souffre pas que l'univers sonore s'arme pour l'écraser. Il tire de lui, quelquefois de lui seul, toute la valeur, toute la beauté qui s'y trouve incluse. Il donne au discours, à la phrase, au mot, fût-ce le moindre, l'inflexion ou l'intonation qui convient et qui suffit. Ainsi noté, ce mot devient deux fois, par le sens et par le son, le signe de choses délicates ou profondes. L'œuvre entière est toute semée de ces mots-là, d'autant plus précieux, nous le répétons, qu'ils abondent moins aujourd'hui. Lisez — et nous ne vous donnerons que ces deux exemples, — lisez, au premier acte, la prière d'Ulysse demandant un asile et la réponse de Pénélope qui l'exauce ; plus loin, au second acte, la cantilène accompagnée à peine de Pénélope debout sur la colline, appuyée à la colonne haute qui peut-être cette nuit enfin guidera le retour attendu. Alors peut-être aussi vous avouerez que dans les plus grandes, les plus riches merveilles de la symphonie ou de la polyphonie instrumentale il n'y a pas plus de beauté, plus profonde et plus émouvante, que dans

la nudité pure, ou voilée à peine, du verbe modulé, modelé par la voix.

« *Humanum paucis vivit genus.* » « Le genre humain vit pour un petit nombre. » Tel, est on le sait, le sens véritable, et non sans amertume, de ce fameux hémistiche. Mais serait-il impossible, et sans pour cela violer la syntaxe, de le traduire ainsi : « Le genre humain vit de peu de chose. » De peu de chefs-d'œuvre en tout cas, et peu de chose est nécessaire aussi pour qu'il y ait dans une œuvre d'art de l'humanité et de la vie. Voici par exemple *Pénélope*. La vie dont cette musique est vivante ne surabonde ni ne déborde. Elle éclate rarement au dehors. Discrète, cachée, mystérieuse même, elle se révèle de préférence par des mouvements modérés, des traits choisis, des accents justes et pénétrants. Et cela est fort bien. Nous n'attendions pas d'un Fauré se faisant la musicien d'Ulysse et de Pénélope, un « drame lyrique » et moins encore un « grand opéra, » mais plutôt un poème élégiaque, mélancolique et noble comme Pénélope et non moins qu'Ulysse ingénieux. Aussi bien nul sujet n'offrait une affinité plus étroite avec la nature du musicien. L'action, tout intérieure, se passe ici, jusqu'à la scène finale, entre l'époux, craignant d'être reconnu, et l'épouse, qui ne le reconnaît pas. Les péripéties légères ne consistent chez l'un qu'en réserves, réticences, mouvements furtifs et vite réprimés ; chez l'autre en vagues soupçons, secrets pressentiments non moins vite évanouis. Tout baigne ainsi dans la demi-teinte et le clair-obscur. Telle est justement l'atmosphère un peu voilée où Fauré se complaît ; c'est là, de son art et de son âme rêveuse, le domaine mystérieux.

Dans le célèbre *Motu proprio* du 22 novembre 1905, sur la musique d'église, le pape Pie X, pour définir la mélodie ou plus exactement le *solo* mélodique admissible en cette espèce de musique, la qualifiait d' « *accenno, o spunto melodico.* » Cela signifie un « soupçon, une pointe ». La musique de *Pénélope* offre ce caractère de réserve et comme de modestie. Plutôt que d'insister, elle indique. Suggérer lui plaît et quelquefois lui suffit. On a parlé de certains opéras « libérateurs » : un *Alceste*, un *Fidelio*, un *Tannhäuser*, parce qu'ils finissent par une délivrance. Dans l'ordre musical *Pénélope* aussi nous libère. Elle rompt des liens et brise des nœuds. Trop souvent aujourd'hui la musique nous oppresse et nous étouffe, accumulant à l'infini les causes sans effet et

les moyens sans but, ajoutant, ajoutant toujours aux forces vaines les formes vides. Polyphonie surtout, que de crimes on commet en ton nom ! En musique même, allons-nous périr par le nombre? Le musicien de *Pénélope* avait senti le danger. Les pages les plus exquises de son œuvre sont faites de peu de notes, mais choisies. Tout est sobre ici. L'air y circule, un air pur et subtil. Le lecteur aime à trouver des « blancs » dans la partition, et l'auditeur des silences. Ils bénissent l'un et l'autre cette épargne et ces ménagements. Ils remercient le musicien d'avoir suivi le précepte antique et semé non pas à plein sac, mais d'une main légère.

Soit un exemple insigne de concision mélodique : le « motif » ou le signe musical d'Ulysse. Deux notes y suffisent, dont la première, pointée, porte et frappe en montant sur la suivante. A peine un mouvement, un accent plutôt. Je ne sais nulle part, fût-ce chez Wagner, de formule plus courte et pourtant plus expressive. Avec, ou malgré cela, plus diverse. Elle ne change pas de nature, mais ses qualités varient sans cesse. Renouvelé par le mouvement plus ou moins rapide, par une sonorité plus éclatante ou plus douce, par les nuances du timbre, cette couleur sonore, le thème — qu'on ose à peine appeler ainsi — figure le héros, l'évoque, partout et toujours, absent, regretté, espéré, appelé, revenu, caché longtemps, enfin révélé et vainqueur. On a dit quelquefois aux musiciens de notre temps, qui vainement s'enflent et se travaillent : « Horace avec deux notes en ferait plus que vous. » Avec deux notes, le Fauré de *Pénélope* en a fait plus qu'eux, alors qu'il avait passé, depuis longtemps, l'âge non seulement d'Horace, mais d'Arnolphe.

Jamais cependant la brièveté n'est ici la sécheresse et l'indigence. Après s'être en quelque sorte ramassée, la musique ailleurs se détend et se déploie. A d'énergiques raccourcis des effusions charmantes succèdent. La délicate et profonde sensibilité de Fauré s'y exprime dans une forme à lui chère entre toutes et qu'il illustra, celle qu'en allemand on nomme *lied*, en français — et moins bien — « mélodie ». Les caractères en sont assez connus. Elle substitue à la symétrie de « l'air » ancien, la souplesse, la fantaisie et l'intimité. Plus de strophes ou de couplets, de retours ou de reprises. Dante a parlé quelque part, en son *Paradis*, croyons-nous, d'une mélodie circulaire, ou circulante (*circulata melodia*). C'est ainsi qu'au premier acte de *Pénélope*, la voix de la reine

entrelace aux motifs sinueux de l'orchestre la courbe d'un chant mélancolique. Plus de retours, avons-nous dit. Mais que de tours, de détours, et délicieux ! Des fuites même, car la mélodie fauréenne, comme la nymphe de Virgile, se plaît à se dérober, mais, elle aussi, après s'être laissé surprendre. Telle est sa démarche dans le célèbre *Clair de lune*, dont il est impossible de ne pas se souvenir ici.

Elle a vraiment, la mélodie, ou plutôt la musique entière, elle a mis dans le rôle de Pénélope toutes ses complaisances. Pour elle, pour l'âme féminine et conjugale, au lieu de se contenir et d'abréger à dessein, elle réserve de longs et tendres épanchements. C'est la cantilène rêveuse et plaintive dont nous venons de parler. C'en est une autre, d'un charme étrange et mystérieux : Tel un certain *lied* — il n'y a pas décidément pas d'autre mot — où Pénélope, religieusement pensive, se souvient et rappelle aux prétendants que sous les traits et les haillons d'un « pauvre de passage », un héros, et qui sait, plus qu'un héros, peut se cacher.

Les paroles mêmes ont leur poésie :

Les dieux ouraniens prennent tous les visages ;
Comme des étrangers parfois sur terre ils vont...
On ne voit pas le feu qui brûle sous leur front.
Ils entrent sous le toit des mauvais et des sages,
Notre cœur est scruté par leur regard profond.
Et selon notre accueil les dieux nous récompensent;
C'est pourquoi les prudents, qui savent et qui pensent,
Comme des dieux puissants saluent les vagabonds.

Misère de la critique musicale ! Pauvreté de ses essais et vanité de ses désirs ! Tandis que nous écrivons des paroles, des notes chantent en nous ! Et nous voudrions avoir à nos côtés, pour les lui chanter, bien ou mal — hélas plutôt mal — ne fût-ce qu'un de nos lecteurs. Il serait sensible à cette « longueur de grâce », à cette mélodie fluide qui de mesure en mesure, quelquefois dans le cours d'une mesure seule, passe à travers le prisme des harmonies et se colore en passant de leurs teintes changeantes et de leurs reflets nuancés. Errante, elle n'erre point à l'aventure. Une logique intérieure la conduit et ne l'égare pas. Sous des modulations qui par instants semblent s'éloigner d'elle, la tonalité cachée et présente continue d'agir et son attrait demeure le plus fort. Un

dessin d'orchestre, permanent lui aussi, fait à la voix qui chante une base légère mais suffisante pour le soutenir. Grave, profonde est cette voix. Elle parle dignement des choses divines. « Elle va loin », dirait Carlyle, allant jusqu'à nous découvrir dans une âme de femme, et dans une âme antique, un trésor non seulement de pitié mais de piété.

Le personnage d'Ulysse n'est pas fait, lui non plus, que de dissimulation et de réticences. Il a de soudaines échappées de lyrisme. Dès qu'il le peut et le doit, il se déclare. Alors, sous les haillons de l'astucieux pèlerin éclate le chef et le roi. Quand l'heure est enfin venue d'agir, le maître se révèle à ses bergers. D'une seule voix, d'un seul cri plutôt, ils l'acclament. Son geste sonore et le leur — il n'y a là presque rien de plus, — est soudain et magnifique. Un autre moment, plus durable, est encore plus beau. C'est une longue apostrophe, presque un hymne d'Ulysse à soi-même, à ses exploits, à la vigueur de son bras qui va frapper et punir. Sur chaque temps de la mesure tombent et retombent, assénés en coups de massue, des accords terribles. Pas un mot, pas une note qui ne soit le signe d'une force plus qu'humaine. Elle s'accroît, elle s'élève, et quand elle se trouve à son faîte montée, une modulation imprévue et triomphale découvre brusquement le grand nom d'Hercule que le héros invoque, et le fait resplendir. Tout cela donne bien l'impression du retour, de la rentrée, secrète encore, mais bientôt manifeste, d'un personnage héroïque et qu'on croyait disparu, dans ses droits, dans son rôle et son caractère, dans tout son être enfin.

Ainsi la beauté le plus souvent intérieure de *Pénélope* a ses moments d'éclat et de rayonnement. L'épilogue pour orchestre et chœurs en est un. La musique, une fois le drame terminé, se donne carrière. Musique pure, ou comme on dit familièrement « pour le plaisir » Et le plaisir, ainsi que la musique même, est de qualité supérieure. *Pénélope* s'achève à la façon de *Don Juan* et de *Fidelio*, de *Falstaff* et de *Marouf*, en apothéose sonore. Le public est instamment prié de l'attendre et de l'écouter jusqu'au bout, avant de se ruer au vestiaire.

Les *lieder* de Fauré prouvent assez qu'il fut un des musiciens, et non le moindre, pour qui le monde extérieur existe. Dans *Pénélope* la nature a sa place. Une atmosphère enveloppe les personnages et les baigne de lumière ou d'ombre.

« *Les choses voient* », a dit un romancier. Elles chantent ici, comme les âmes, et les unes et les autres, unanimes, se répondent. Eurymagne, un des prétendants, reproche à la reine les délais qu'impose à leur ardeur à tous l'interminable broderie.

Depuis qu'en ce travail ta piété s'absorbe,
Bien des fois le soleil a parcouru son orbe
Et les doigts de l'aurore ont éveillé souvent
La forêt endormie auprès du mont rêvant.

Un reproche, à peine ; puis un paysage, du soir et du matin tour à tour, un *lied*, et dont on se demande si c'est la mélodie ou l'harmonie qui se dégrade jusqu'à sembler défaillir, avec le plus de douceur et de ravissante mélancolie.

Pénélope alors de répondre : « *J'ai tissé de mes mains pour le père d'Ulysse ce linceul.* » Et l'intonation de sa réponse et même, avant qu'elle réponde, quelques notes d'orchestre lentement espacées semblent déployer avec le suaire étendu l'immense, la mystérieuse tristesse dont il devient le symbole. Plus loin et se croyant seule, que Pénélope furtive détisse le tissu funeste, quelques notes encore, — sont-elles de flûte ou de harpe? — se défont une par une, comme les points. Mais elles ont un autre sens. Par leur ton ou leur mode, par l'harmonie qui les enveloppe, enfin par les soupirs, qu'elles interrompent çà et là de l'ouvrière ennemie de son fatal ouvrage, elles ajoutent, ces notes perlées comme des larmes, au trait pittoresque un autre trait, qui va plus loin, de sentiment et d'émotion.

Un *lied*, un *lied* encore, tel est le chant du vieil Eumée, gardien nocturne et vigilant des troupeaux de son maître. C'est une bucolique et c'est une élégie. Au gré d'un rythme berceur, la voix décrit une courbe infléchie à peine. Lentement, à la manière de l'étoile du soir, elle traverse la nuit. Elle va d'une note à l'autre, celle-ci presque toujours prochaine, que cependant on n'attendait pas et dont la surprise nous ravit. Mélodie et symphonie flottent ensemble dans l'air, dans cet air dont toute musique est faite et qu'une musique transparente semble ici créer à son tour. Elle nous fait éprouver on ne sait quelle tendresse réciproque, la nôtre pour la nature, celle de la nature pour nous, et sur un soir de la Grèce comme sur un soir de Judée, « une immense bonté *tombe* du firmament.

Il est dans *Pénélope* un paysage qui domine les autres : paysage marin où se découvre en quelques mesures le double infini d'un horizon et d'un sentiment. « Maître de la mer », on pourrait nommer Fauré de ce nom. La mer chante en un grand nombre de ses mélodies. L'une des plus anciennes s'appelle les *Matelots*. Encore jeune, allègre, elle fuit « *sur l'eau bleue et profonde.* » Les berceaux et les vaisseaux se partagèrent ensuite le célèbre *lied* (paroles de Sully Prudhomme), où les deux images, poétique et musicale, se répondent et littéralement se balancent. Des quatre chants qui formèrent, peu de temps avant que Fauré mourût, le cycle intitulé l'*Horizon chimérique*, trois sont consacrés à la mer. Le premier, et dès les premières notes, frémit de la vie et du mouvement des vagues. Invocation grave, pathétique à la mer bienfaisante et consolatrice, la seconde mélodie est pleine de cette tendresse et de cette tristesse, toutes les deux si profondes, que Fauré comme pas un autre savait unir. Enfin le dernier *lied* commence ainsi :

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en perte.pure

Gardons-nous de le croire. Les vaisseaux et la mer, Fauré ne les a pas aimés en vain pour sa gloire et pour notre joie. Cette mélodie en rendra toujours un magnifique témoignage. Saluant les nefs qui s'éloignent toutes voiles ouvertes, quand il leur dit, quand il leur crie, d'une voix plus que jamais pathétique :

Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi,
Mais votre appel au fond du cœur me désespère,
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi,

il donne à l'alexandrin final l'accent passionné, presque tragique de sa nostalgie fidèle et de son inguérissable amour.

Dans *Pénélope* aussi la mer est présente ; la mer qui doit ramener l'époux, qui le ramène enfin ; la mer que de tous ses regards, et de tout son amour, et de tout son espoir l'épouse vigilante interroge éternellement. C'est la fin du premier acte et c'est le déclin du jour, l'heure du cher pèlerinage, depuis si longtemps inutile. « Viens, Euryclée, » dit la reine à la vieille nourrice.

Ainsi que chaque soir montons sur la colline
D'où l'on peut voir briller toute la mer divine,

Et le sort pitoyable enfin nous fera voir
Peut-être, et reconnaître
— Jamais mon cœur n'eut un désir plus cher —
La nef d'Ulysse sur la mer.

« Paysage, état d'âme », équation trop connue et qu'on ose à peine citer encore, mais que justifie ici avec éclat une musique frémissante de tendresse, et pour l'époux qui va revenir, et pour le chemin azuré de son retour.

Un bon conseil en terminant. « *Voi che avete l'intelletto sano*, vous qui avez l'intelligence saine », c'est-à-dire, suivant Gœthe, classique, lisez le classique chef-d'œuvre qu'est *Pénélope*. Lisez-le, comme souvent nous le fîmes nous-même, sur des rivages dignes de lui et qui lui ressemblent. Que ce ne soit pas devant la Baltique, ou la Manche, ou l'Océan, mais au bord de la Méditerranée. Alors, dans la musique aussi, « *toute la mer divine*, et de tout son azur, vous sourira.

CAMILLE BELLAIGUE.

Le Romantisme américain

En pleine commémoration du romantisme, et quand, pour arriver enfin à le comprendre, on ne se lasse pas d'en explorer les origines, d'en interroger le développement et le déclin, de suivre son influence et de relever toutes ses traces, n'oublions pas la jeune nation qui, en se substituant aux « treize colonies » de l'Angleterre sur le continent américain, avait cessé d'être une dépendance de l'Europe et s'éveillait au sentiment de sa personnalité. Y a-t-il un romantisme américain? On chercherait en vain dans les manuels de littérature américaine un chapitre qui en fasse mention. Tandis que s'épanouissaient chez nous les chefs-d'œuvre autour de la bataille romantique, durant les quinze années merveilleuses qui virent paraître les *Méditations* de Lamartine, les *Poèmes antiques et modernes* d'Alfred de Vigny, les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Voix intérieures* et les *Chants du crépuscule* de Hugo, les *Poésies nouvelles* de Musset, *Hernani* et *Notre-Dame de Paris*, *Stello* et les *Souvenirs de servitude et de grandeur militaires*, la *Chronique du règne de Charles IX* et les *Récits des temps mérovingiens*, en cette période incomparable où les poètes apportaient une poésie nouvelle et renouvelaient tous les genres, que se passait-il de l'autre côté de l'Atlantique, dans cette République à laquelle La Fayette, Rochambeau et de Grasse avaient porté le concours de nos armes, Franklin et Washington attaché la gloire de leurs noms?

Sa littérature n'en offrait aucun qui égalât leur éclat, et si la vie intellectuelle paraissait enfin se manifester avec quelque richesse, il ne semblait pas que rien permît encore d'en comparer les manifestations avec celles de notre vieux monde. Elles présentent pourtant, sous toutes les différences qui tiennent au milieu et aux circonstances, des analogies profondes et même, à ne considérer que l'essentiel, une secrète identité.

*
* *

L'indépendance intellectuelle ne se réalise pas d'un coup, comme l'indépendance politique ; mais inévitablement elle la suit : la conscience nationale trouve sa suprême expression dans une littérature nationale. La littérature américaine, entre 1820 et 1830, naissait à peine avec Washington Irving, qu'on en a appelé le Goldsmith, et Fenimore Cooper qui, débutant par des romans historiques, s'annonçait comme son Walter Scott. Mais déjà, chez l'un et chez l'autre, apparaissaient, dans le choix de la matière et dans la manière de la traiter, des tendances qui les différenciaient de leurs modèles anglais. Bientôt une voix s'écriait, dans un retentissant discours qui devenait pour l'élite intellectuelle de l'Amérique, selon l'aveu de Théodore Parker, « un cinquième évangile » : « Nous avons écouté trop longtemps les muses raffinées d'Europe. On suspecte déjà l'esprit de l'homme libre américain d'être timide, imitateur, incolore. Il n'en sera pas ainsi, frères et amis ; s'il plaît à Dieu, il n'en sera pas ainsi. Nous marcherons sur nos propres pieds, nous travaillerons avec nos propres mains, nous parlerons suivant nos propres esprits (1). » En réponse à cet appel, toute une floraison littéraire — Thoreau, Hawthorne, Longfellow, Lowell, Oliver Wendell Holmes, l'historien Parkman — s'épanouit autour d'une floraison de théologiens, de philosophes, de réformateurs, groupés sous le nom de « transcendantalistes » et qui eurent, durant la courte période où le mouvement fut à son apogée, c'est-à-dire de 1840 à 1845, leur organe, « le Cadran solaire », *the Dial.*

(1) Ralph Waldo Emerson, *The American Scholar* (Discours du 31 août 1837 à Cambridge, Mass., recueilli dans le volume de ses œuvres intitulé : *Nature, Addresses and Lectures.*)

Dans cette société où la religion était la forme dominante de l'activité spirituelle, le réveil prenait un caractère religieux. L'heure était venue pour l'Amérique, ou plus précisément pour cette partie des États-Unis qui en formait le foyer le plus éclairé, la Nouvelle-Angleterre, de ranimer sa vie intérieure. Avec la guerre de l'Indépendance et les difficultés d'organisation qui la suivirent, l'idée politique et nationale avait pris ou du moins partagé la place de l'idée religieuse. Il ne s'agissait plus d'organiser, dans le cadre restreint de la cité, ou même dans le cadre plus large de chacun des États particuliers, une société chrétienne, tout entière soumise aux règles de la religion et de la morale, une petite théocratie. De nouveaux problèmes avaient surgi, qui concernaient l'organisation nouvelle : rapports de l'État fédéral et des États particuliers, relations des deux grands partis, fédéraliste et républicain, rapports de l'Union avec les puissances étrangères, tout spécialement avec l'Angleterre et la France dont chacun des deux partis favorisait l'une ou l'autre. Les débats politiques avaient beaucoup contribué à tourner les âmes du spirituel vers le temporel et à séculariser leurs préoccupations. Les conditions économiques avaient agi plus fortement encore en ce sens que les conditions politiques, éveillant chez la jeune nation ce qu'un apologiste brutal des énergies de l'individu et de la race, a depuis appelé la « volonté de puissance ». La nouvelle République voulait maintenant exceller dans les « grandeurs de chair ». Il appartenait personnellement à chaque Américain de penser à son salut éternel : l'Amérique devenait une terre promise qui offrait à son peuple le bonheur en ce monde.

Rien ne contre-balançait ces tendances positives, pratiques et utilitaires. L'origine coloniale du peuple américain le maintenait dans une sorte de dépendance intellectuelle à l'égard de l'ancienne métropole : pour l'esprit comme pour la langue, la Nouvelle-Angleterre restait une annexe de la vieille Angleterre. Or, la littérature anglaise de ce temps prolongeait, comme la nôtre, la période de transition entre l'âge classique et la renaissance moderne. C'est une littérature mondaine et cosmopolite, où la poésie et la prose avaient un même but : l'expression exacte, élégante et noble, d'idées communes à tous les hommes. Si elle ne pouvait fournir ainsi qu'un maigre aliment à la vie spirituelle

de la nation, la religion, qui avait longtemps suffi à la nourrir, avait perdu beaucoup de sa richesse et de sa force. Trop sensible aux réalités d'un monde en pleine expansion de jeunesse, auquel tous les espoirs semblaient permis, pour demeurer fermement attachée aux sombres dogmes du puritanisme ; trop prudente, d'autre part, pour rompre avec des traditions qu'elle se sentait incapable de renouveler ou de remplacer, elle se maintenait dans une orthodoxie paisible et mitigée, faite d'équivoques et d'inconséquences. L'ancienne foi puritaine, déjà bien adoucie chez tous, évoluait nettement chez une élite vers le rationalisme religieux. Les Unitaires, dont la doctrine avait fait sa première apparition à Boston en 1785 et ne cessait d'étendre peu à peu ses prises, en appelaient à la raison et à la conscience, auxquelles ils essayaient de rendre leurs droits, sans rompre néanmoins avec la philosophie empiriste de Locke, devenue la doctrine classique de l'École. Raisonneurs appliqués, penseurs clairs et exacts, humanistes accomplis, ils se rangeaient dans la catégorie de ceux qui, selon le mot d'un de leurs historiens, O. B. Frothingham, « cherchaient au dehors la connaissance plutôt qu'au dedans l'inspiration. » Ils aimaient la raison, qu'ils estimaient constructive plutôt que destructive, et l'on résumerait assez exactement leur influence en disant qu'ils ont secoué le joug du dogmatisme, mais tari les sources du sentiment religieux.

Ainsi les conditions intellectuelles, morales et religieuses de la Nouvelle-Angleterre nous montrent un appauvrissement de sa vie intérieure, insuffisamment nourrie, surtout dans l'élite la plus éclairée, par un christianisme en partie vidé de sa substance et qui inclinait vers le rationalisme religieux, tandis qu'elle ne trouvait point, d'autre part, le pain de vie dans la littérature anglaise, qui avait pris, comme la nôtre, à la fin de la période classique, un caractère oratoire et académique assez artificiel. Or, c'est le temps même où, chez nous aussi, et sous l'influence de causes analogues, l'organisme national réagit. Il a des exigences et des besoins, une conscience plus vive de lui-même. Il veut se maintenir, se développer, s'épanouir. Il sait qu'il lui faut, pour être fort, une forte vie spirituelle, parce que seule l'âme est maîtresse du corps qu'elle anime. La foi, une foi nouvelle, celle du transcendantalisme, allait inspirer la renaissance appelée, désirée, proclamée nécessaire. Des signes

l'annonçaient, indiquaient même — car on ne saurait jamais assigner à aucun mouvement historique un commencement absolu — qu'elle avait déjà commencé.

* * *

La réforme unitaire représentait une double tentative : d'une part, donner au christianisme une forme plus rationnelle, en faire ce que Renan a appelé sévèrement un idéal tout américain « de religion sans mystère, de rationalisme sans critique, de culture intellectuelle sans haute poésie (1) » ; d'autre part, substituer, dans la formation des églises, la communauté des sentiments religieux à l'identité des croyances dogmatiques. Ce second point est le plus important, car l'appel au sentiment annonçait et préparait la révolution d'où allait sortir le transcendantalisme. En supprimant la base théologique de l'Église pour la remplacer par le sentiment, Channing, le plus grand des unitaires, contrebalançait par un élément mystique l'élément rationaliste qui était devenu chez eux prépondérant et même exclusif. Lui-même oscilla toujours entre une théologie rationnelle et une théologie mystique. Comme tous les grands esprits dont la destinée fut de marquer une phase de transition, il est partagé entre des tendances contraires, dont les unes représentaient une tradition fatiguée, qui avait fait son temps, et les autres une aspiration nouvelle. Considérons maintenant d'où venait celle-ci, sous quelles influences elle prit conscience d'elle-même et dans quelles conditions elle commença de se manifester.

Il est probable que, dès 1820, les jeunes gens auxquels ne suffisaient plus l'unitarisme en religion et les classiques anglais du dix-huitième siècle en littérature, « se sont jetés avec avidité sur tout ce qu'ils purent rencontrer de littérature romantique et de philosophie transcendantale (2). » Nous avons une preuve de la curiosité qu'excitait alors la littérature étrangère dans ce fait que le Dr Nathaniel Peabody et sa fille Elisabeth ouvrirent chez eux, à Boston, une bibliothèque étrangère et un salon de lecture. C'est là qu'une

(1) Ernest Renan, « Channing et le mouvement unitaire aux États-Unis, » *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1854.

(2) *Littérature américaine*, par William P. Trent, traduction de Henry D. Davray. Librairie Armand Colin, 1911.

brillante jeune femme, dont nous parle le Dr Hale, connut la *Revue des Deux Mondes* et déclara que sa lecture constituait une œuvre « d'éducation libérale (1) ». On y rencontrait, entre autres célébrités, avec Emerson et Hawthorne, le peintre-poète Washington Allston, leur aîné à tous, qui avait beaucoup vécu à l'étranger, en Angleterre notamment, où il s'était lié avec Cobridge, et qui avait publié en 1813, à Londres et à Boston, un volume de vers, *Sylphs of the Seasons*, déjà touché par l'influence des poètes romantiques anglais, Coleridge et Wordsworth. C'est là aussi que se tinrent un peu plus tard — à partir du 6 novembre 1833 et pendant cinq hivers consécutifs — les « conversations » organisées par Margaret Fuller. En 1838, George Ripley commence la publication des *Specimens of Foreign Standard Literature*, qui allaient former une série de quatorze volumes, exclusivement consacrés à des traductions d'œuvres allemandes et françaises, avec introductions et commentaires. La Nouvelle-Angleterre s'ouvrait à l'esprit nouveau qui venait de transformer la pensée de l'Europe et sa littérature.

En quoi consistait cette transformation? Taine a comparé le développement philosophique de cette époque à celui que présenta, dix-huit siècles plus tôt, l'école d'Alexandrie. L'esprit humain étant devenu plus capable d'abstraire, les philosophes « font en grand le même pas que les mathématiciens lorsqu'ils ont passé de l'arithmétique à l'algèbre et du calcul ordinaire au calcul de l'infini. Ils sentent qu'au delà des vérités limitées de l'âge oratoire, il y a des explications plus profondes... Ils cherchent le sentiment religieux par delà les dogmes, la beauté poétique par delà les règles, la vérité critique par delà les mythes. Ils veulent saisir les puissances naturelles et morales en elles-mêmes, indépendamment des supports fictifs auxquels leurs devanciers les attachaient... D'un mouvement commun sur toute la ligne de la pensée humaine, les causes reculent jusque dans une région abstraite où la philosophie n'était point allée les chercher depuis dix-huit cents ans. Alors paraît la maladie du siècle, l'inquiétude, de Werther et de Faust... (2) ».

Mais laissons de côté pour l'instant cette conséquence,

(1) *Littérature américaine...* M. Trent donne malheureusement ce témoignage du Dr Hale sans référence, et nous n'avons pu retrouver le texte original.

(2) *Histoire de la littérature anglaise*, tome quatrième, livre IV, chap. 1er, p. 221-222. (Librairie Hachette, 12e édition, 1905.)

qui n'est rien de moins qu'un des aspects essentiels du romantisme, et ne considérons ici que l'origine de ce mouvement. L'initiateur est Kant, dans la mesure où il renouvelle et approfondit la critique de la connaissance, accuse fortement la part originale de l'esprit et prépare ainsi une restauration de l'idéalisme qui sera l'œuvre de ses disciples, philosophes ou théologiens : Jacobi, Fichte, Schelling, Herder, Schleiermacher. C'est à l'élément propre et irréductible fourni par l'esprit dans la connaissance, aux formes dans lesquelles s'ordonnent les données empiriques et sans lesquelles ces données ne pourraient être pensées, que Kant applique le terme de « transcendantal ». La philosophie transcendantale ne s'intéresse donc pas tant aux objets qu'à l'esprit et à ses lois. Elle est par là l'équivalent métaphysique du lyrisme subjectif qui est à la base du romantisme, et elle en fut peut-être le principe. Sujet et objet, d'ailleurs, finissent, avec Schelling, par ne plus être qu'un, puisque l'un et l'autre se ramènent à l'absolu, réalisent leur unité dans l'Ame universelle, l'Esprit éternel et infini. L'Esprit est la nature invisible, la nature est l'Esprit visible. La pensée et l'existence ayant le même fond, l'idéal et le réel ne faisant qu'un, la raison contemple immédiatement les réalités éternelles, en vertu de l'*intuition intellectuelle* qui aperçoit à la fois le sujet et l'objet comme unis dans une seule pensée.

C'est principalement sous cette dernière forme que la doctrine transcendantale pénétra dans la Nouvelle-Angleterre. Encore la théologie contribua-t-elle plus directement que la philosophie à préparer le transcendantalisme américain. Schleiermacher, pour qui la religion n'était pas un système de dogmes mais une expérience intime, un sentiment inné dans la race humaine et donnant à toutes les formes de religion ce qu'elles avaient de sincérité, accentuait le caractère idéaliste de la doctrine, l'orientait vers le mysticisme en subordonnant l'entendement à l'intuition et en élevant la foi au-dessus de la raison. On pourrait le considérer comme le Rousseau du romantisme américain. Mais ce fut surtout par la littérature que l'Allemagne propagea cette philosophie. Gœthe, Richter et Novalis furent des maîtres plus persuasifs que Kant, Jacobi ou Schelling. Aucun de ces écrivains n'enseignait expressément la philosophie transcendantale, dont chacun réfléchissait un aspect ou un autre. Ils s'en appropriaient les principes essentiels dans la critique historique et littéraire,

dans l'art dramatique, la poésie et le roman. Ils lui empruntaient leurs jugements sur la société et la religion. Ils faisaient passer ainsi quelque chose de son souffle vivifiant dans des esprits qui se seraient détournés avec effroi de ses doctrines.

Il semble établi, d'autre part, que les métaphysiciens allemands furent connus surtout en Nouvelle-Angleterre par les exposés que les philosophes français avaient donnés de leurs doctrines ou par les emprunts qu'ils leur avaient faits (1). La philosophie allemande, sous sa forme originale, déconcertait ceux mêmes d'entre les lecteurs américains qui savaient bien l'allemand ; mais les lecteurs ou les traducteurs du français, sans s'astreindre à un dur labeur, pouvaient s'assimiler les idées essentielles des penseurs germains. Ils s'assimilaient aussi les pensées françaises, celles qui, plus ou moins originales, plus ou moins inspirées elles-mêmes, représentaient alors une renaissance et un rajeunissement du spiritualisme auxquels sont attachés, à des titres divers, les noms de Laromiguière, Maine de Biran, Royer-Collard, Victor Cousin, Théodore Jouffroy. A ces noms de philosophes il faut en ajouter un autre, que nous éprouvons aujourd'hui quelque surprise à leur trouver constamment associé dans la littérature philosophique et religieuse de la Nouvelle-Angleterre : celui de Benjamin Constant. Nous oublions trop, en effet, que l'auteur d'*Adolphe*, non moins connu comme homme d'État et écrivain politique, publia aussi, de 1823 à 1825, un grand ouvrage sous le titre : *De la religion considérée dans sa source, ses formes et son développement.* Si Constant n'eut guère le sentiment religieux, « il avait ce commencement de religion qui consiste à considérer la religion comme chose sérieuse. Au sortir du dix-huitième siècle, c'était un mérite (2). » Chateaubriand, avec un mérite analogue, l'avait considérée, d'un autre point de vue, comme chose belle. L'ouvrage de Benjamin Constant fut une sorte de *Génie du christianisme* à l'usage des protestants. Il contribua au renouvellement de la pensée religieuse dans la Nouvelle-Angleterre puritaine comme le *Génie* avait contribué à son épanouissement dans la France catholique. Ce

(1) *Du trancendantalisme considéré essentiellement dans sa définition et ses origines françaises*, par William Girard (University of California, Publications in modern philology, vol. 4, n° 3, p. 351-498, october 18, 1916.)

(2) Emile Faguet, *Politiques et moralistes du XIX*e *siècle*, 1re série.

que celui-ci avait été pour le romantisme, celui-là le fut, toutes proportions gardées, pour le transcendantalisme auquel il présentait un sentiment religieux d'un caractère individuel et intime, sans cesse opposé à la « religion formelle », c'est-à-dire organisée et légiférante, ou « religion sacerdotale ».

Mais ce fut principalement par l'intermédiaire des premiers romantiques anglais, Coleridge et Wordsworth, à cause de la communauté de langue, et surtout de Carlyle, que la Nouvelle-Angleterre reçut l'influence de la philosophie d'où allait sortir le transcendantalisme. Idéaliste né, de génie audacieux, spéculatif, capable de suivre les Allemands jusqu'au bout de leurs abstractions, Coleridge, « l'esprit le plus vigoureux de la première génération romantique anglaise (1) », se sentait vivement attiré par leurs philosophes et leurs poètes : les penseurs mystiques d'outre-Rhin furent, disait-il, « la colonne de feu qui le guidait dans la nuit ». Les expressions transcendantales reviennent sans cesse sous sa plume et dans sa conversation : « raison » et « entendement », « intuition », « vérités nécessaires », « conscience » et tous les autres termes qui servaient à désigner soit le monde suprasensible, soit les facultés par lesquelles nous pouvons le percevoir. L'influence de Coleridge vient surtout de ce qu'il fut un théologien. La philosophie n'était pour lui qu'une base théologique, et il fut le véritable fondateur de la *Broad Church*, cette section de l'Église anglicane qui essaya de justifier la croyance et les sacrements en substituant les idées de la philosophie spirituelle au formalisme autoritaire des traditions. Plus sereine et plus apaisante, la poésie de Wordsworth agit dans le même sens, qui est celui du temps. L'auteur des *Pensées sur la littérature moderne*, dans le deuxième numéro du *Dial* (octobre 1840), — et nous savons que c'est Emerson lui-même, — ne s'y est pas trompé lorsqu'il signale la renommée de ce poète comme un fait capital parce qu'elle atteste un succès qui n'était pas son succès personnel, « mais celui de l'idée qu'il partageait avec ses contemporains et qu'il a rarement réussi à exprimer d'une manière complète ».

Il n'est pas douteux pourtant que le grand prêtre de la

(1) E. Legouis et L. Cazamian : *Histoire de la littérature anglaise* (Hachette, 1924), p. 967.

pensée nouvelle aux États-Unis, vers 1835, c'était Carlyle. Une édition de ses *Mélanges* y paraissait par les soins d'Emerson, et nulle voix ne résonnait plus vaillante et plus forte à travers le pays pour dénoncer le matérialisme en philosophie, le formalisme en religion, l'utilitarisme dans la morale individuelle et sociale, pour proclamer les superbes revendications de l'âme contre les sens, de l'esprit contre la lettre, de la foi contre le rite, de l'héroïsme et de sa noblesse contre les petits expédients du marché. C'est surtout à travers l'interprétation de Carlyle que la pensée de Gœthe, de Richter, de Novalis, s'exerça sur la vieille et sur la Nouvelle-Angleterre.

* * *

La situation morale dont nous avons indiqué les traits principaux, et les influences dont nous avons essayé de déterminer l'action, présentent, on le voit, les analogies les plus précises avec les conditions et les circonstances d'où sortirent les diverses formes du romantisme européen. Elles expliquent très clairement la naissance du transcendantalisme et découvrent sa véritable nature. Il ne faut donc pas que le nom nous trompe et nous fasse croire qu'il s'agit ici d'une école philosophique, d'un système importé de l'étranger. Si des idées venues d'Allemagne, de France ou d'Angleterre ont provoqué ou déterminé le mouvement, il n'en est pas moins américain dans ses causes profondes, son esprit et même ses déviations ou ses excès, comme nous allons le voir d'après le simple examen de ses caractères les plus généraux.

Frothingham, l'historien américain du Transcendantalisme, exagère quand il prétend que la Nouvelle-Angleterre fournissait le seul coin de terre sur la planète où la philosophie nouvelle avait une chance de se traduire en sentiments et de se réaliser dans la conduite. Il ignorait sans doute ou ne connaissait que très vaguement et d'une manière très superficielle le romantisme européen. Il ne voyait pas que l'esprit nouveau avait soufflé partout. Mais ce qu'il voyait très bien, ce qu'il a marqué avec beaucoup de netteté et de force, c'est que la Nouvelle-Angleterre offrait un terrain merveilleusement préparé à son épanouissement sous une forme spéciale, qui est précisément le transcendantalisme.

Dans ce cadre à peine aménagé, en effet, les formes de la

vie gardaient encore, grâce à une évolution plus rapide et à la nécessité d'une adaptation plus prompte, une certaine plasticité. Il n'y avait pas de préjugés immuables, point de traditions fixées et inaltérables. Les lois et les usages restaient souples et comme fluides, prêts à recevoir leurs formes des événements. Dans la pensée et dans l'action, on faisait des essais — quelques-uns des plus audacieux — non point par défi aux précédents (car on ne s'occupait même pas assez des précédents, quand il y en avait, pour les défier), mais avec l'innocente inconscience qui les ignore. Le sentiment de la liberté individuelle était actif ; on admettait, en fait, cette vérité qu'il faut toutes sortes de gens pour faire un monde, et on y respectait l'originalité des esprits dans la diversité des hommes. Point de hiérarchie, point d'aristocratie de l'intelligence, point de classes privilégiées de la pensée. Le vieux monde fournissait tout un matériel d'idées en sciences, droit, philosophie, morale, théologie ; mais l'activité intellectuelle qui s'en emparait ici en usait d'une manière vraiment libre, et ne s'en laissait imposer en rien par les réputations étrangères.

D'autre part, il n'y avait point de démarcation établie entre la théorie et la pratique : on demandait l'application immédiate des idées à la vie. L'épreuve d'une vérité était son efficacité, son rendement, les services qu'on en pouvait attendre et le profit qu'on en pouvait tirer. Enfin la nouvelle philosophie répondait au caractère américain. Celle contre laquelle elle réagissait, la philosophie de la sensation, par sa soumission au fait, et, donc, aux circonstances, arrangements, coutumes, usages, règles d'éducation et de discipline, ne pouvait convenir ni plaire au peuple qui, venant de s'émanciper de la dépendance politique de la mère patrie, se sentait pleinement capable d'établir une société pour son propre compte. Une philosophie, au contraire, qui prenait son point d'appui sur la nature humaine et en appelait sans cesse aux capacités organiques et aux ressources de l'esprit, était aussi conforme à la nature du peuple américain que le système opposé lui était étranger ou antipathique. C'est par là que le Transcendantalisme américain prit l'aspect d'un mouvement national, d'une réaction contre l'esprit d'initiative et de dépendance, d'une revendication d'indépendance intellectuelle du Nouveau Monde. Acte de foi dans les pouvoirs de l'esprit, dans la valeur individuelle

et dans l'action, il se présente, non pas comme une philosophie, mais, nous l'avons vu, comme un évangile ou, selon l'expression anglo-saxonne, un « message ».

Il nous apparaît dès lors comme un épisode, une crise de l'histoire intellectuelle, de l'évolution sentimentale et des tendances pratiques du peuple américain, crise analogue, en son essence, avec toutes les différences du milieu, à celle du romantisme européen, et liée d'ailleurs très étroitement, nous l'avons vu, au mouvement des esprits en Allemagne, en Angleterre et en France. On pourrait trouver tout d'abord étrange que, dans ces conditions, aucun nom de nos grands romantiques français ne se rencontre sous la plume de leurs contemporains des États-Unis. Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, Chateaubriand même ne sont jamais mentionnés, alors que Mme de Staël apparaît souvent et que les philosophes de cette période, Cousin, Jouffroy, Benjamin Constant, occupent quatre volumes des *Specimens of Foreign Standard Literature*, publiés par George Ripley de 1838 à 1842 (1). Mais l'ignorance ou l'indifférence de l'élite américaine elle-même à l'égard de nos poètes et de notre littérature d'imagination nous révèlent précisément ce qu'il y a d'irréductible entre les deux mouvements et l'originalité de l'un et de l'autre.

Les enchanteurs lyriques qui donnèrent au romantisme français son expression la plus pleine et la plus pure, n'avaient rien à offrir à la Nouvelle-Angleterre. Ils étaient bien, eux aussi, des interprètes de l'âme, mais de cette partie de l'âme constituée par la sensibilité et par l'imagination. Le romantisme français fut essentiellement une explosion affective et lyrique, la réaction, qui s'annonçait déjà avec Rousseau, contre un excès de raffinement intellectuel, d'humanisme classique, de vie sociale et mondaine. Il s'y mêla bien, sans doute, comme conséquences ou contre-coups, un acte de foi dans les puissances instinctives et spontanées de l'âme, une vague religiosité qui, pour mieux protester contre l'irréli-

(1) Les deux premiers volumes étaient composés de mélanges philosophiques de Cousin, Jouffroy et Benjamin Constant, traduits par Ripley lui-même et accompagnés d'introductions ; les huitième et neuvième volumes comprenaient, sous le titre d'*Introduction à la morale*, le cours de droit naturel de Jouffroy, traduit par Wm H. Channing. Il n'est pas sans intérêt de mentionner la traduction du *Consuelo* de George Sand dans le journal des fouriéristes américains, *The Harbinger*.

gion du dix-huitième siècle, alla d'abord jusqu'à prendre la forme du catholicisme, une sorte de communion avec la masse, le rêve d'une société meilleure, plus simple et plus naturelle. Mais, en son fond, notre romantisme reste un élan de la sensibilité, avide de jouir et de souffrir, en révolte contre tout ce qui prétend la limiter ou la contenir. Le sentiment qui reparaît toujours au fond du transcendantalisme, c'est avant tout une impatience des forces actives de l'âme qui ne veulent se laisser emprisonner ni dans les bornes de l'expérience sensible, ni dans les cadres logiques de l'intelligence, ni dans les cadres sociaux de l'autorité ou de la tradition. Pour nos romantiques, le sentiment c'est toutes les fièvres et toutes les ardeurs de la sensibilité, de l'imagination et de la passion, libérées de l'ordre rationnel et des disciplines de l'âge classique.

Cet ordre-là ayant trouvé chez nous son expression la plus formelle et la plus explicite dans la littérature et dans l'art, le romantisme français devait nécessairement prendre le caractère d'une révolution littéraire et artistique. Il se posa en s'opposant, et s'appliqua à se définir par le contraste. Il s'insurgea contre les règles, parce que l'âge précédent s'y était soumis ; contre les anciens, parce que nos trois siècles classiques avaient voulu se mettre et rester à l'école de l'antiquité. Il se plut à puiser aux sources nationales, parce que le classicisme avait tiré surtout son inspiration du fonds commun des « humanités ». Il s'ouvrit d'autant plus volontiers au sentiment de la nature que les écrivains de la période classique y étaient demeurés à peu près fermés. Il revendiqua une place, la première place, pour l'élément sensible dans la littérature et affirma son goût du pittoresque, de la couleur et de la musique, par réaction contre la prédominance exclusive de l'élément abstrait.

Le Transcendantalisme américain, issu d'un même principe, était bien différent. Il réagissait contre une insuffisance de pensée, d'ardeur intellectuelle et de foi religieuse, qui aboutissait d'ailleurs aux mêmes effets que notre excès d'intellectualisme et notre « idéologie » au déclin de l'âge classique, je veux dire une sécheresse de sentiment, un formalisme vide et stérile. Ce qui s'était affaibli, appauvri, dans ce foyer jadis ardent de civilisation puritaine indifférente ou hostile à l'art, c'était la pensée et la vie religieuses, d'abord si intenses. Contre le christianisme réduit, mesuré,

pratique et conventionnel des unitaires, les adeptes de la philosophie transcendantale, prolongeant en cela et achevant l'action de l'unitarien Channing, qui avait senti la nécessité de ranimer son église, dressaient un rationalisme hardi, mystique, qui identifiait le sentiment et la raison dans une véritable religion de l'âme, où la religion de l'Évangile entrait comme un élément avec toutes les grandes formes de la religion. Ce n'est point trahir ni fausser l'esprit de ce mouvement que de l'appeler, par analogie avec ce qui se passait chez nous alors, un romantisme religieux.

* * *

S'il ne présente rien de commun avec les caractères littéraires qui constituent l'apparence extérieure de notre romantisme, il s'apparente, au contraire, très manifestement, au « romantisme interne » (1), dont il contient en lui tous les principaux éléments. Nous lui avons reconnu le même principe, l'individualisme, c'est-à-dire plus précisément l'exaltation, la glorification de l'individu, divinisé et devenant le centre de l'univers. Il suffit à l'homme d'écouter son âme pour qu'elle lui révèle les secrets de sa nature et l'Esprit de Dieu ; il suffit au poète de la laisser chanter pour que le monde qui l'entend trouve dans son chant l'expression du fini et de l'infini, car il n'y a rien de moins en elle et par suite il n'y aura rien de moins dans ses révélations. Voilà exactement ce que pensent les transcendantalistes et ce qu'ils disent, même quand ils semblent dire le contraire. Emerson, par exemple, a déclaré souvent que l'écrivain, le penseur, doit faire abstraction de sa personnalité. L'habitude de mettre son moi dans ses œuvres, même parée du terme philosophique de « subjectivité », procède à ses yeux d'un sentiment inférieur. Vulgarité et égoïsme intellectuel, voilà sa véritable appellation. « L'eau avec laquelle nous nous lavons ne parle pas d'elle, ni le feu, ni le vent, ni l'arbre. L'homme naturellement noble ne le fait pas davantage. » L'artiste doit se « désindividualiser ». Regardons de plus près la signification de ce renoncement, et nous verrons combien l'orgueil

(1) Cette distinction nécessaire, qu'il est d'ailleurs assez délicat de préciser, entre le romantisme extérieur et le romantisme interne, ne pouvait échapper aux « comparatistes ». Elle est indiquée par M. Paul Van Tieghem : *Précis d'histoire littéraire de l'Europe depuis la Renaissance.* (Paris, librairie Félix Alcan, 1925.)

est habile à se frayer une route royale dans les sentiers de la modestie. Le meilleur et le plus sage des hommes, dit Emerson, sera le moins individuel, c'est-à-dire celui qui n'appartient à aucune coterie, à aucun monde, à aucun siècle, mais à travers qui circule l'âme de tous comme l'air passe dans les poumons, celui qui fera son œuvre dans les dispositions où nous voyons que le prophète parle et que l'ange du Seigneur travaille, c'est-à-dire qui sera l'instrument de l'Esprit. Singulière façon pour l'individu de s'anéantir que de s'identifier avec l'universelle sagesse ! Détour imprévu qui, par la voie de l'abdication, le ramène à la toute-puissance et lui permet, ne rejetant de sa personnalité humaine que les limites et les petitesses, de devenir un Dieu !

Tout homme, si humble soit-il, porte en lui le même privilège d'être l'interprète du divin. L'homme supérieur, l'homme de génie est celui qui ne fait pas obstacle à ce privilège, qui laisse pleinement agir ce merveilleux pouvoir. Il n'y a entre ses semblables et lui qu'une différence d'attitude, une plus ou moins grande docilité à l'Esprit. Pour le romantisme plus orgueilleux, moins pénétré de philosophie transcendantale, l'artiste est l'élu, le prédestiné. Vigny exprimait cette idée dès 1822 dans son *Moïse;* Hugo y revenait à maintes reprises et lui donnait toute son ampleur dans le poème « les Mages » de la *Légende des Siècles*. Il est incontestable qu'elle prend chez Emerson, l'interprète du transcendantalisme, une forme assez différente. Sa théorie des « hommes représentatifs » n'admet pas seulement leur identité foncière avec leurs semblables ; elle assigne, en quelque sorte, à chacun de ces élus de l'humanité un des modes déterminés par lesquels se manifeste l'infinité de l'esprit. Platon, ou le philosophe ; Swedenborg, ou le mystique ; Montaigne, ou le sceptique ; Shakespeare, ou le poète ; Napoléon, ou l'homme de l'univers ; Gœthe, ou l'écrivain : en chacun d'eux s'affirme et s'exprime une des tendances, un des caractères propres et distinctifs du génie humain. Sa fonction est donc plus précise et en quelque sorte plus positive que celle du « mage » et du « porte-flambeau » dont parle si volontiers Victor Hugo. Il nous semble reconnaître ici le sens pratique de l'Américain et retrouver quelque chose de la conception anglo-saxonne du *right man in the right place* dans cette théorie des *Representative Men*, qui serait par là bien supérieure à la croyance romantique dans un don de

sagesse permettant au poète inspiré de prononcer ses oracles sur toutes choses.

Mais, logique avec son principe, le Transcendantalisme ne glorifie pas seulement l'homme représentatif, poète, penseur ou héros de l'action : une éminente dignité réside en tout homme, dans le plus humble comme dans le plus grand, toute âme étant une parcelle de l'Ame suprême et susceptible de s'éveiller à la pleine conscience du Tout infini dont elle est détachée. Cette idée se retrouve au fond des principales croyances ou opinions des transcendantalistes, qu'elle suffit parfois à expliquer. Dans la période de lutte anti-esclavagiste, « le transcendantaliste glorifia le nègre au delà de tout ce qu'autorisaient les faits, voyant en lui une âme emprisonnée qui luttait pour être libre. Et c'est cette âme aussi qu'il voit dans la femme opprimée par les limitations, la même dans l'ivrogne, le joueur, le libertin. Son œil est toujours fixé sur l'avenir (1). » L'âme emprisonnée, l'idéalisation des fautes et même des crimes, cette complaisance pleine d'espoir à l'endroit de tous ceux qui tombent, cette vision désenchantée d'un présent chargé de chaînes, cette utopie d'un avenir qui les brisera, — nous reconnaissons tout cela, nous avons entendu ces chansons. Le romantisme, lui aussi, en vertu du même principe, présenté par Rousseau sous l'aspect un peu différent de la bonté naturelle de l'homme corrompu par la société, exalte, glorifie les opprimés, les coupables, ceux qu'il considère ensemble comme des martyrs, accablés par le poids des institutions, brisés par les formes durcies, les cadres rigides de la société, les préjugés du passé. Il se détourne de l'homme moyen, normal, de l' « honnête homme », comme on disait au dix-septième siècle du « bourgeois », comme on dit aux alentours de 1830 : on croirait que l'universelle dignité humaine s'éclipse à ses yeux devant la dignité particulière que confèrent aux déserteurs ou aux déchets de l'ordre social leur infortune ou leur révolte. Dans toute l'Europe, à l'ouverture de l'ère nouvelle, la poésie nous montre, comme le dit Augustin Filon à propos de Wordsworth, « l'illusion démocratique qui fait de chaque prolétaire un héros et un poète. » Poussé un degré plus loin, elle allait devenir chez Byron, chez Hugo, et après eux

(1) Octavius B. Frothingham, *Transcendentalism in New England*, 1876. Édition de l'*American Unitarian Association*, 1903, p. 183.

dans tout ce qu'on pourrait appeler le bas romantisme, la folle prétention de mettre au-dessus de tous les autres hommes l'irrégulier, le brigand, l'*outlaw*.

Il est naturel qu'avec de telles vues sur la société le Transcendantalisme, comme le romantisme, soit animé d'un mysticisme social pour qui l'idée de réforme prend un prestige démesuré et une vertu presque magique. Des noms illustres sont attachés, en France, aux chimères ou aux agitations de cette période : Saint-Simon et Fourier, qui l'avaient précédée, Lamennais et le journal *l'Avenir*, George Sand et les romanciers humanitaires, Pierre Leroux et Auguste Blanqui, Hugo, Michelet, Quinet, Raspail et tous les hommes, y compris Lamartine, qui préparaient, consciemment ou non, le mouvement de 1848. Plus d'un, — Lamartine et George Sand ne sont pas des moindres, — n'ayant jamais fait que suivre la mode, devait se repentir devant les résultats. Le romantisme, par ce côté-là, présente de saisissants rapports avec le transcendantalisme, et l'un et l'autre en sont venus, dans l'ordre des utopies et des sentiments qui les inspirent ou qui en dérivent, à bien des excès et des extravagances. On écrirait sans peine un piquant chapitre de physiologie littéraire, morale et sociale sur les extravagances romantiques, en se servant seulement des deux volumes de M. Louis Maigron : *le Romantisme et les mœurs; — le Romantisme et la mode*. Elles correspondent très exactement aux thèmes principaux et aux idées fondamentales du romantisme. Les extravagances transcendantales ne sont ni moins nombreuses ni moins significatives, et là encore il serait facile de reconnaître la même corrélation et de les rattacher aux points essentiels de la doctrine : culte de l'esprit et culte de la nature, confiance dans l'individu, devoir pour tout homme courageux et intègre de redresser les torts ou les défauts de la société. La réaction contre le formalisme de la vie sociale provoque un désir de retour à la simplicité primitive. Emerson, dans ses *Notes historiques sur la vie et les lettres en Nouvelle-Angleterre*, rapporte le cas d'un pauvre imprimeur qui avait abandonné son travail et parcourait le pays en prêchant sa doctrine : ne jamais donner ni recevoir d'argent et se borner à la production et à l'échange des choses nécessaires. En compagnie de cinq ou six jeunes gens avec lesquels il était d'accord sur les immenses méfaits de la monnaie traîtresse, il persévéra deux années dans cette

tentative de retour aux mœurs arcadiennes, mais sans rallier à son église un plus grand nombre de fidèles. Des exaltés poussèrent l'amour de la simplicité jusqu'à vouloir retourner à celle qu'ils appelaient « adamique », et ils ne se contentèrent pas de prêcher l'abandon du vêtement : l'un d'eux se présenta le dimanche au temple dans cet état primitif.

Il est inutile d'insister sur toutes les lubies qui trouvèrent crédit durant cette période d'excentricités. L'une des plus curieuses fut la réforme de la nourriture. Elle s'inspirait d'une double préoccupation : la pureté de l'âme à maintenir et le respect de l'animal, dont la vie est aussi respectable que la nôtre et l'instinct plus sacré encore que notre raison. D'où, nécessité de s'abstenir de toutes les viandes d'abord et même de tous les éléments grossiers, dont chacun de ces maniaques dressait la liste à sa manière. Mais nous devons rappeler surtout ces vocations plus ou moins éphémères d'anachorètes, que firent éclore l'aspiration à la vie simple et le culte de la nature, considérée comme le grand réservoir de toute force et de toute sagesse. Un exemple fameux nous montre que ces outrances et ces bizarreries ne tournaient pas seulement des têtes faibles. Les esprits les plus cultivés semblaient avoir perdu le sens de la mesure durant cette période de fermentation et d'ivresse. Le poète Thoreau s'était retiré dans une hutte au fond des bois de Concord, sur les bords de l'étang de Walden. Il y vécut, sauf quelques absences, pendant près de deux ans et demi, et y écrivit le plus fameux de ses livres, devenu classique : *Walden ou la vie dans les bois*. On vit enfin tout un groupe d'écrivains déjà notoires, George Ripley (l'éditeur des *Specimens of Foreign Standard Literature*), Nathaniel Hawthorne, Margaret Fuller, abandonner leurs occupations pour fonder les communautés mi-philosophiques, mi-agricoles de Fruitlands et de Brook Farm, dont les membres devaient travailler à la rédemption sociale en unissant les labeurs des champs aux travaux de la pensée.

*
* *

Les excès et les singularités du Transcendantalisme ne contribuent pas seulement à donner au romantisme américain son aspect original : ils nous font mieux connaître sa nature, rien n'éclairant mieux, dans le monde des esprits

comme dans celui des corps, l'étude des phénomènes normaux que celle de leurs formes pathologiques. On serait d'autant moins fondé à passer sous silence les extravagances transcendantales qu'elles ont, au contraire, beaucoup frappé et trop exclusivement préoccupé les contemporains. Nombre d'entre eux furent portés à ne pas voir autre chose dans le mouvement. L'excellent Dickens, lors de sa première visite aux États-Unis, en 1842, écrivait : « Il s'est formé à Boston une secte de philosophes, connus sous le nom de transcendantaux. Quand j'ai demandé ce que ce nom voulait dire, on m'a répondu que tout ce qui était inintelligible était transcendantal. » Nous comprenons mieux aujourd'hui, en la voyant de plus loin, dans son ensemble et dans son fond, cette crise spirituelle dans laquelle il est facile de reconnaître la forme américaine du romantisme.

Assurément, elle se présente sous un aspect fort différent. Le célèbre romancier américain Henry James, critique incisif à ses heures, qui ne se pique pas de faire le tour des choses ou des gens dont il parle, puisqu'il intitule en toute franchise un de ses recueils *Portraits partiaux*, appelle le transcendantalisme « un carnaval puritain ». Le mot est joli, il va même plus loin qu'il ne paraît, en dépit de son évidente injustice. Disons, avec M. William Girard, qu'il est « la forme puritaine du romantisme ». N'avons-nous pas retrouvé, à l'origine de ce mouvement, une transposition philosophique de la foi religieuse d'où procédait la civilisation puritaine de l'Amérique et qui ne semblait plus suffire, après l'épuisement de sa sève primitive, aux besoins des temps nouveaux? Alors que partout dans le monde la pensée et la sensibilité se transformaient, le foyer spirituel de la jeune nation des États-Unis, au cœur de la Nouvelle-Angleterre, s'enflamma des feux de l'Europe, et les influences allemandes, anglaises, françaises, y provoquèrent cette crise qui donna à l'esprit américain son premier essor, en même temps qu'un nouvel élan à son goût de l'action.

Et c'est par là, par le caractère d'idéalisme pratique, par le développement des tendances actives que se marque la plus essentielle différence entre le transcendantalisme et le romantisme, celle d'où dérivent sans doute toutes les autres. Le romantisme est radicalement opposé à l'action. Il correspond au triomphe de la sensibilité, de la passion et du rêve, et partout il le manifeste. « Levez-vous, orages désirés ! »

s'était écrié l'enchanteur qui entraînait à sa suite toute la jeunesse, et l'orage avait déchaîné la grande explosion de lyrisme dont on aurait pu dire, avec le plus jeune et le plus éperdument sincère de tous ces poètes :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux...

Chants de l'amour et de la mort, du souvenir et des regrets, du passé et de l'avenir, de la mélancolie et du rêve :

Jouir, souffrir, rêver, voilà toute la vie.

Écoutez la voix du Nouveau Monde. Ne dirait-on pas qu'elle s'élève pour protester et pour répondre, en reprenant un à un tous les termes :

Notre destinée n'est ni de jouir ni de souffrir, mais d'agir, afin que chaque lendemain nous trouve plus avant. Ne vous confiez pas dans l'avenir, tout souriant qu'il soit ! Laissez le passé ensevelir les morts ! Agissez, agissez dans le présent qui vit ! Le cœur dans votre poitrine et Dieu sur vos têtes ! (1)

Voilà le lyrisme américain, combien différent de celui du *Lac*, de *Moïse*, du *Souvenir*, de la *Tristesse d'Olympio*, des *Nuits!* Il est naturel que nous ne reconnaissions pas en lui notre romantisme, que nous le reconnaissions moins encore dans les manifestations religieuses ou philosophiques de ce Transcendantalisme si profondément lié au milieu et aux circonstances où il s'est produit. Regarder de près ce mouvement, c'est à la fois mieux comprendre l'esprit américain et pénétrer plus avant dans la nature du romantisme, qu'il ne faut pas se borner à considérer sous sa forme française si l'on en veut saisir l'essence et le fond.

Firmin Roz.

(1) Longfellow, *Psalm of Life.*

La Joie[1]

— Si j'avais attendu Mademoiselle, remarqua la cuisinière, j'aurais pu me fouiller pour les champignons. Fiodor vient de filer à Verneuil, il en trouvera chez Jeanne Marchais. Quant à Francine, qu'est-ce qui se passe donc? Elle est rentrée furieuse, impossible seulement de l'approcher.

Elle alla fermer la porte, revint s'asseoir, et d'une voix qui s'efforçait de rester calme, bien qu'elle tremblât de l'impatience de convaincre, d'être crue :

— Tous pareils ici, voyez-vous. Pas de bon sens, et des vices de milliardaires. On accepte à présent dans des maisons honnêtes, on couche dans des lits du gibier de bagne, des vrais arlequins. Je me demande de plus en plus si Mademoiselle se doute à quelle sorte de pirates nous avons affaire? Pour ne parler que d'un seul, le Russe est capable de tout.

— Mon Dieu! dit Mlle Chantal, assez! Ma pauvre Fernande, est-ce que j'ai l'air en état de disputer avec vous de ces sottises? Je n'en puis plus, la tête me tourne, je suis lasse, lasse, lasse à mourir.

Elle haussa les épaules, et reprit, avec un sourire si humble,

(1) Copyright 1928 by Librairie Plon. Voir la *Revue universelle* des 1er et 15 octobre, 1er, 15 novembre et 1er décembre.

si triste, qu'il effaça pour un moment le rayonnement du regard, sa fierté :

— Capables de tout? Je les crois plutôt capables de rien. Mon Dieu, mon Dieu, ils mentent trop, c'est vrai. A la fin le cœur vous manque. On ne sait plus ce qu'ils sont. Il me semble qu'ils font semblant de vivre, qu'ils n'arriveront jamais à faire une mort, une vraie mort, à mourir pour de bon. Oui, on voudrait au moins leur apprendre à mourir comme de malheureuses créatures de Dieu, à mourir comme des hommes !

Elle effleura les lèvres de la cuisinière de sa petite main tendue :

— Chut ! Taisez-vous ! ne me racontez pas d'horreurs, ma pauvre Fernande, j'aurais bien plutôt besoin d'être rassurée, je ne suis pas une héroïne. Tenez ! regardez-moi seulement bien en face, sans rien dire, avec vos bons yeux bleus. Même quand vous voulez faire la finaude, ils sont encore trop clairs, ils ne peuvent rien garder ; on les croirait polis à neuf chaque matin. Que vos filles (oui, même la méchante, celle qui est partie avec le cantonnier), que vos filles étaient donc bien aises de se regarder dans ces yeux-là !

Avant que la cuisinière stupéfaite eût pu faire un geste, elle l'embrassa sur les deux joues, et disparut aussi vite. Derrière la porte refermée on entendit sa voix, son rire un peu tremblant :

— Je vous expliquerai tout à l'heure... Et puis, vous savez, tant pis ! je sens qu'aujourd'hui je ne serai bonne à rien.

* * *

« Quand vous vous croirez perdue, disait le vieux Chevance, c'est que votre petite tâche sera bien près de sa fin. Alors, ne cherchez pas à comprendre, ne vous mettez pas en peine, restez seulement bien tranquille. Même la prière est parfois une ruse innocente, un moyen comme un autre de fuir, d'échapper — au moins de gagner du temps. Notre Seigneur a prié sur la croix, et il a aussi crié, pleuré, râlé, grincé des dents, comme font les moribonds. Mais il y a quelque chose de plus précieux : la minute, la longue minute de silence après quoi tout fut consommé. »

Il était revenu là-dessus bien des fois, avec un entêtement mystérieux, comme s'il parlait non d'un péril probable, mais d'une conjoncture certaine, et qu'il ne craignît rien pour sa fille chérie qu'un geste suprême de défense, presque involontaire, un dernier sursaut. N'était-ce pas d'ailleurs la leçon de sa mort, le sens caché d'une agonie si humble, si délaissée qu'elle avait frappé de terreur Mlle de Clergerie elle-même? Car elle s'était souvenue, longtemps après, d'une autre parole non moins singulière : « J'ai trop méprisé la peur, avouait-il un jour, j'étais jeune, j'avais le sang trop chaud. »

— Comment ! c'est vous qui parlez ainsi, s'était-elle écriée, vous? Est-ce que vous allez maintenant faire entrer la peur dans le paradis?

Et il l'apaisait d'un geste de sa pauvre main déjà rouge et gonflée, il riait de son rire silencieux.

— Pas si vite ! Pas si vite ! En un sens, voyez-vous, la peur est tout de même la fille de Dieu, rachetée la nuit du Vendredi saint. Elle n'est pas belle à voir — non ! — tantôt raillée, tantôt maudite, renoncée par tous... Et cependant, ne vous y trompez pas : elle est au chevet de chaque agonie, elle intercède pour l'homme.

. . . . . .

— Que je suis lasse ! Dieu que je suis lasse ! murmurait Chantal en montant l'escalier, laissant traîner sa petite main grande ouverte sur la paroi plus fraîche du mur. Je ne me suis jamais sentie si lasse. Le pauvre M. de La Pérouse disait vrai, peut-être? Il y a des jours où l'on ne saurait refuser ni donner rien, où l'on est tenté seulement de capituler, de se rendre, se rendre à merci.

Elle se laissa tomber sur une chaise basse, au pied de son lit, se releva d'un bond, avec crainte, avec dégoût. Elle s'était surprise elle-même dans ce geste de fatigue accablée, qui demande grâce. « Non et non ! fit-elle entre ses dents, non ! » Et elle commença de marcher à travers la chambre, ainsi qu'elle l'avait vu faire tant de fois, jadis, à l'ancien curé de Costerel lorsqu'au terme d'une de ces noires journées du dernier hiver, souffrant de terribles crampes d'estomac, il disait à Mme La Follette : « J'endors mon foie. »

Elle eût voulu se jeter à genoux, cacher sa tête entre ses mains, disparaître — oui, disparaître, rentrer dans ce mer-

veilleux silence dont la seule pensée faisait défaillir son cœur. Et en même temps l'ordre montait, impérieux, du plus profond de son être, de cette part de l'être qui toujours veille, de résister encore une minute, une heure, un jour (qui eût su le dire?), enfin d'attendre, debout, le coup fatal. Elle avait beau aller et venir du lit à la fenêtre, soulever le rideau d'une main tremblante, déplacer distraitement les coussins, ou même siffler tout bas les premières mesures de l'*Arabesque* de Claude Debussy qu'elle aimait tant, elle savait déjà la lutte sans issue, qu'elle s'était désormais, de gré ou de force, avancée trop loin, au point précis où l'emportent des lois inconnues, quand la volonté n'est plus qu'une pierre de fronde au sommet de sa trajectoire, reprise peu à peu par la pesanteur. Qu'importe? Alors, elle assisterait du moins en spectatrice à la chute inévitable. Une pierre tombe, mais l'homme subit son destin.

Peut-être, d'ailleurs, Mlle de Clergerie se fût-elle trouvée plus émue devant un péril mieux défini, certain. Au contraire, l'absurdité du pressentiment à la fois si vague et si fort la délivrait de tout autre souci. Sûre d'être frappée à l'improviste, d'un coup imparable, elle n'imaginait nulle défense, n'était tenue qu'à cette même docilité stoïque qui donne tant de noblesse au sacrifice d'un condamné, même vil, parce que ses derniers pas obéissants vers la mort rappellent trop ces autres premiers pas qu'il fit vers la vie, entre les frémissantes mains maternelles, marquent on ne sait quelle majesté enfantine faite de terreur, de hâte, de confiance, une surprise éblouie, une maladresse sacrée. Car il ne songe plus qu'à user une à une chaque minute de grâce, seulement attentif à déjouer une suprême tentative de la chair, de la terreur charnelle, la révolte, la démence féroce de la panique ou du désespoir. Et dans l'effort qu'il tente ainsi pour détruire à mesure, repousser dans le néant les dernières secondes qui prolongent inutilement son agonie, par ce grand élan vers le vide, il entre dans la nuit qu'il appelle, déjà il n'est plus vivant.

Certes, Chantal était encore bien loin de pouvoir donner son nom à l'espèce de stupeur qui venait de la saisir, ni à cette impatience où elle s'obstinait à ne voir qu'un signe de faiblesse, de lâcheté. « Ai-je vraiment peur? se demandait-elle. Il n'y a pourtant rien de nouveau, rien... Vais-je aussi croire aux présages? » Mais à peine réussissait-elle à sourire,

ainsi qu'elle avait souri au vieux Chevance agonisant, d'un misérable sourire anxieux qui implore, s'efforce à comprendre. « Hé bien, justement, se dit-elle tout à coup, je ne dois pas comprendre ! Pourquoi faire? Évidemment, le pauvre La Pérouse m'a un peu tourné la tête, il avait l'air trop malheureux. J'ai parlé, parlé, cela ne vaut rien. » Elle chiffonnait du bout des doigts le rideau de tulle, elle voyait grandir son pâle visage dans la vitre. « Que suis-je venue chercher ici? Voilà maintenant que j'ai l'air d'un rat pris au piège, je mords les barreaux de ma cage, c'est honteux ! Voyons : je suis libre, libre, absolument libre. Tous les enfants de Dieu sont libres. » Elle alla d'un trait jusqu'à la porte, l'ouvrit, recula, revint encore, resta tremblante sur le seuil, un long moment... Un long moment, elle flaira l'ombre tiède, étouffante, avec une grimace involontaire des lèvres, un froncement de dégoût... Puis, avant même que ne se fût effacé son sourire étrange, elle referma la porte doucement, minutieusement, et rentra vaincue dans la chambre.

— L'abbé Chevance avait raison, fit-elle : mieux vaut rester tranquille en un moment pareil, je ne ferais que des sottises. Au fond, je ne sais pas très bien ce que c'est qu'une grande épreuve, une vraie : celle-ci vient brusquement, tout s'éteint à la fois, je n'arriverais jamais à trouver ma route — mais il y en a une ! Mon Dieu, que j'étais donc heureuse, par comparaison, voilà seulement une heure ou deux ! Comment croire qu'on puisse être laissée si seule, à l'improviste, en un clin d'œil? Jadis, du moins, je serais tombée ici ou là, au pied de mon crucifix, n'importe où... (Elle crispait ses deux petites mains sur la poignée de la fenêtre pour ne pas tomber en effet.) A présent, je ne dois même plus prier le bon Dieu qu'avec ménagement, prudence. Tant pis. Je ne bougerai pas d'un pouce jusqu'à ce que la lumière revienne ; je ne suis pas faite pour marcher à tâtons. J'ai besoin de savoir où je pose le pied.

« Jusqu'à ce que la lumière revienne », disait-elle, et déjà pourtant elle ne l'attendait plus, elle n'attendait que la nuit, c'était la nuit qu'elle défiait de son regard patient... la nuit, le vide, la chute, ce glissement rapide et doux... L'illusion devint si forte qu'elle sentait réellement ses muscles se détendre, ses reins se creuser, le râle profond de sa gorge, et comme le froissement de l'air sur sa poitrine.

L'humble assurance, qui avait inspiré chacun des actes de sa merveilleuse vie, la certitude de n'avoir jamais été, en n'importe quelle conjoncture, qu'une petite chose vaine et légère, faite pour servir un moment, pour la joie d'un seul moment, puis qu'on jette sans regret, prenait ici tout son sens. Elle était jetée, en effet.

Soudain, l'idée lui vint qu'elle avait déjà connu un tel vertige, face au corps gisant du vieux Chevance. Et presque à la même seconde, la vision monta des ténèbres, à sa rencontre, avec une vitesse horrible. Le lit souillé parut d'abord, grossit brusquement, s'arrêta net, maintenant tout proche, encore balancé d'une houle invisible. Elle aurait pu toucher des deux mains le coin pendant du drap, la couverture grise où le sang séché faisait une tache d'un violet sombre. « Est-ce vous? dit-elle tristement. Est-ce vous? » D'ailleurs elle ne sentait ni curiosité, ni terreur, elle se retrouvait simplement à la place ancienne, pour y soutenir le même combat. Aujourd'hui comme hier, elle ne devait attendre de l'ami de son âme aucune aide, aucune parole de consolation. Il fallait simplement qu'elle restât de nouveau ferme et tranquille, ainsi qu'elle avait fait jadis, bien droite, attentive, couvrant de son ombre le vieux maître incompréhensiblement foudroyé. A peine osa-t-elle porter à la hauteur de l'oreiller un regard d'avance éperdu, qu'elle abaissa aussitôt vers la terre. La toile bise gardait encore, marquée au creux de la plume, ainsi que le sceau même de la très parfaite misère, l'empreinte de la nuque, des épaules. Le lit était vide.

En vérité, elle n'avait jamais attendu rien d'autre, elle le savait vide. Elle savait écrit de toute éternité qu'elle arriverait seule au dernier tournant de la route, qu'*il* manquerait le suprême rendez-vous. Et elle savait aussi que ce lit mystérieux, arrêté maintenant si près d'elle, ainsi qu'un minuscule navire, encore mollement secoué sur son ancre, à la surface de la nuit, n'était qu'une hallucination demi-volontaire, une image à peine plus forte que les autres, dont son angoisse s'était emparée au passage. Mais elle acceptait tout cela comme un signe, le symbole probable de son humble destin. Les grandes épreuves n'étaient pas faites pour elle, ni les grandes joies, et ce qu'elle appelait,

faute de mieux, son angoisse devait ainsi garder jusqu'à la fin le caractère de ces déceptions enfantines, qui ressemblent tellement à des songes... Elle aurait ainsi veillé, toute sa vie, soigneusement, héroïquement, sur des êtres médiocres, à peine réels, ou sur des biens de nul prix. Et maintenant, il fallait peut-être qu'elle montât sa dernière garde pour l'inutile souvenir d'un mort, près d'un lit vide.

Elle fit un pas du côté de la vision, en souriant. L'image commença de s'effacer aussitôt, rentra dans une ombre laiteuse, s'évanouit. En dépit des fenêtres closes, de la triple épaisseur des rideaux de tulle, elle entendait à présent la voix furieuse de Fernande, le choc des seaux sur la pompe, un rire aigu. Elle écouta d'abord avec une sorte de surprise exténuée, presque incrédule, comme si ces bruits fussent venus d'une autre rive, à travers une immense étendue d'eau murmurante. Puis il lui sembla que chaque fraction de seconde l'éloignait irréparablement de ces êtres qu'elle avait chéris. La pensée que, dans un instant, elle ne pourrait sans doute plus rien pour eux, qu'elle aurait perdu mille fois plus que leur chétive présence, le secret de leur tristesse, de leur misère, de leur mensonge, que le céleste lien de la pitié serait entre eux à jamais rompu, qu'elle ne pourrait plus les plaindre, partager leur souffrance obscure, la traversa comme un éclair. Elle put se croire jouée de nouveau par quelque surnaturelle malice. Le découragement de ces dernières semaines, les désillusions successives, la lutte qu'elle venait de soutenir contre Mme de Clergerie, La Pérouse, contre elle-même lui apparurent comme autant de pièges, d'obstacles dressés sous ses pas afin d'user ses forces, la réduire à l'impuissance dans le moment même qu'elle allait accomplir l'œuvre unique pour laquelle elle était née : le salut des faibles êtres dont elle se sentait comptable à Dieu. En choisissant la part plus commune, une tâche à la mesure des moins adroits, des moins hardis, elle n'avait réellement songé qu'à sa sécurité, son repos. « Donnez à Dieu ce qu'on demande aux petits enfants, » disait l'abbé Chevance. Et lui aussi avait vécu comme un enfant, il avait tenu la gageure avec elle, soutenu ce défi jusqu'à ce que — la ruse se dévoilant tout à coup — il se fût enfoncé dans la mort, sans une parole, sans une larme, redevenu un homme entre les hommes, dans un abandon solennel.

Alors le « trop tard », les deux mots inconsolés où tient tout le malheur de notre espèce, vint aux lèvres de Mlle Chantal, avec une plainte étouffée, un cri rauque, qu'on eût dit arraché au sein maternel. Elle se revit, portant la vieille femme au creux de ses bras, sur son cœur, dans la poussière et l'éblouissement de midi, sous le soleil immense. Dieu l'avait faite patiente et forte, pour assumer de tels fardeaux, et elle avait choisi les jeux innocents de la grâce divine, la tâche quotidienne, l'humble joie entretenue avec tant de soins et d'amour, et qui n'aurait été utile à personne, que personne n'aurait compris !... Ainsi le vieux Chevance usait lentement sa vie à des besognes serviles, puis achevait de mourir abandonné, méconnu de tous, resté pour la fille même de son âme, une énigme, un secret, presque un remords. « J'aurais pu, j'aurais dû... balbutiait-elle, les joues enflammées, les yeux secs. Oui, s'il est vrai qu'ils attendaient tout de moi, qu'ai-je donc donné? »

Elle pencha la tête, écouta de nouveau à travers la fenêtre toujours close, avec la crainte absurde de ne plus rien entendre, comme s'il eût été possible que le petit univers, qu'elle n'avait pas réussi à sauver, se fût englouti d'emblée, perdu dans l'oubli. L'oubli... « Hélas ! ils n'avaient que moi, dit-elle. Dieu les oublie ! »

L'idée de cette solitude sans recours, éternelle, à peine eût-elle osé la concevoir, brisa d'un coup toute résistance, l'acheva. Elle leva vers le Christ pendu au mur un regard avide, et sans pouvoir se détourner plus longtemps de la source ineffable dont la soif la dévorait, elle glissa sur les genoux, se jeta dans la prière, les lèvres serrées, les yeux clos, comme on tombe, ou comme on meurt.

Jusqu'alors, elle n'était jamais entrée dans le monde étrange où elle avait seule accès que par une pente insensible : cette fois, elle s'y sentit couler à pic. Littéralement, elle crut entendre se refermer sur elle une eau profonde, et aussitôt, en effet, son corps défaillit sous un poids immense, accru sans cesse et dont l'irrésistible poussée chassait la vie hors de ses veines. Ce fut comme un arrachement de l'être, si brutal, si douloureux, que l'âme violentée n'y put répondre que par un horrible silence... Et presque dans la

même incalculable fraction de temps, la Lumière jaillit de toutes parts, recouvrit tout.

— Qu'ai-je donc cherché? se dit Mlle de Clergerie. Où étais-je? (Elle croyait reconnaître un à un chaque objet familier, il semblait qu'elle pût désormais les envelopper et les étreindre de ce regard intérieur qui baignait dans un autre jour.) Était-il donc si difficile de me remettre entre Ses mains? M'y voici.

Car à présent, l'idée, la certitude de son impuissance était devenue le centre éblouissant de sa joie, le noyau de l'astre en flammes. C'était par cette impuissance même qu'elle se sentait unie au Maître encore invisible, c'était cette part humiliée de son âme qui plongeait dans le gouffre de suavité. Lentement, avec des soins infinis, elle achevait de consommer amoureusement cette lumière éparse, elle en concentrait le faisceau en un seul point de son être, comme si elle eût espéré faire ainsi sauter un dernier obstacle, et se perdre en Dieu par cette brèche. Encore un court moment, le flot fut étale. Puis la vague flamboyante commença de baisser doucement, insidieusement, jetant çà et là son écume. La douleur venait de reparaître ainsi que la dent noire d'un récif entre deux colonnes d'embrun, mais dépouillée de tout autre sentiment, réduite à l'essentiel, lisse et nue, en effet, comme une roche usée par le flot. A ce signe Mlle de Clergerie reconnut que la dernière étape était franchie, son humble sacrifice reçu, et que les angoisses des dernières heures, les doutes, et jusqu'à ses remords, venaient de s'abîmer dans la prodigieuse compassion de Dieu.

Elle n'osait faire un geste ni seulement baisser les yeux qu'elle gardait ouverts sur le même point de la muraille, un peu au-dessous de son crucifix. Elle sentait nettement la fatigue de ses genoux et de ses reins, la pesanteur de sa nuque, cette espèce de durcissement du globe oculaire qui paralysait son regard. Et néanmoins sa propre souffrance ne lui appartenait déjà plus, elle n'eût su la retenir en elle, c'était comme l'effusion hors de sa chair brisée, anéantie, du sang précieux d'un autre cœur. « Je ne possède plus rien, » pensait-elle avec une joie encore naïve et pourtant grave, auguste, qu'elle aurait voulu serrer farouchement sur sa poitrine, ainsi que le fruit sublime de son extraordinaire union... « S'Il voulait, je pourrais mourir. »

Mais ce fut moins l'attente de la mort, ou sa lucide délec-

tation, qui fit défaillir son âme, que la certitude surhumaine d'un anéantissement si profond qu'elle ne pouvait non plus vivre que mourir, en sorte que s'il plaisait à Dieu de détruire une misérable petite créature si parfaitement dépossédée, Il devrait partager avec elle sa propre agonie, laisser prendre le dernier battement exténué de son cœur, le dernier souffle de sa bouche. Oui, elle recevrait la mort de cette Main qui ne peut plus se refermer sur rien, tenue ouverte par les clous, à jamais. Ainsi qu'un enfant répète sans les comprendre, avec une docilité sacrée, les mots qu'il reçoit, un par un, des lèvres maternelles, elle avancerait pas à pas parmi les ténèbres d'une Agonie dont le seuil n'a encore été franchi par aucun ange, elle recueillerait chaque miette, à tâtons, de ce pain terrible... Et dans la même minute, le Silence qu'elle appelait roula sur elle, la recouvrit.

Certes, l'image de Chevance, son nom même, semblait bien loin de sa pensée... Pourtant, par un prodige unique, d'un mouvement de l'âme aussi pur, aussi innocent qu'aucun de ces gestes inhabiles qui ravissent d'amour et de pitié le cœur des mères, elle craignit vaguement d'avoir désobéi ; elle se retourna vers son vieux maître, ainsi que gémit, en dormant, un nouveau-né. Qu'eût-il dit? Qu'eût-il pensé? Ne l'eût-il pas arrêtée depuis longtemps, d'un de ces sourires anxieux qu'il avait, si tristes, si tendres? Aurait-il permis qu'elle le précédât sur de tels chemins? Car, ô merveille ! ce ne fut pas l'élan de l'extase qui lui fit franchir le dernier pas, mais au contraire l'effort à peine conscient qu'elle tenta pour s'en arracher, se reprendre. Qu'importe? Elle était allée désormais trop loin dans la Présence que rien ne limite, elle ne put que se laisser glisser ainsi qu'un coureur au bout de sa course, et tandis qu'elle croyait refuser encore le don sublime dont elle se jugeait indigne, l'Agonie divine venait de fondre sur son cœur mortel, et l'emportait dans ses serres.

D'ailleurs, à peine eût-elle osé distinguer ce nouveau prodige de la simple oraison où elle avait si souvent retrouvé le sens de sa propre vie, son équilibre, son secret. Bien des fois, en effet, depuis l'enfance, elle s'était sentie portée par la pensée auprès du Dieu solitaire, réfugié dans la nuit comme un père humilié entre les bras de sa dernière fille, consommant lentement son angoisse humaine dans l'effusion du sang et des larmes, sous les noirs oliviers... Une

autre ira demain jusqu'à la croix, qui épie à cette heure, à travers les fentes de la porte, avec le chant du coq, le reflet du clair de lune qu'elle prend pour la première lueur de l'aube cruelle. « Quoi ! cette nuit ne finira donc pas ! » ...Mais ce que veut seulement Chantal, c'est ramper doucement, sans aucun bruit, le plus près possible de la grande ombre silencieuse, la haute silhouette à peine courbée, dont elle croit voir trembler les genoux. Alors, elle se couche à ses pieds, elle s'écrase contre le sol, elle sent sur sa poitrine et sur ses joues l'âcre fraîcheur de la terre, cette terre qui vient de boire, avec une avidité furieuse, l'eau de ces yeux ineffables dont un seul regard, en créant l'univers, a contenu toutes les aurores et tous les soirs. La brume cesse de tomber. La brise se lève sur la misérable petite colline. Le chemin pierreux, avec ses flaques de boue, suit un moment la crête, puis descend brusquement, plonge dans le vide... Une fenêtre brille encore sur les pentes. D'où va venir la trahison?

Car c'est à la trahison qu'Il pense, et elle y pense comme lui. C'est sur la trahison qu'Il pleure, c'est l'exécrable idée de la trahison qu'Il essaie vainement de rejeter hors de lui, goutte à goutte, avec la sueur de sang. ...Il a aimé comme un homme, humainement, l'humble hoirie de l'homme, son pauvre foyer, sa table, son pain et son vin — les routes grises, dorées par l'averse, les villages avec leurs fumées, les petites maisons dans les haies d'épines, la paix du soir qui tombe, et les enfants jouant sur le seuil. Il a aimé tout cela humainement, à la manière d'un homme, mais comme aucun homme ne l'avait jamais aimé, ne l'aimerait jamais. Si purement, si étroitement, avec ce cœur qu'Il avait fait pour cela, de ses propres mains. Et la veille, tandis que les derniers disciples discutaient entre eux l'étape du lendemain, le gîte et les vivres ainsi que font les soldats avant une marche de nuit, — un peu honteux tout de même de laisser le Rabbi monter là-haut, presque seul — criant fort, exprès, de leurs grasses voix paysannes en se donnant des claques sur l'épaule, selon l'usage des bouviers et des maquignons, Lui, cependant, bénissant les prémices de sa prochaine agonie, ainsi qu'Il avait béni ce jour même la vigne et le froment, consacrant pour les siens, pour la douloureuse espèce, son œuvre : le Corps sacré, Il l'offrit à tous les hommes,

Il l'éleva vers eux de ses mains saintes et vénérables, par-dessus la large terre endormie, dont Il avait tant aimé les saisons. Il l'offrit une fois, une fois pour toutes, encore dans l'éclat et la force de sa jeunesse, avant de le livrer à la Peur, de le laisser face à face avec la hideuse Peur, cette interminable nuit, jusqu'à la rémission du matin. Et sans doute Il l'offrit à tous les hommes, mais Il ne pensait qu'à un seul. Le seul auquel ce Corps appartînt véritablement, humainement, comme celui d'un esclave à son maître, s'étant emparé de lui par ruse, en ayant déjà disposé ainsi que d'un bien légitime, en vertu d'un contrat de vente en due forme, correct. Le seul ainsi qui pût défier la miséricorde, entrer de plain-pied dans le désespoir, faire du désespoir sa demeure, se couvrir du désespoir ainsi que le premier meurtrier s'était couvert de la nuit. Le seul homme entre les hommes qui possédât réellement quelque chose, fût pourvu, n'ayant plus rien désormais à recevoir de personne, éternellement.

Ce qu'alors Mlle de Clergerie vit, ou ne vit pas, de ses yeux de chair, qu'importe? La terreur qui l'avait saisie restait lucide, ne ressemblait à aucune de celles qui naissent des songes et s'effacent avec eux. Tandis que la commune angoisse ne saurait se séparer d'une certaine honte secrète qui délie nos dernières forces, et achève de nous dégrader, celle-ci suppliciait l'âme sans y apporter aucun trouble. La douleur fulgurante en était à ce degré de transparence et de pureté qui la fait rayonner bien au delà du monde charnel. Et pourtant l'extraordinaire jeune fille reconnut la compagne fidèle, l'amie humble et sincère de sa vie, sa propre souffrance, dans cette espèce de miroitement prodigieux, insoutenable, qui était la souffrance même de Dieu. Comme elle eût reçu n'importe laquelle des épreuves quotidiennes, familières, jamais recherchées, jamais refusées, la confusion d'une parole railleuse, un plat manqué, elle s'offrit naïvement, elle fit une fois de plus ce don ingénu de soi-même. Aucune des martyres qu'elle aimait n'embrassa le glaive ou la hache d'un plus gracieux abandon. A peine son visage eut-il une rougeur légère tandis que, du profond de l'extase, ses bras et ses épaules esquissaient le geste de protéger, de couvrir une présence chérie, d'aller au-devant du coup fatal...

Elle voyait, à quelques pas, face au Dieu trahi, à l'amour

méprisé, dont elle entendait le halètement solennel, la créature étrange, incompréhensible, qui a renoncé l'espoir, vendu l'espoir de l'homme pour trente deniers comptant, puis s'est pendue. Elle ne la voyait pas dans l'acte dérisoire de sa trahison, alors qu'elle n'était encore qu'un petit juif famélique et malicieux, qui éprouve les pièces d'argent au fond de ses poches, du bout de ses ongles crasseux, tremblant dans sa peau malsaine à chaque tintement de l'épée du centurion sur le fourreau, mais à l'heure qu'il eut accompli son destin, qu'il fut dressé à jamais, fruit noir d'un arbre noir, à l'entrée du honteux royaume de l'ombre, sentinelle exacte, incorruptible, que la miséricorde assiège en vain, qui ne laissera passer aucun pardon, pour que l'enfer consomme en sûreté sa paix horrible. L'arbre monte lentement au-dessus de l'horizon, fait du ciel deux parts égales, s'en va tremper dans la nue son front décharné. Elle ne voit plus qu'un tronc, une énorme colonne recouverte d'écorce, comme si l'arbre venait de se refermer sur son fruit. Toutes les larmes qu'elle écoute maintenant tomber sur la pierre ne rendraient pas une goutte de sève à ce gibet colossal.

. . . . . .

Alors, elle écouta une dernière fois la plainte ineffable, elle la recueillit dans son âme, ainsi qu'un plongeur remplit d'air sa poitrine. Elle n'osa pas tourner la tête vers la vision merveilleuse, de peur de ne pouvoir plus en détacher son regard avant d'avoir achevé sa tâche. Non ! elle ne recevra rien, tant qu'il lui reste encore quelque chose à donner !... L'idée ne lui vint même pas qu'elle accomplissait un acte bien différent des actes ordinaires de sa vie, et d'ailleurs aucune idée ne lui vint. Simplement, comme elle s'était offerte tant de fois pour les pécheurs, d'un même mouvement elle alla vers ce pécheur des pécheurs, les bras tendus ; elle s'offrit à ce désespoir impénétrable avec un sentiment mystérieux, qui n'était tout à fait ni l'horreur ni la compassion, mais une sorte de curiosité sacrée.

Dès le premier pas, aussi furieusement qu'il avait grandi, ce gibet commença de décroître, ne fut soudain devant elle, à portée de sa petite main, qu'un olivier noir et tordu. L'enfourchure, placée fort bas, en était déformée par une grossière cicatrice, pareille à la tête d'un saule, couverte

d'écailles grises, et d'une espèce de lichen desséché par l'hiver. Bien que sûr ce plateau désert le silence fût absolu, la brise tombée, Mlle de Clergerie croyait entendre peiner et craquer sous l'écorce les membres noués mais puissants de l'arbre, et ses racines profondes. Puis elle vit frémir la pointe extrême des branches, et la vibration s'en transmit de feuille en feuille, jusqu'à ce que la tête monstrueuse, déchirant lentement sa carapace de mousse et d'écorce, se mit à tourner sur elle-même, avec une gravité hideuse... Mais ce qui jeta Chantal en avant fut moins l'horreur d'une vision si grossière que la crainte vague, à demi consciente, qu'un tel cauchemar ne marquât la fin de son extase. Elle mesura des yeux, une dernière fois, l'obstacle, et marcha dessus.

— Où allez-vous? dit une voix très lente, dont elle reconnut aussitôt l'accent. Est-il convenable que je vous laisse sortir ainsi?

L'abbé Cénabre était devant elle.

GEORGES BERNANOS.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'UNION A L'ÉPREUVE

Le grand projet de liquidation des réparations a tenu la vedette dans ces dernières semaines. L'affaire, certes, est d'importance. On voit venir un nouvel épisode du fameux mythe de *la Peau de chagrin*. Encore si on pouvait espérer que ce soit le dernier. Mais pas d'illusion. Pour mettre le point final, il faudrait régler les dettes de guerre et les Américains ne veulent rien savoir. Alors, provisoire pour provisoire, est-ce bien la peine de changer?

L'opération n'est même pas menée de ce train rapide qui ne laisse pas le temps des réflexions. Parlez-nous de ce qui s'est passé à Genève au début de septembre quand on s'est jeté tête baissée dans la nasse. Quatre jours, il n'en a pas fallu davantage pour remettre sur le tapis l'occupation rhénane, les garanties de sécurité et le règlement financier. On ne parle plus que des finances. Le contrôle du Rhin viendra évidemment à son heure. Souhaitons qu'à ce moment les réserves de patience ne soient pas épuisées. Gare aux abandons des heures de lassitude. C'est la sanction des initiatives irréfléchies.

Mais qui s'est avisé à Genève de songer aux conséquences? On n'a même pas pris la peine de relire le Traité de Versailles et de se rappeler que les gouvernements empiétaient sur les droits de la Commission des réparations. Personne ne s'est avisé qu'en admettant l'Allemagne à une discussion sur le pied d'égalité on donnait au Traité de Versailles une entorse que les auteurs du plan Dawes n'avaient même pas osé concevoir. Il fallait aller vite, couper court

aux discours embarrassants. Quoi de plus simple que de s'en remettre à de futures discussions par de non moins futurs comités !

Quand il s'est agi de passer à l'exécution on s'est trouvé dans un bel embarras. Cinq semaines de palabres n'ont pas suffi à mettre sur pied le seul comité des experts financiers. Si blasé que soit le public, il a marqué quelque étonnement. D'autant que rien n'a été négligé pour l'égarer. Peu de renseignements précis et beaucoup d'échos de polémiques qui donnent l'impression de se développer dans le vide. Juste ce qu'il faut pour lancer sur de fausses pistes. C'est qu'il est assez gênant d'avouer qu'on est pris dans un inextricable réseau de contradictions. Tel est bien pourtant le cas.

Il y a contradiction fondamentale entre la conception juridique du Traité de Versailles qui réclame la satisfaction de toutes les revendications au prix de sacrifices illimités et la conception économique du plan Dawes qui limite les réparations aux possibilités du débiteur. Il y a contradiction entre les bases de calcul des créanciers qui font la balance entre ce qu'ils doivent recevoir et ce qu'ils doivent payer et la base de calcul de l'Allemagne qui déclare s'en tenir à la réparation des dommages de guerre. Il y a contradiction entre l'impératif catégorique de l'Amérique qui n'admet aucune discussion et la méthode d'un débat d'égal à égal entre vainqueurs et vaincus. Il y a même contradiction entre les cas particuliers des différents créanciers. Les uns disposés à se contenter du remboursement des dettes de guerre, d'autres ayant de lourds passifs à récupérer, avec les réveils de jalousie inévitables, chaque fois que l'on évoque la disproportion des parts du gâteau.

N'est-ce pas précisément ce facteur de divisions qui a été le gros écueil dans les discussions préliminaires? Il y avait un plan tout indiqué : établir un chiffre d'indemnité raisonnable correspondant aux possibilités et aux besoins en laissant aux techniciens le soin de rechercher les combinaisons les plus ingénieuses. Qu'on ne dise pas que l'addition est difficile à faire. Les règlements des dettes de guerre, que l'on proclame pour le moment intangibles, représentent en valeur actuelle un capital de 29 milliards de marks-or. L'Angleterre, l'Italie et le Japon n'en demandent pas davantage. Les petits créanciers qui n'ont droit qu'à dix pour cent ne sont pas admis à parler, peut-être parce qu'ils seraient les plus gourmands. Par ailleurs, la Belgique réclame une compensation pour les six milliards de marks laissés par l'invasion et volatilisés dans la faillite. La France, d'après le discours de Chambéry, se contente d'un remboursement partiel des 100 milliards qu'elle a dépensés. Fallait-il vraiment des efforts extraordinaires pour tirer de ces éléments un

accord sur un chiffre global, s'il y avait eu un désir réel d'établir le bloc préalable des créanciers?

N'était-ce pas autrement important que de s'attarder aux chicanes de procédure? Mais il est évident que les discussions de forme sont nées du défaut de solidarité des créanciers. Personne n'aurait songé à se préoccuper de l'indépendance des experts si on avait été d'accord sur le but. Le trait décisif a été l'exhumation de la Commission des réparations. Imaginée pour esquiver les responsabilités, on la voit reparaître chaque fois qu'il s'agit d'endosser un défaut de décision et de préparer le geste de Pilate. Faudra-t-il encore payer aux Allemands ce petit retour d'humiliation?

Dieu sait pourtant que les Allemands n'ont pas besoin de cette chance supplémentaire. Ils ont déjà de fameux atouts. Les Américains les soutiennent parce que, depuis quatre ans, ils leur ont prêté quelque dix milliards de marks, dont le service les intéresse plus que les réparations. Le dernier discours du président Coolidge leur a montré que les États-Unis considèrent l'Angleterre et la France comme parfaitement en état de payer les dettes. Avec un tel appui, se trouver en face de créanciers manœuvrant en ordre dispersé, c'est une position que M. Stresemann n'aurait pas osé rêver.

Le cas est si sérieux qu'on se refuse à croire que le défaut de cohésion des créanciers résiste à l'épreuve des réalités. Ne verra-t-on pas la solidarité se réveiller en face des décisions précises? Les Allemands, toujours enclins à abuser de leurs avantages, ne commettront-ils pas une de ces fautes de tact que l'on peut attendre même chez un bon élève de Bismarck? Les Alliés ne se ressaisiront-ils pas alors qu'ils ont encore la ressource de pouvoir se replier sur un *statu quo* en somme fort avantageux. Qu'ils se défient surtout de la pression des politiciens qui agitent d'avance le spectre de l'échec. Comme si c'était échouer que de ne pas se jeter dans un traquenard quand on a en mains un état de paiements éprouvé et des gages solides. Avec un peu de sang-froid et de discipline, la partie n'est pas perdue. Évidemment, il ne faut pas rendre aux Allemands le dernier service de semer la discorde entre les créanciers.

Pourquoi faut-il qu'à ce tournant difficile, nous retrouvions le démon malin qui s'acharne à troubler les rapports entre l'Italie et la France? Une détente sensible s'était manifestée dans ces derniers mois, conduisant au règlement de l'affaire de Tanger, aux manifestations sympathiques de Coni et d'Arezzo. Peut-être n'a-t-on pas tiré des occasions favorables tout le parti possible. C'est en diplomatie surtout que s'impose l'avertissement : *carpe diem.* Il faut saisir les moments favorables et vider les abcès à fond. Pourquoi a-t-on

laissé traîner les vieux litiges des naturalisations tunisiennes et de la frontière tripolitaine? Aucune personne de bon sens n'admettra qu'il soit difficile de leur trouver une solution équitable. Cette solution, on l'a bien annoncée il y a quelques semaines, mais dans des conditions qui semblaient calculées pour réveiller les susceptibilités italiennes plus que pour faciliter l'entente. Sur ces entrefaites, est intervenu le verdict stupide, plus encore qu'inique, de l'affaire Nardini. Les passions se sont déchaînées de l'autre côté des Alpes avec une violence que peut seule expliquer le dérèglement des foules.

Il faut être logique en effet. Les Italiens ont répudié le suffrage universel. Ils devraient donc être avertis plus que quiconque des égarements de la démagogie transposés dans le domaine judiciaire. Les masses ne raisonnent pas. Si les gouvernements n'étaient pas là pour les contenir, elles auraient tôt fait de nous ramener à l'âge des cavernes. Qu'en pensent les bons pacifistes qui proposent de laisser aux peuples le soin de décider de la paix ou de la guerre? Avec leur système, combien de fois le canon aurait repris la parole rien que depuis la fin de la « dernière des guerres »? Sur la Ruhr, dans l'Adriatique, entre les frères latins et aussi chez nos bons amis les Turcs?

Ceux-là sont en train de nous manifester leur affection d'une manière tout à fait significative. On s'étonne que M. Poincaré ne s'en soit pas avisé au moment où il cherchait des raisons pour arrêter à la Chambre l'offensive des partis de gauche contre l'œuvre française en Syrie. Il y avait là pourtant un argument moins scabreux que celui qui a ajouté aux irritations italiennes et aussi bien plus décisif. S'il est une politique qui constitue une menace chaque jour plus sérieuse pour notre position en Orient, c'est bien celle qui encourage par sa faiblesse les adversaires du mandat français.

Notre opinion publique a trop négligé les affaires d'Orient depuis que l'ordre apparent règne à Damas. On s'est endormi dans l'optimisme en dépit d'avertissements donnés par des observateurs attentifs comme M. de Gontaut-Biron dans son enquête : *Sur les routes de Syrie*. Après tant de déboires on voulait croire que l'ère des réalisations pratiques commençait. Les initiés ont eu de l'inquiétude en février quand on a appris le brusque congédiement du Damad qui nous avait donné des gages de loyalisme pendant les heures troubles et son remplacement à la tête du gouvernement syrien par le cheik Tajeddine, adversaire du mandat rallié de fraîche date. On voyait s'esquisser une évolution qui se flattait d'isoler les extrémistes en gagnant les nationalistes modérés aux appâts du pouvoir.

L'illusion était telle que, le 15 février, M. Ponsot annonçait l'élection d'une Constituante dans une déclaration dont il a dû depuis

regretter certaines imprudences. Le haut commissaire n'annonçait-il pas que l'Assemblée élue en toute liberté élaborerait « en pleine indépendance » le statut « définitif » de la Syrie? Que l'on s'étonne après cela que les élections d'avril aient abouti au triomphe des éléments hostiles au mandat, que le premier soin de l'Assemblée ait été de porter à la présidence Hashen bey Attassy, l'ancien président du Conseil de Feyçal que M. de Jouvenel lui-même avait dû déporter en 1926. Il ne restait plus qu'à laisser la Constituante préparer en toute indépendance la charte suivant les directives du fameux comité syro-palestinien du Caire. Indépendance absolue, unité de la Syrie par la suppression des États particuliers, souveraineté absolue de l'État syrien, suppression du mandat remplacé par un traité de collaboration économique, création d'une armée nationale.

Il a bien fallu se réveiller quand on s'est trouvé en face d'une constitution qui escamotait la puissance mandataire. Mise en demeure de disjoindre les articles les plus compromettants, l'Assemblée a refusé. M. Ponsot a riposté par une suspension de trois mois qui aurait dû prendre fin le 11 novembre. Puis il est venu à Paris. Un moment il a été question de le remplacer par le général Billotte. Mais M. Ponsot a des appuis. Il a déclaré à qui voulait l'entendre que rien n'est compromis. Déjà les nationalistes syriens ont jeté leur gourme. Ce ne sont pas de si mauvais diables. Une cure de réflexion prolongée jusqu'au début de février laissera le temps au haut commissaire de préparer une reprise des travaux dans des conditions plus favorables.

On verra ce que cette méthode donnera avec les Syriens. Nous ne voyons que trop déjà ce qu'elle produit avec les Turcs. Ceux-ci se moquent franchement de nous. Et uniquement parce qu'ils nous croient incapables de toute réaction énergique. Pour s'en convaincre il suffit de comparer leur attitude à notre égard et celle avec l'Angleterre qui n'a pas hésité à faire donner les soldats. Aujourd'hui les généraux turcs viennent fraterniser avec les britanniques à Mossoul même, c'est-à-dire sur le théâtre de leur défaite la plus cuisante. Mossoul, le grand centre des pétroles sur lequel les Turcs invoquaient des droits qu'une enquête internationale n'avait pas jugés négligeables, Mossoul, qui pendant deux ans a failli devenir un champ de bataille, Mossoul que les Anglais avaient occupé en violation de l'armistice. Les soldats sont restés et les Turcs ont dû s'incliner.

Ils se rattrapent sur la France qui a abandonné la Cilicie et qui a failli se brouiller avec la Grande-Bretagne lors de l'évacuation de Tchanak. Alors on nous prodiguait les flatteries. On le devait bien à ceux dont l'appui avait été si précieux au mouvement national turc. M. Franklin-Bouillon était si fêté qu'il se laissait aller à accepter une

frontière désastreuse pour la Syrie. Alexandrette sous le canon turc. Les sources qui alimentent Alep entre les mains des Turcs. Le chemin de fer de Bagdad transformé en ligne de démarcation et laissé aux Turcs pour le transport de leurs troupes. Cela ne tient pas debout. Pourtant le système a été maintenu et même aggravé par un nouvel accord de 1926, œuvre de M. de Jouvenel. Comment les Turcs ne se seraient-ils pas cru tout permis?

Les conventions de 1922 et 1926 ont laissé en suspens le tracé de la frontière entre Nousseïbine et Djezireh ben Omar sur le Tigre, c'est-à-dire dans la région du « bec de canard » où les Turcs, désireux de nous devancer, trouvent de fâcheuses complaisances chez certains éléments coloniaux anglais. La ligne indiquée, une ancienne voie romaine, a été relevée ce printemps par une commission de démarcation. Les Turcs ont refusé de la reconnaître et de retirer leurs troupes. Conformément au traité, la démarcation a été confirmée par une décision arbitrale du général danois Ernst. Les Turcs ignorent l'arbitrage. Bien mieux ils nous accusent de ne pas empêcher les chefs kurdes de la région de leur causer des ennuis. Préféreraient-ils que nous envoyions des soldats pour chasser les leurs? C'est pour le coup qu'on nous accuserait d'agression.

Nous plaignons l'aimable homme qu'est le comte Charles de Chambrun d'être attelé à cette tâche ingrate. Nous l'avons vu partir avec le bel enthousiasme d'un descendant de La Fayette qui va découvrir la Turquie occidentalisée. Il n'a pas été long à constater que les Turcs en vérité ont bien changé. Autrefois ils respectaient la France. Ils n'auraient pas songé à contester une signature. Les jeunes Turcs qui portent le melon et le triangle n'ont pas de ces scrupules. Ils en sont venus à nous narguer publiquement. La scène s'est passée le 1er décembre en pleine Assemblée ; on discutait l'accord sur la dette ottomane. Non seulement les députés, dociles à toutes les instructions gouvernementales, ont escamoté l'accord en introduisant des réserves qui le détruisent radicalement, mais ils se sont permis de déposer une motion demandant l'ajournement de l'exécution jusqu'au règlement de la frontière syrienne. Le ministre des Affaires étrangères n'a fait écarter cette proposition qu'après avoir déclaré qu'il défendrait la thèse turque au sujet de la frontière comme une question vitale.

Voilà où en est tombé le prestige de la France en Orient. On nous juge sur les défaillances de la politique syrienne et aussi du système de Locarno. C'est un avertissement que l'on fera bien de méditer au moment d'aborder les dernières acrobaties des réparations.

Saint-Brice.

LES LETTRES

M. ANDRÉ CHAMSON

L'œuvre littéraire de M. André Chamson est de celles qui expriment l'âme d'un pays. Nous avons plusieurs écrivains de cette sorte, dont le talent semble nourri par les sucs mêmes de la terre natale, comme une plante qui y plongerait ses racines. M. Joseph de Pesquidoux en Gascogne, M. Henri Pourrat en Auvergne, en sont les meilleurs exemples. M. André Chamson, lui, représente les Cévennes sur leur versant languedocien. Sans connaître les paysages cévenols, je les imagine fort bien à travers les livres de ce jeune écrivain. Ils doivent avoir quelque similitude avec ces sites de haute Provence où l'on voit d'audacieux villages surmonter, au-dessus de la plaine, de rocheux promontoires. Les murs des maisons ne font qu'un bloc avec la falaise qu'ils couronnent. Et l'ensemble se découpe, massif et coloré, sur le ciel d'un bleu cru. Le relief d'un tel tableau, son dessin accusé, la violence de ses ombres, lui donnent une grandeur sauvage. Le style de M. André Chamson participe de cette noblesse rustique. Sa simplicité voulue et parfois un peu rude le rend propre à évoquer les choses et les gens d'un pays dont la dureté est marquée davantage par un ciel limpide. C'est un talent presque plastique que celui-là, et qui fait songer à certaines peintures travaillées en pleine pâte, moins avec le pinceau qu'avec le couteau à palette, parfois avec le pouce.

Cependant, puisque nous présentons à la manière tainienne l'œuvre de M. Chamson, il faut aller plus loin. La méthode de Taine

est particulièrement favorable à l'étude d'un auteur qu'inspire l'esprit d'un pays. Mais le pays ne suffit pas à constituer le milieu où naît et se développe un écrivain. Le milieu comprend d'autres éléments. Pour revenir aux exemples cités plus haut, l'œuvre de M. de Pesquidoux n'exprime pas seulement la Gascogne, mais la vie d'un gentilhomme attaché à la conservation et au développement d'un domaine rural ; chez M. Henri Pourrat, le peintre de l'Auvergne est doublé d'un amateur de légende et de folk-lore. En M. André Chamson il y a un Cévenol qui joint, à l'amour et à la connaissance de son pays, l'esprit d'une vieille tradition protestante.

M. Chamson a l'esprit réformateur, moins du point de vue religieux, qui lui est indifférent, qu'au sens le plus large du mot. Il songe à refondre la société, pour la rendre meilleure, de la même manière que le protestantisme prétendait épurer la religion. Il se fie pour cela à son seul jugement, comme le protestant trouve sa règle spirituelle dans sa conscience. Finalement il en vient à replacer l'homme au sein de la nature, ce qui n'est pas une découverte bien neuve : un philosophe de souche protestante, non point cévenol, mais genevois, a eu la même idée il y a plus d'un siècle et demi ; il s'appelait Jean-Jacques Rousseau. Mais la nature à laquelle M. Chamson est ainsi ramené par son idéologie, est celle d'un pays où il a passé toute son enfance, où il vit encore plusieurs mois de l'année. Et c'est parce qu'il la peint en traits justes et vigoureux que ses romans nous frappent et nous retiennent.

Le premier de ces romans s'appelait *Roux le Bandit*. C'était l'histoire d'un déserteur qui, pendant les quatre années de la guerre, se cache dans les montagnes et les forêts de son pays. On y vit apparaître pour la première fois les cimes glacées et balayées par le vent que M. Chamson excelle à décrire. Un second livre, *les Hommes de la route*, nous a tenus à mi-distance de ces crêtes et de la plaine où sont les villes et les villages. Les personnages en étaient des montagnards qui, descendus à la ville, y demeurent attachés par la vie plus douce qu'on y trouve. Un seul d'entre eux reprend, pour finir, l'âpre existence dont il a gardé la nostalgie. Il y a vingt-cinq ans, M. René Bazin aurait appelé un livre comme celui-là « la Montagne qui meurt ».

Le Crime des Justes, enfin, c'est encore l'étude des rapports entre des hommes tout proches de la terre et la société à laquelle ils appartiennent, quoi qu'ils en aient. Dans une ferme retirée dans la montagne, une famille paysanne vit à l'état patriarcal. Enfants et petits-enfants, groupés autour du père, exploitent le domaine, se servent les uns les autres ; jamais un étranger n'est entré dans la maison.

Cependant, par ses hautes traditions morales, par sa réputation de droiture et de sagesse, cette famille a acquis, dans le village voisin, un singulier prestige. Au père, qui est conseiller municipal, toujours réélu en tête de liste, on a donné le surnom de Conseiller, tout court. Car il est beaucoup plus qu'un des magistrats de la commune ; on le prend comme arbitre dans tous les cas difficiles ; au-dessus du maire et du juge de paix, il est le Juste, écouté et vénéré de toute la région.

Un jour, un scandale éclate à la ferme. Une des petites-filles de Conseiller met au monde un enfant. Ce bâtard est le fruit d'un inceste qu'elle a commis avec son frère. Le garçon est chassé de la maison. Quant à la fille, sourde-muette et innocente, on est sûr qu'elle n'ébruitera rien. Reste l'enfant. Conseiller le fait disparaître pour sauver l'honneur de la famille. Il enterre lui-même le petit cadavre au pied d'un des murs de la ferme.

Mais l'armature de cette dynastie paysanne est désormais brisée. C'est en vain que Conseiller garde au village son autorité souveraine. A la ferme, la famille est dissociée par le souvenir du crime. Deux des gendres quittent, avec leurs femmes, le foyer commun. La famille n'est plus assez nombreuse pour le domaine. Il faut embaucher des valets. Ceux-ci découvrent, un jour, l'enfant enterré. Conseiller s'accuse, alors, et se fait arrêter. Il s'éloigne, entre deux gendarmes, tandis que le village refuse encore de croire à sa déchéance.

Il y a là un excellent roman rustique, parce que le pays où il se déroule ne sert pas seulement de toile de fond ; il commande toute l'action, il meut et il gouverne les personnages. La nature primitive de ces hauts pays ensoleillés, leur végétation capiteuse, la vie animale que les bergers partagent avec leurs troupeaux, sont les conditions nécessaires des amours monstrueuses de la petite bergère. De même le site altier et solitaire où vivent Conseiller et les siens est un des éléments de leur vie morale, de leur orgueilleuse indépendance. Leur existence, plus proche de la nature que celle des autres hommes, leur a donné des habitudes sociales particulières, auxquelles ils sont fièrement attachés. Cette famille n'est pas comme les autres familles, dont chaque enfant se détache pour former à son tour un foyer. La puissance qui lui est propre tient à son état de tribu. Mais cet état cause aussi sa faiblesse. Sous l'autorité commune de l'aïeul, il n'y a guère de différence entre frères, sœurs et cousins. Le régime patriarcal, dont cette famille a tiré sa grandeur insolite, a facilité d'autre part la faute qui provoque sa ruine.

S'il y avait une conclusion à tirer de cette histoire, ce serait la suivante : il est téméraire, pour une famille de chez nous, de se

retrancher de l'ordre commun, conforme à la fois aux traditions de notre droit et de notre morale et d'instaurer une sorte de république familiale en marge de la société. Sans compter les dangers qu'une telle tentative comporte en elle-même, elle risque presque fatalement de se heurter à une réaction plus ou moins consciente de notre monde catholique et romain. Sainte-Beuve aurait reconnu là un curieux symptôme de ce qu'il appelle « l'esprit républicain primitif des Églises réformées et leur dessein exprès de former un État dans l'État ». Il n'est pas question des Églises réformées dans *le Crime des Justes*. Mais ce roman exprime, avec un accent de vérité profonde, le drame social que le seul esprit protestant, réduit à une sorte d'idéal biblique, peut susciter au fond de certaines provinces qu'il a imprégnées. Voilà ce que M. André Chamson a fort bien observé.

A-t-il d'autres prétentions? En marge des tableaux de la vie rurale qu'il nous a donnés, n'inscrirait-il pas volontiers une sorte de philosophie politique? Nous l'avons dit plus haut : il aimerait à se faire le théoricien de quelque communisme paysan, où l'on retrouverait à la fois des idées de Tolstoï, de Michelet, de Rousseau. Mais il ne s'agit plus là de réflexions que suggèrent les faits notés par un romancier intelligent. Ces théories sont développées par M. André Chamson dans d'autres écrits que ceux dont nous avons parlé ici, et elles reposent moins sur sa connaissance des hommes et des choses que sur la lecture, peut-être un peu hâtive, de quelques idéologues. Nous préférons ne pas nous y arrêter. M. Chamson y résout maint problème social avec une présomptueuse assurance qui étonne, quand on a lu par ailleurs les romans où il observe si justement la complexité des mêmes questions. Faisons-lui donc la générosité de ne retenir pour le moment, de son œuvre, que ces trois romans : trois livres que nous aimons pour les évocations véridiques qu'ils nous apportent sur la vie des hommes de la terre.

André Rousseaux.

Les Prix littéraires.

Il y avait *Blèche*, il y avait *les Conquérants*, *le Crime des Justes*, *Amour*, *terre inconnue*, *la Patrie intérieure*... L'Académie Goncourt a mieux aimé couronner *Un homme se penche sur son passé*. Ce n'est certes pas un mauvais livre. Mais c'est un vieux roman d'aventures. Du Jules Verne en style soigné. *Le Pays des Fourrures*, récrit par un homme qui aurait passé des années dans le Nord canadien, et pour qui le mot pemmican éveille des saveurs et le souvenir de mouve-

ments de mâchoire opiniâtres... Il est impossible de ne pas penser aussi à des films. A *Nanouk*, avec ses champs de neige et ses glaçons... A tous les films de cow-boys, où l'on voit des troupeaux de chevaux caracoler dans la prairie, et de beaux gars lancer le lasso... Si l'on veut, c'est de l'art. Mais un art tout extérieur ; pour l'œil, plus que pour l'esprit. Les Dix ne veulent pas divorcer d'avec le grand public ! Ils souhaitent que leurs « prix » atteignent les hauts tirages. Et pour être sûr d'être approuvés par « les nombreux », comme dit M. Abel Hermant, à la manière de Platon, ils choisissent des œuvres faciles... On attendrait d'eux plus d'audace, de volonté.

M. Constantin-Weyer, l'auteur de *Manitoba*, de *la Bourrasque*, de *Cavelier de la Salle*, est un bon narrateur, c'est vrai. Il sait évoquer les grandes solitudes herbeuses et les immensités blanches, les chevaux cabrés... Il soigne son style. Il le soigne même un peu trop. Il donne plus d'éclat aux couleurs, plus de brutalité aux mouvements ; il force, il exagère... Il veut intéresser, frapper, émouvoir... On sent qu'il le veut. On souhaiterait plus de simplicité.

Un homme se penche sur son passé est l'histoire d'un Français. Monge, qui s'est fait, au Canada, éleveur de chevaux. On le voit d'abord rassembler son troupeau de vifs étalons et de juments pétulantes, sur la frontière, et le faire passer au nez des douaniers. Il est aidé par son « engagé », Napoléon, un demi-Indien, qui accomplit des prouesses dignes des Mohicans de Cooper et des cavaliers de Buffalo-Bill.

Monge se fait fermier. Il s'en va ensuite sur les territoires de la baie d'Hudson acheter des fourrures, en compagnie d'un compatriote, Paul Durand. Au retour, les deux hommes souffrent horriblement du froid. Ils deviennent aveugles, l'un et l'autre, pendant quelques heures, pour avoir trop regardé la neige étincelante. Durand meurt, les poumons gelés, et Monge ramène le cadavre, enfermé dans un bloc de glace. Il a faim ; il est épuisé ; il boit le sang des loups qu'il tue, à même la blessure... Tout ce passage est brillant et pathétique.

Revenu à sa ferme, il épouse une jolie Irlandaise, stupide... Il n'arrive pas à l'éduquer. Elle a horreur des livres que lit son mari, notamment de Pascal. Je ne sais si M. Constantin-Weyer nous donne là un portrait fidèle des Irlandais canadiens... Il a vraiment trop l'air de leur en vouloir... L'absurde petite femme finit par s'enfuir avec un Irlandais, valet de ferme. J'espère que, pour retrouver Hannah, Monge ne se donnerait pas beaucoup de peine. Mais elle a emmené Lucy, leur petite fille. Il cherche... Il va rejoindre les fugitifs. Mais il apprend que Lucy est malade... Et puis, il rencontre le petit tertre où les fugitifs ont enterré l'enfant. Sa poursuite s'arrête là.

La seconde partie du livre est peut-être plus originale que la première, mais elle traîne.

*
* *

On n'est pas beaucoup plus enthousiasmé par le prix *Femina*... Qu'à un Drieu la Rochelle, à un Malraux, à un Chanson, à un Martin Maurice, ces dames aient préféré Mme Dominique Dunois et sa *Georgette Garou*, comment le comprendre? Cette vieille histoire paysanne...

En Touraine, Georgette Garou, qui héritera des belles terres de sa grand'mère, épouse, par amour, son valet Didier Rousseau. Le ménage serait heureux, mais il ne lui vient point d'enfant. Et la grand'mère menace de donner la moitié de ses biens, comme la loi l'y autorise, à un petit gars de l'Assistance publique, qui a été élevé à la ferme. Il faut aviser ! Georgette se donne, à un tâcheron qui a déjà eu quatorze enfants... Et le petit sauveur naît. Sur quoi, on chasse sans pitié le petit gars de l'Assistance... Le mari, Didier, ne dit rien. La terre avant tout.

Mais tout le village raille et méprise le mari trompé, la femme qui s'est laissé surprendre derrière les vignes. Georgette s'en moquerait. Mais voilà que le petit grandit, et se met à haïr sa mère. Le père et le fils, sounoisement, se liguent contre la fautive. Elle cherche à se consoler. Un solide fondeur, un Flamand, lui propose de l'enlever. Elle fuit...

Cela aurait pu fournir à Balzac, à Rabelais, une courte histoire de terroir, pleine de rires. Le Normand Maupassant aurait écrit une nouvelle railleuse... Mme Dunois a étiré ce petit sujet en deux cent cinquante pages, molles et attendries. Elle veut que cette Georgette soit une héroïne, une martyre... Elle la compare à Jeanne d'Arc : « Au temps de Charles VII, elle aurait pu être Jeanne d'Arc... » Textuel. Quel manque de sens !...

Mauvaise année, pour les prix !

Robert Kemp.

LES SCIENCES

LES ÉRUPTIONS VOLCANIQUES

L'éruption récente de l'Etna vient de nous rappeler, d'une façon un peu brutale, la fragilité de l'écorce terrestre sur laquelle nous vivons et dont les roches et les montagnes nous donnent une si trompeuse illusion de solidité à toute épreuve. Nous sommes, au contraire, sur un support on ne peut plus fragile, et c'est miracle que cette frêle enveloppe ne se déchire pas plus souvent encore.

Ces phénomènes sont redoutables et redoutés : de tout temps ils ont semé la terreur et les désastres. Quelle en est la cause? quelles en sont les mécanismes? quels effets produisent-ils? Autant de questions auxquelles nous allons essayer de donner une réponse.

Lorsqu'au début de l'histoire de notre planète, l'écorce terrestre s'est formée par la solidification superficielle du noyau de matières en fusion qui constituait le globe primitif, elle a emprisonné au-dessous d'elle une gigantesque réserve d'énergie, qui correspondait à l'accumulation de chaleur dont ce noyau igné était le siège.

D'autre part, cette écorce est loin d'être homogène : ne s'étant pas faite d'un seul coup, elle s'est formée petit à petit par la soudure des morceaux qui, comme des « scories », flottaient individuellement à la surface du bain incandescent de matières fondues. Ces scories, d'inégale épaisseur, se sont réunies les unes aux autres, préparant ainsi les premiers accidents du relief terrestre. Cette discontinuité de l'écorce, ainsi constituée par une sorte de « marqueterie », a une conséquence : si on compare l'écorce terrestre à une chaudière,

celle-ci n'aura pas partout une résistance identique, et ses parois présenteront des points faibles, des « pailles », comme on dit en métallurgie. Ces pailles seront alors les amorces des fractures qui se produiront dès que l'effort intérieur se sera suffisamment accru.

L'énergie interne se manifestera donc d'abord par l'expansion des matériaux fondus, provenant des couches superficielles du noyau interne, et qui s'élanceront à travers une fissure de l'écorce, en produisant ce qu'on appelle une *éruption volcanique*.

Quelle est la cause qui expulse ces matières? Sans doute, sous l'influence du refroidissement progressif du noyau, des gaz sont-ils chassés des couches supérieures, encore liquides, du magma central et viennent-ils s'accumuler sous l'écorce, qu'elles soumettent ainsi à des « hyperpressions ». Peut-être l'eau des océans s'infiltre-t-elle à travers l'écorce, moins épaisse sous les mers que sous les terres : cette infiltration amènerait, au contact des masses ignées, l'eau des océans qui serait aussitôt dissociée en ses deux gaz constitutifs : l'hydrogène et l'oxygène. Et nous aurions là une nouvelle cause de surpression interne tendant à briser l'écorce, ou, en tout cas, à l'ébranler avec vigueur. Si ces causes, isolées ou réunies, amènent une éjection de matières fondues, nous avons une *éruption volcanique;* si elles se bornent à ébranler, à faire frémir l'écorce, nous avons un tremblement de terre, un *phénomène sismique*. Volcans et tremblements de terre sont donc deux manifestations d'une même force, mais qui ne sont pas toujours connexes : les mille tremblements de terre qui, en moyenne, se produisent chaque année au Japon, ne réussissent pas à réveiller de son long sommeil le vieux volcan du Fusiyama.

* * *

Une caractéristique essentielle d'un volcan est d'occuper le sommet d'une montagne qui, par l'extrémité d'un canal appelé *cheminée*, dégage, soit toujours, soit par accès, des fumées abondantes, et qui, par intervalles, projette par l'extrémité évasée de la cheminée, que l'on appelle le *cratère*, des masses de pierres, de cendres, de vapeurs épaisses et quelquefois de gaz en ignition : ce sont alors les *nuées ardentes* observées à la Martinique, lors de l'éruption de la Montagne Pelée, dans l'étude aussi courageuse que féconde qu'en a faite le professeur Lacroix, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. En même temps, un fleuve de matières en fusion, de *laves*, s'échappe du cratère, coule lentement sur les pentes de la montagne pour aller s'étendre sur la campagne, en restant fort longtemps, à une température très élevée.

D'ailleurs, ce sont justement ces cendres, ces laves, ces pierres qui ont formé la montagne en s'accumulant en cône autour de la cassure initiale par où s'est produite l'éruption originelle ; ce cône, peu à peu, s'est élevé et élargi par l'apport de matériaux sans cesse renouvelés. Quand un volcan a une certaine hauteur, quand, comme c'est le cas pour le Mauna-Loa des îles Sandwich, il s'élève à 4 300 mètres au-dessus de la mer, il faut une pression effrayante pour élever, propulser et expulser la colonne de laves qui remplit la cheminée : il faut donc qu'intervienne la mise en liberté d'énormes quantités de gaz à la surface du noyau central en fusion. Dans le cas du volcan des îles Sandwich, il faut plusieurs milliers d'atmosphères pour amener la lave jusqu'à son sommet où elle s'épanche d'une façon continue, faisant de son vaste cratère un véritable lac de feu.

Mais d'autres cas peuvent se produire, en particulier dans nos volcans européens, comme l'Etna et le Vésuve, dont les paroxysmes sont intermittents.

Quand la lave arrive déjà un peu refroidie, au sommet de la cheminée, sa partie supérieure se solidifie peu à peu, se soude aux parois et y forme un véritable bouchon solide, un bouchon « qui tient ». L'énergie interne ne se manifeste au dehors que par des émissions de fumées qui filtrent au travers des pores de ce bouchon ; mais ce dernier empêche les vapeurs de s'échapper librement au dehors. Elles s'amassent donc sous l'écorce où leur pression croît de plus en plus, jusqu'au jour où elle est supérieure à la résistance opposée par la fermeture solide. Alors le bouchon « saute » ; l'éruption se produit, violente, terrible, avec les caractères d'une véritable explosion qui ébranle toute la montagne et en modifie souvent la forme. Les débris de l'explosion sont projetés à de grandes hauteurs ; les cendres sont lancées à plusieurs kilomètres d'altitude dans l'atmosphère et les pierres se répandent autour du volcan sur des espaces couvrant des centaines de kilomètres carrés. L'éruption est alors une catastrophe : celle du Krakatoa en 1883, celle de la Montagne Pelée en 1902 en sont de tragiques exemples. Quand le volcan occupe le centre d'une petite île, celle-ci peut disparaître entièrement dans le cataclysme ; et, inversement, une éruption brusque produite en un point du sol sous-marin peut faire surgir au-dessus des flots une île nouvelle. L'archipel grec a souvent été le siège de semblables événements : il nous suffit de rappeler celui de Santorin.

La masse des matériaux rejetés lors des éruptions peut être énorme : le Mauna-Loa, le volcan des îles Sandwich, haut de plus de 4 000 mètres, en est un cas typique, et l'île entière, entièrement

constituée par des laves qui en sont sorties, forme un massif de plus de 300 000 kilomètres cubes. Le Vésuve, beaucoup plus modeste, a pourtant eu des coulées de 15 et 20 millions de mètres cubes !

Si l'on réfléchit au nombre considérable de cratères, tant en activité qu'en sommeil, qui parsèment la surface de la terre, on voit que l'apparence extérieure de notre globe est modifiée sans cesse par l'apport des matériaux nouveaux dont les éruptions recouvrent sa surface.

*
* *

Un volcan, pour se former, exige une fissure, une cassure, une fente de l'écorce terrestre.

Mais il est des régions de la terre qui paraissent indiquées pour présenter de pareilles cassures : ce sont celles qui forment les rivages des mers, et surtout celles où une côte élevée plonge brusquement dans les eaux en s'y continuant par de grandes profondeurs.

Les rivages maritimes sont donc, par excellence, des « régions à volcans » : il suffit de jeter les yeux sur une mappemonde pour en être convaincu, en voyant, par exemple, le Pacifique bordé de toutes parts, même sur le continent antarctique, par une ceinture de volcans à laquelle les géologues ont donné le nom de « cercle de feu ». Une longue ligne de cratères s'étend sur les côtes de la Méditerranée, suit l'Asie Mineure, le golfe Persique, les îles de la Sonde. Un autre alignement de volcans se montre sur une arête sous-marine qui occupe tout le centre de l'Atlantique, depuis Jean-Mayen et l'Hécla au nord jusqu'aux volcans de l'Antarctique en passant par les Açores, Madère, Ténériffe.

Les volcans actuellement connus, actifs ou éteints, se chiffrent par centaines, sans compter les nombreux volcans sous-marins dont l'activité ne se manifeste que par les ondulations qu'ils communiquent à la masse des eaux qui les surmonte et qui constituent les raz de marée ou les redoutables « lames de fond ».

Mais, outre les volcans proprement dits, d'autres points de la terre manifestent la permanence de l'activité interne : ce sont les geysers, les solfatares, les sources thermales qui jaillissent par les fissures de l'écorce. Cette énergie interne formidable ne trouve pas toujours, dans les cratères et les éruptions volcaniques, une issue suffisante pour se calmer et s'arrêter. Elle ébranle alors l'écorce sans réussir à la briser, mais en la secouant fortement, en la faisant vibrer d'une façon plus ou moins brutale : on est alors en présence des phénomènes sismiques, dont les plus importants sont les tremblements de terre.

*
* *

Pourra-t-on jamais prévoir à l'avance les redoutables phénomènes que sont les éruptions ou les séismes? C'est un des plus graves problèmes de la physique du globe.

En ce qui concerne les séismes, il semble qu'ils soient influencés par les grandes baisses barométriques : une baisse d'un centimètre dans la hauteur du baromètre provoque une surpression intérieure de 130 kilos par mètre carré, soit 130 millions de kilos par kilomètre carré. Les séismes sont plus nombreux l'hiver que l'été, et plus particulièrement à l'époque des équinoxes : lors de l'éruption de la montagne Pelée, à la Martinique, en 1902, éruption qui fut accompagnée d'un important séisme et d'un raz de marée, le soleil, la terre et la lune étaient en ligne droite, et les deux astres ajoutaient leurs attractions sur notre globe.

Peut-être des « marées intérieures » prennent-elles naissance, déplaçant une onde à la partie supérieure, encore liquide, du magma central, marées qui seraient plus fortes aux équinoxes.

C'est peut-être dans cette voie qu'il faut chercher.

On n'arrivera au but qu'en étudiant, avec les moyens de plus en plus précis dont dispose la physique actuelle, les lois qui régissent les déplacements de la couche supérieure fluide du noyau interne. Déjà on a constaté une coïncidence remarquable entre les années de maximum de séismes, celles de maximum d'aurores polaires, et celles du maximum des taches du soleil. Or ces dernières sont soumises à une période régulière d'environ onze ans et demi. Serait-ce dans l'étude du soleil, dans les variations de ses positions, dans les fluctuations de son énergie rayonnante qu'il faudrait rechercher la cause de ces redoutables phénomènes, comme la cause de tous ceux que nous pouvons observer à la surface de notre petite planète?

C'est la science de demain qui nous donnera, peut-être, la clef du mystère.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. GEORGES PERNOT

M. Georges Pernot vient d'être élu vice-président de la Chambre. Ainsi se termine un malentendu pénible né au lendemain des élections de 1928. Ces élections ont envoyé à la Chambre une majorité modérée, immédiatement manœuvrée, et fractionnée hors du bloc compact de l'U. R. D. en une infinité de petits groupes, de façon à lui faire perdre toute conscience de sa force. Le génie des gauches, mal remis de sa défaite, avait su diviser pour régner. Impuissant à effriter l'armée résolue de M. Louis Marin, il en détourna pourtant quelques éléments hésitants et timides, et il tourna ensuite son effort vers l'autre aile de la majorité libérale, celle de l'alliance démocratique, qu'il parvint à répartir entre cinq groupes : les indépendants de gauche où Patenotre, Paté, Malingre et Besset allèrent voisiner étrangement avec Varenne et Guernut et l'étrange catholique Rolland, frère siamois de Marc Sangnier; la gauche radicale bien connue, dirigée dans la voie vraiment républicaine par haut et puissant messire le baron de Chappedelaine, assisté du comte André de Fels, amputée de l'abbé Lemire, mais édifiante quand même par la présence de pieux laïcs comme Daniélou et Yves Le Trocquer; les républicains de gauche où, sous la houlette vénérable de M. Sibille, voisinent Georges Leygues et Maurice Petsche avec les marquis de Tastes et de Montjou; le groupe plus homogène et plus logique dit Maginot-Fabry-Reynaud-Reibel, sans parler de la gauche unioniste qui réunit des fidèles de l'alliance à des radicaux désabusés, et de non-inscrits, où une bonne demi-douzaine fait bande

à part, avec cet irréductible particularisme qui trahit si bien la résistance spontanée et opiniâtre de la France — qui l'en blâmera! — aux vraies institutions parlementaires. Grâce à cette division, en manœuvrant habilement, le génie du Cartel avait réussi une double opération : il avait réussi, par le jeu des désignations des commissaires, à réinvestir Malvy de la présidence de la commission des Finances et il avait constitué un bureau du Cartel où, grâce à quelques transfuges de marque, socialistes et radicaux-socialistes devenaient maîtres d'un bureau d'où les vrais représentants notoires étaient soigneusement exclus. Ainsi Blaisot, Fabry, About et Guérin étaient écrasés dans ce scrutin secret d'où sortaient triomphants, dûment estampillés par le Cartel et la loge, et ayant vendu leurs frères, Pierre-Étienne Flandin et le comte de Lupel. Je m'excuse auprès de M. Georges Pernot de ce préambule indispensable. On sait que le Cartel a l'habitude de s'insurger contre les faits. Les efforts ne parvinrent pas à dissimuler longtemps la véritable majorité. La majorité négative et secrète de juin ne put tenir au scrutin public, et, les fautes du Cartel aidant, force fut bien de convenir qu'il n'y avait, dans l'Assemblée, de majorité qu'à droite. Il devint évident, dès lors, que la gauche radicale, groupe artificiel créé pour servir d'appoint, ne mettrait point longtemps son influence au service des vaincus. La gauche radicale n'aime le Cartel que lorsque le Cartel est roi. Après l'expérience d'Angers, elle n'alla point s'entêter contre les vents et marées de l'opinion et les scrutins secrets eurent désormais l'éloquence des scrutins publics : la démonstration eût été trop facile de voir où se produisaient les défections, et, sous l'œil vigilant du public, ne pouvant plus prétendre au bénéfice de l'anonymat, elle sut, du moins, se montrer bonne joueuse. Un poste de vice-président devenu vacant par suite de l'appel aux responsabilités du pouvoir de M. Henry Paté, l'élection du candidat modéré était certaine, par une évidence arithmétique : il n'était pas d'un mauvais calcul de le rendre triomphal, et la personnalité exceptionnellement sympathique de M. Georges Pernot contribuait d'ailleurs à lui faciliter ce caractère. Disons tout de suite que M. Camille Blaisot, qui avait été le candidat du groupe à l'élection de juin, s'effaça avec beaucoup d'élégance et de générosité, et aussi que certains concours ne firent point défaut à M. Pernot pour des raisons particulières. Ainsi s'éclaire par une simple explication le résultat d'une élection qui dépassait, de beaucoup, la raison arithmétique, et disons encore que les nationaux n'ont pas pour devise d'abuser en goinfres de leurs victoires (toutes les places et tout de suite). Ils ont toujours estimé que le bureau, sous le haut arbitrage d'un président qui doit être, qui est au-dessus des partis, doit décliner une manière de représentation proportionnelle des groupes : leur intention est donc

d'imposer, par le nombre, le seul triomphe de la logique et de la raison.

M. Georges Pernot, qui est une des personnalités les plus éminentes du groupe Marin, était depuis longtemps désigné pour un poste où il pût recevoir la récompense de ses talents. Il avait été dès longtemps question de lui pour un portefeuille : un plus juste équilibre dans la répartition des postes reportés à la majorité eût sans doute permis de le lui offrir si une de ces considérations un peu mesquines, d'ordre départemental et politicien qui sont la monnaie quotidienne des couloirs, ne l'avait momentanément écarté. Cette petite manière d'injustice avait encore fortifié sa candidature. Un très gros succès parlementaire, remporté sans aucune distinction de parti, aux acclamations unanimes de l'assemblée, l'avait tout récemment encore signalé. A côté de ses collègues, la presse, que son frère Maurice honore par un probe labeur, souhaitait vivement son succès, et le revendiquait presque comme quasi de la famille. M. Georges Pernot partait donc grand favori. On sait comment il est arrivé.

Cet homme extrêmement modeste n'a pas fait de publicité à sa carrière, qui est fort belle. Professionnellement, c'est un juriste d'une science profonde, et dont les démonstrations, élégantes et sobres, sont d'une merveilleuse clarté. Ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à Besançon, il avait écrit, par sa conduite sur le front, une magnifique histoire; territorial parti comme simple soldat, sur sa demande, dans un régiment de marche, blessé, cité et devenu officier au feu, l'exemple de sa vie privée, austère et patriarcale au milieu de sa nombreuse famille, lui avait valu depuis longtemps une estime sans réserve, unanime. M. Pernot, qui a quarante-neuf ans, n'est entré au Parlement qu'en 1924, élu au quotient dans le département du Doubs. En 1928, après le rétablissement du scrutin d'arrondissement, il choisit la circonscription de Pontarlier où il fut élu au premier tour, et que le général Girod ne songea pas à lui disputer, abandonnant par surcroît son canton de Morteau où M. Pernot fut élu, cinq mois après, conseiller général.

M. Pernot revint à son ancien groupe, l'U. R. D. Élu des catholiques et des libéraux du Doubs, il se montra toujours très fidèle à son origine politique et très loyal serviteur de la discipline, nécessaire mais parfois un peu lourde, de son groupe. Mais il n'est point dans son humeur de se signaler par des manifestations purement politiques, et il a toujours évité avec soin, sans concessions ni faiblesses d'aucune sorte, les questions irritantes de personnes. Il n'est nullement un camarade facile dans cette république cordiale et festoyeuse qui, pour presque tous, est démoralisatrice. Mais son amabilité naturelle le porte au respect des opinions et à la réserve courtoise vis-à-vis des personnes, et cette attitude lui est d'ailleurs facilitée par le prestige indiscutable qu'il a con-

quis. Faut-il dire qu'il est un peu spécialisé, naturellement, dans les questions de droit? M. Poincaré passait pour l'aimer fort, même au temps où M. Poincaré n'aimait point les hommes de l'entourage de M. Marin et ne le dissimulait pas assez. Mais M. Pernot ne devait évidemment cette flatteuse conquête et ce privilège rare qu'à sa compétence juridique et à la clarté de ses interventions. Nul ne sait ce que ses talents donneraient s'il arrivait aux affaires. Président, une lourde tâche lui incombe. Cette Chambre divisée, sans expérience politique, et composée de parlementaires qui ne sont pas tous sans prétention, n'est point aisée à manier. M. Pernot n'a pas la voix sonore et profonde du président Bouisson, ni ses facultes présidentielles innées. Mais son extrême courtoisie peut, par d'autres méthodes, obtenir un résultat semblable. Les qualités, lorsqu'elles sont éminentes, ont toujours leur valeur en quelque circonstance qu'elles s'affirment : la clarté d'esprit, la subtilité pénétrante, le sens de la méthode et de l'ordre sont aussi des qualités présidentielles. Elles sont celles de M. Pernot.

★★★

Théâtre commercial et théâtre littéraire.

Les théâtres littéraires ont accueilli ces temps-ci trois pièces étrangères. L'une est très médiocre, bien qu'elle ait pour auteur Léon Tolstoï. C'est l'aventure d'un Russe, humanitaire et neurasthénique, qui se fait passer pour mort afin de pouvoir juger et maudire l'hypocrisie sociale, et qui, dégoûté de lui-même et des autres, finit par se tuer réellement. C'est insane et assez ennuyeux, mais M. Pitoeff excelle à jouer un tel personnage au naturel.

Une seconde pièce étrangère est fort bonne, celle qui a pour auteur l'écrivain anglais contemporain M. Sommerset Maugham. Elle contient une peinture des mœurs britanniques ample et pénétrante. Elle a pour titre *le Cercle* et elle est représentée au théâtre de l'Œuvre. L'abondance des ouvrages qui paraissent en ce moment ne permet que de signaler celui-ci, qui n'appartient pas à notre littérature, en disant qu'il est de ceux qui honorent la littérature à laquelle ils appartiennent.

La troisième pièce étrangère est un des chefs-d'œuvre de l'art dramatique, c'est le *Volpone* de Ben Jonson. Est-ce parce que la gloire de Shakespeare éclipse injustement ses contemporains, toujours est-il que l'on s'étonne que cette profonde étude du pouvoir corrupteur de l'or ne soit pas partout citée à côté du *Marchand de Venise* ou de *l'Avare*. Et comme d'autre part, aucune pièce d'intrigue n'est mieux conduite, M. Dullin tient là le succès de sa saison, dont

le seul inconvénient sera que, cette année encore, le théâtre de l'Atelier n'apportera rien de nouveau à l'art français contemporain.

*
* *

Pendant ce temps, l'absurde Comédie-Française reprend un *Louis XI* de Casimir Delavigne que sa pauvreté littéraire désignerait déjà pour l'oubli, et qui est profondément offensant pour la vérité historique. Dans *Comœdia*, M. Boissy a écrit qu'il éprouvait un sentiment de honte à la pensée qu'on offrait, sur un théâtre d'État, de telles calomnies à nos concitoyens, aux étrangers, et par-dessus tout aux enfants de France. La figure de Louis XI devient, dit-il, « *une caricature où le burlesque le dispute à l'odieux*, et qui est *une constante calomnie.* »

Avant de quitter les théâtres littéraires, il serait injuste de ne pas citer la Compagnie de la Grimace, qui ne donnait jusqu'ici que quelques spectacles par an, et qui s'est installée au théâtre de Grenelle où elle joue plusieurs soirs par semaine ; et la Compagnie des Comédiens associés, qui tente d'exploiter régulièrement le petit théâtre des Folies-Dramatiques. La pièce représentée par la Grimace, *la Ville sans amour*, a pour auteur un jeune romancier de talent, M. de La Battut, qui aborde le théâtre avec des idées justes et fortes sur ce que doit être l'art dramatique, mais qui ne sait pas encore parfaitement conférer la vraisemblance et la vie à ses personnages.

*
* *

Avec M. Sacha Guitry s'effacent les distinctions entre le théâtre littéraire et le théâtre commercial, car cet auteur comblé par le ciel réconcilie les frères ennemis ; comme toujours il démontre le mouvement en marchant : il attire le public et charme les lettrés, quelque genre qu'il touche, et il choisit comme à dessein les plus décriés ou les plus ordinaires. Les saisons précédentes il avait écrit des revues, cette année la fantaisie lui vient d'écrire la féerie pour le Châtelet ; et sous ses mains voici encore un genre qui ressuscite. Il élit pour héros de théâtre un héros véritable, pour héros de féerie le héros d'une aventure féerique, et sa fantaisie, sa grâce, son invention maintiennent dans la nue le jeune et charmant Lindberg. Ce ne sont pas seulement les petits enfants qui iront cette année au Châtelet.

M. Verneuil, lui, ne doit ses succès qu'à un déplorable usage des plaisanteries faciles, des procédés artificiels et d'une certaine invention hâtive et fébrile. Justement combattu par tout ce que la critique compte de sérieux, il avait fait cette fois un effort, et dans sa pièce du théâtre de Paris, *la Course à l'étoile*, il avait abordé un beau et grand sujet : un homme voit à ses côtés la femme qu'il aime le

dépasser dans les voies de la réussite, gloire et fortune. Il n'est pas proprement jaloux, il est gêné, comme d'une offense à l'ordre naturel. M. Verneuil s'était efforcé de traiter ce thème avec plus de simplicité et d'émotion qu'à l'ordinaire. Il en a été bien mal récompensé, car son indispensable interprète, Mme Popesco, est tombée malade. Or, un texte de M. Verneuil sans la verve de Mme Popesco...

La pièce de M. Deval représentée au théâtre Antoine, *Une tant belle fille*, est une de celles qui jouent aux limites indécises du commerce et de l'art, mais avec une propension marquée à pencher du côté du commerce. Auteur aimable et facile, M. Deval pense à satisfaire son public, ce qui est bien ; mais il ne pense guère qu'à cela, ce qui est mal.

Car, en somme, cette distinction que nous employons à tout moment, entre le théâtre commercial et le théâtre littéraire, c'est sur ce trait essentiel qu'on peut la fonder. L'ouvrage littéraire est celui où l'auteur a écrit, pressé par ce qu'il avait à dire. L'ouvrage commercial est celui où l'auteur écrit en ne pensant qu'au public auquel il doit plaire.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

France. — *M. Paul-Boncour, second délégué français à la Société des Nations, donne sa démission. Il invoque comme raisons de cette démission la composition du nouveau cabinet Poincaré, dont sont exclus le parti radical et le parti socialiste* (16 *novembre*). *M. Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T., adjoint à M. Paul-Boncour à la commission préparatoire du désarmement, démissionne également* (17 *novembre*).

Le gouvernement français décide que M. Paul-Boncour ne sera pas remplacé à Genève (20 *novembre*). *Il désigne comme représentants de la France à la prochaine conférence des réparations MM. Moreau et Allix* (22 *novembre*).

— *M. Pernot, candidat des droites, est élu vice-président de la Chambre des députés, par* 282 *voix contre* 213 *à M. Dumesnil, candidat des gauches* (22 *novembre*).

— *Dans le budget du ministère des Finances, la dotation annuelle du président de la République est portée à* 3 600 000 *francs. Une commission est élue pour proposer le relèvement à* 75 000 *francs de l'indemnité parlementaire* (24 *novembre*).

— *La Chambre des mises en accusation de la Cour de Paris rejette*

la demande en revision des condamnés du « Bonnet rouge » (28 *novembre*).

— *La cour d'assises de la Seine condamne à deux ans de prison l'Italien Serge di Modugno, qui, en septembre* 1927, *assassina le comte Nardini, vice-consul d'Italie à Paris* (28 *novembre*). *Ce verdict suscite une vive émotion en Italie.*

Allemagne. — *Le Reichstag repousse par* 255 *voix contre* 203 *la motion socialiste tendant à interdire la construction du croiseur-cuirassé* (16 *novembre*).

— *Au Reichstag, M. Stresemann développe les directives de sa politique étrangère. Il réclame une fois de plus l'évacuation de la Rhénanie comme un droit acquis pour l'Allemagne. Cette question de l'évacuation, ajoute-t-il, ne peut être considérée comme liée à celle des réparations* (19 *novembre*).

Par 291 *voix, le Reichstag approuve les déclarations de M. Stresemann* (20 *novembre*).

— *Dans sa réponse aux* memoranda *des gouvernements alliés, le gouvernement de Berlin souligne sa manière de voir quant aux réparations et au rôle du comité des experts. Ce dernier devra étudier « impartialement » les capacités de paiement de l'Allemagne, et aucun des gouvernements alliés ne devra, à l'avance, faire de revendications concernant le montant des réparations dues par l'Allemagne. Les experts alliés devront être « indépendants » et n'être liés par aucune instruction définie* (23 *novembre*).

— *M. Stresemann prononce un discours au Comité central du parti populiste. Il souligne l'importance des prochaines négociations. L'Allemagne, dit-il, a donné des preuves suffisantes de bonne volonté. Il est temps que le « désarmement moral » commence dans les autres pays* (24 *novembre*).

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXXV — Octobre-Décembre 1928

Jacques BAINVILLE .	*Richelieu écrivain*.....	33	13
Camille BELLAIGUE.	*A travers le répertoire lyrique : Pénélope*.....	699	18
Georges BERNANOS .	*La Joie* (roman) I.....	1	13
— .	— — II.....	146	14
— .	— — III.....	282	15
— .	— — IV.....	459	16
— .	— — V.....	513	17
— .	— — VI.....	728	18
Alfred DROIN	*In memoriam* (poème).....	413	16
Claude EYLAN	*De Kharbin à Moscou*.....	393	16
Francis JAMMES.....	*La Divine douleur.* III.....	43	13
—	— (fin)	213	14
Émile LAUVRIÈRE...	*La Vie et les amours d'Edgar-A. Poe.* I.....	420	16
— ...	— II.....	538	17
Georges LECOMTE... de l'Académie française.	*Le Calvaire héroïque et glorieux de Carpeaux.* V.....	70	13
— ...	— (fin)	179	14
G. LENOTRE.....	*La Vie de famille au dix-huitième siècle*.....	257	15
Pierre LYAUTEY....	*L'Élan de la production en France*.....	689	18
André MAUROIS.....	*De la Biographie considérée comme science*.....	129	14
—	*Le Cardinal de Retz*.....	385	16
Charles MAURRAS ..	*Trahisons de clerc* (poèmes)....	176	14

Antoine de MEAUX .	*Augustin Cochin, révolutionnaire de l'histoire littéraire* (avec des lettres inédites) ..	312	15
Henri POURRAT	*Entre la plaine et la montagne.*	673	18
Henri RAMBAUD.	*Aspects de La Rochefoucauld...*	340	15
Knud RASMUSSEN ..	*Chez les Esquimaux : sorcellerie et superstitions*	327	15
Jean ROUSSET.....	*Service de Renseignements* (récit)	601	17
Firmin ROZ.....	*Le Romantisme américain*.....	708	18
Gaétan SANVOISIN ..	*Le Ministère du 11 novembre : histoire d'une crise*	577	17
Cécile SAUVAGE	*Aimer après la mort* (poème).....	592	17
Marguerite YERTA-MELERA.	*Les Voyages d'Arthur Rimbaud.* I.....	641	18

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

Saint-Brice.....	*L'Engrenage rhénan*	99	13
—	*Le Gâchis du désarmement*.....	232	14
—	*La Contagion de l'ordre*.....	352	15
—	*L'Heure américaine*.....	481	16
—	*La Voix de l'ordre*.....	619	17
—	*L'Union à l'épreuve*.....	742	18

LES LETTRES

Robert Kemp	Livres nouveaux : *l'Ame cachée, le Miroir à deux faces, Rubé, Andromède et le monstre, la Ratoune, les Auvents au soleil*.....	492	16
—	*Les Prix littéraires*.....	751	18
André Rousseaux.	*Le Centenaire de Tolstoï*.....	105	13
— .	*La Vie de Victor Hugo*.....	238	14
— .	*Quelques jeunes romanciers*.....	358	15
— .	« *L'Histoire d'une Société* ».....	488	16
— .	« *Climats* ».....	625	17
— .	« *Le Crime des justes* ».....	748	18

LES BEAUX-ARTS

André Cœuroy....	*Stendhal et Rousseau musiciens*.....	118	13
Émile Henriot....	*Le Salon d'automne*.....	629	17

L'HISTOIRE

Paul Ballaguy ...	*Tout-Ank-Amon, l'Égypte et l'Ancien Orient.*	111	13
— ...	*Les Chartreux maîtres de forges*	498	16

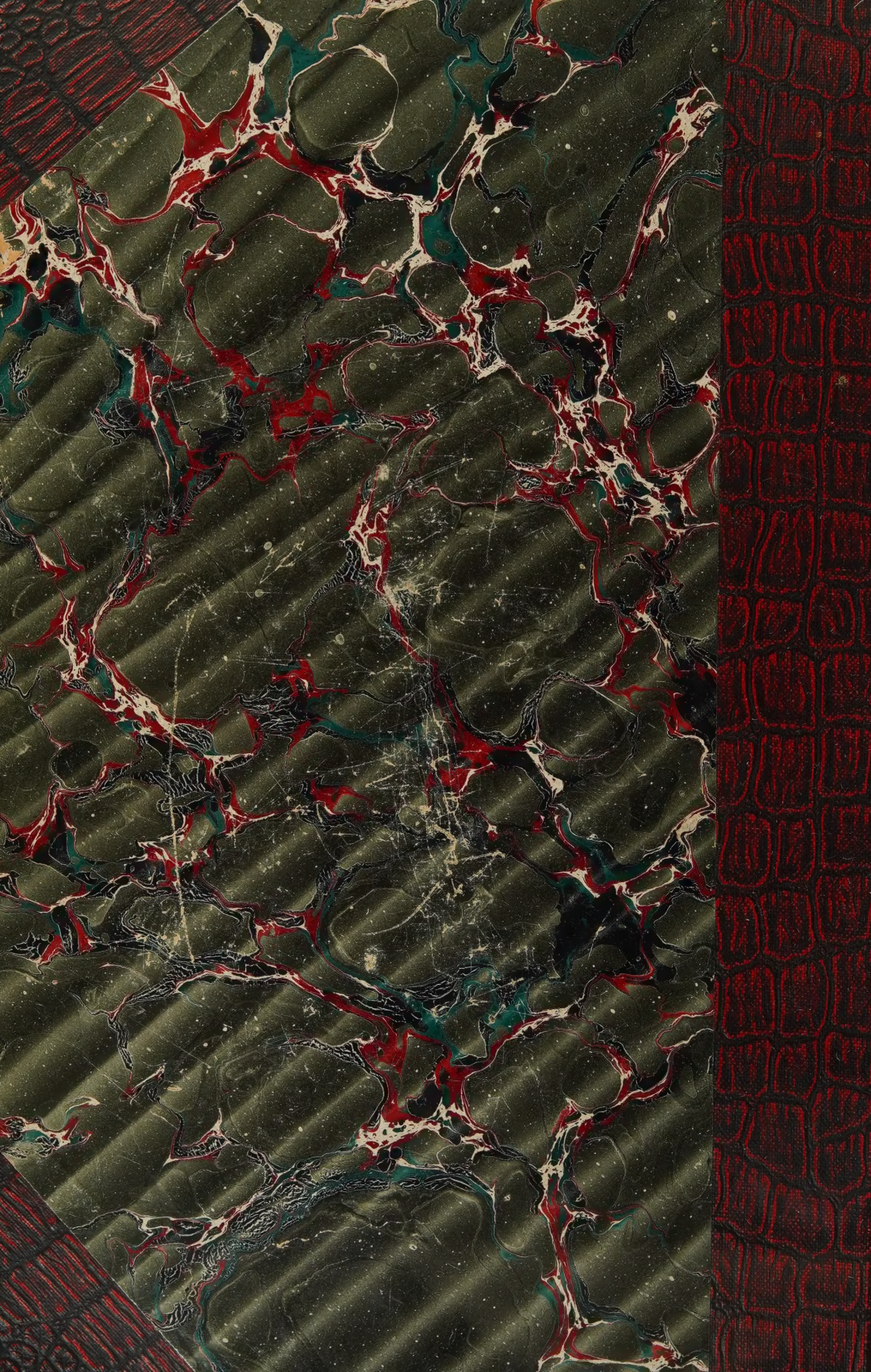
LES SCIENCES

Alphonse Berget..	*La Planète Mars*	244	14
— ...	*Les Éruptions volcaniques*	754	18
Henri Mylès	*Langages secrets*	363	15

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***	M. *Laurent-Eynac*	122	13
—	*M. Germain Martin*	250	14
—	*M. Barcke*	378	15
—	*M. Jean Montigny*	503	16
—	*M. Jean Hennessy*	635	17
—	*M. Georges Pernot*	759	18
André Cœuroy....	*Le Centenaire de la mort de Schubert*	638	17
Lucien Dubech ...	Le Théâtre : *Réouverture*	125	13
— ...	*Napoléon IV, Mariette*	253	14
— ...	*M. Marchand, M. Passeur, M. Pagnol*	382	15
— ...	*Quantité et qualité*	506	16
— ...	*Théâtre commercial et théâtre littéraire*	762	18

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 37365.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 061 728